EDMOND PICARD

Au Pays des Bilingues

LE SECOND VOYAGE DE PANTAGRUEL
SOUS LE GOUVERNEMENT DES MINCES
SERMONS DANS LA SALLE DES PAS-PERDUS

Frontispice par Xavier MELLERY

BRUXELLES
Vve FERDINAND LARCIER, ÉDITEUR
26-28, rue des Minimes
1923

ML A
1060

Au Pays des Bilingues

DU MÊME AUTEUR

Ecrits humoristiques.

Carillon de grelots progressistes. — 1884, in-18.

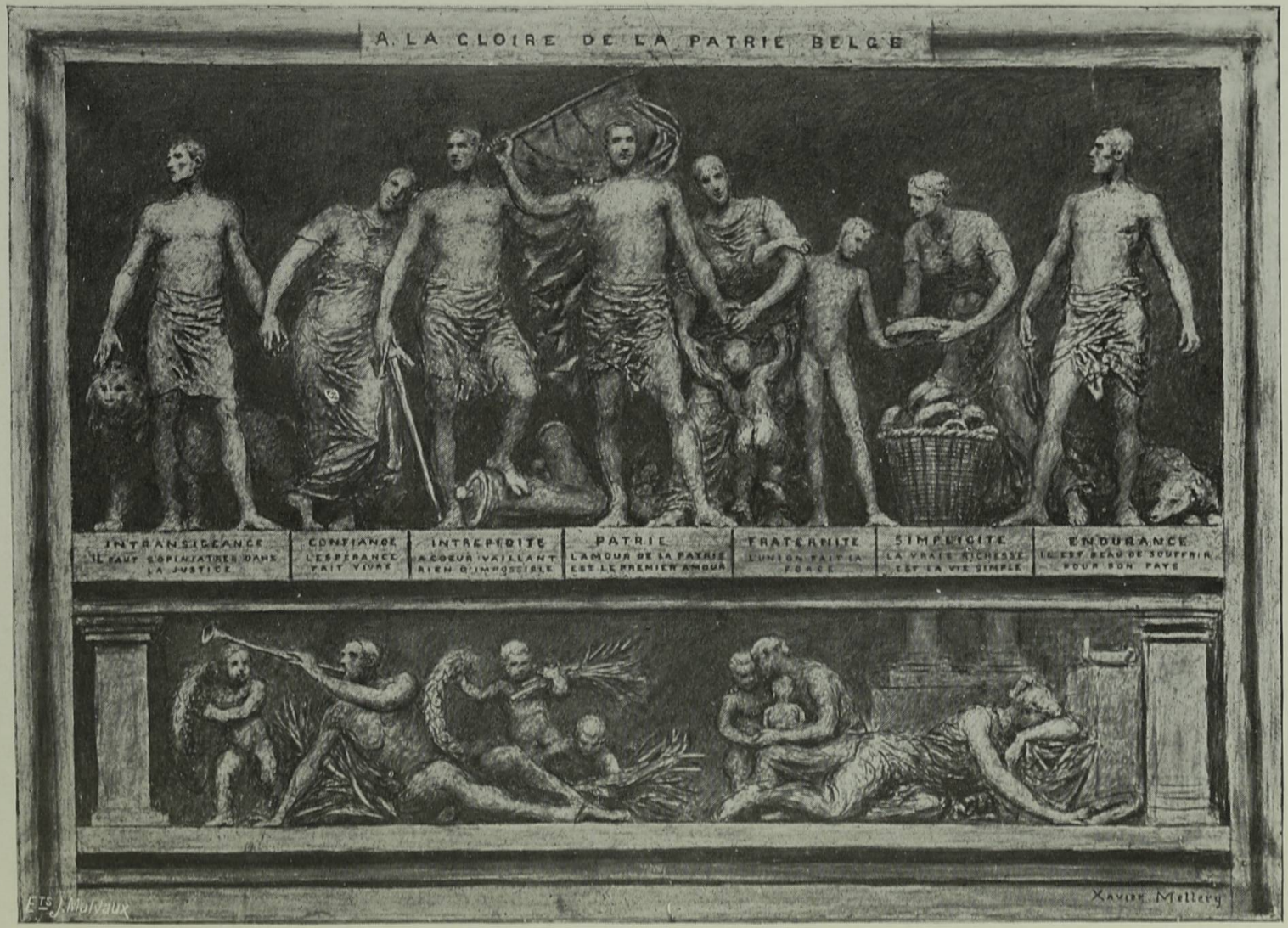
Heptalogie décadente. — Bruxelles, Larcier, 1891. (Epuisé.)

Aventures de politique et de barreau. — Quarante-huit heures de pistole. Conte moral. 1893, in-12. (Tirage restreint à 200 exemplaires.)

Croisière de dix-huit mois (Novembre 1905, mai 1907) **dans les Salonnets de peinture à Bruxelles : Exploration de 74 îlots.** — Articles parus dans *La Belgique artistique et littéraire*, tomes 1 à 8.

Philosophie de l'A-peu-près. — 1908, in-18. — Frontispice par ODILON REDON, gravé par LOUISE DANSE.

La Veillée de l'huissier. — Scène de la vie judiciaire. Conte de Noël. 1909, in-8°.



MÉMORIAL BELGE DE LA GRANDE GUERRE,

EDMOND PICARD

Au Pays des Bilingues

LE SECOND VOYAGE DE PANTAGRUEL
SOUS LE GOUVERNEMENT DES MINCES
SERMONS DANS LA SALLE DES PAS-PERDUS

Frontispice par Xavier MELLERY

BRUXELLES
Vve FERDINAND LARCIER, ÉDITEUR
26-28, rue des Minimes
1923

Il a été tiré de cet ouvrage :

2 exemplaires sur Japon,

1000 exemplaires sur papier Featherweight.

PRÉFACE

Le poète n'est pas toujours
En train de réjouir les ours
Et de civiliser les pierres.

Et, voulant protester du moins
Devant les immortels témoins
En faveur des Dieux qu'on renie,
Quoique son âme soit ailleurs,
Il te prend tes masques railleurs
Et ton rire, ô sainte Ironie.

Alors, sur son triste haillon,
Il coud des morceaux de paillon,
Pour que, dans ce siècle profane,
Fût-ce en manière de jouet,
On lui permette encore le fouet
De son aïeul Aristophane.

THÉODORE DE BANVILLE.

Odes funambulesques. (La Corde roide.)

TABLE GÉNÉRALE

PREMIER LIVRE

UTOPIE

Au Royaume des Dipsodes. Le second voyage de Pantagruel, Prince royal de Dipsodie.

Pages

CHAPITRE PREMIER. — Où il est parlé du Grand Cataclysme Frigorifère qui avait frappé le Royaume des Dipsodes 1

CHAP. II. — Où le Roi des Dipsodes, Gargantua, prend des dispositions pour se renseigner sur l'état où sont les autres Peuples et comment il expose à son fils Pantagruel le projet d'un second voyage 3

CHAP. III. — Ce qui se passa pendant la délibération de Gargantua avec son fils Pantagruel et les Officiers, compagnons de celui-ci 7

CHAP. IV. — Où Gargantua charge son fils Pantagruel de faire la Chronique de l'Expédition, laquelle avait été rédigée, lors du premier voyage, par Maître François Rabelais, dit Alcofribas Nasier. 10

CHAP. V. — Où est raconté le départ pour le pays des Bilingues et le commencement de la navigation. 13

CHAP. VI. — Où le sage Pantagruel indique une des causes principales de la Guerre Mondiale qui avait pris fin depuis environ quatre ans. . . . 15

CHAP. VII. — Où, comme agrément de la traversée, est reproduit le récit authentique de la défense, par Frère Jean des Entommeures, du clos aux raisins de l'abbaye de Seuillé 19

DEUXIÈME LIVRE

BILINGUIE

Sous le Gouvernement des Minces. Les Bilingues de l'Après-Guerre.

CHAP. VIII. — Où Pantagruel aborde au pays des Bilingues et de la première lettre qu'il écrit à Gargantua, son Père 27

CHAP. IX. — Où vient à bord de la Thalamège capitane une députation de Bilingues ayant à sa tête le Philosophe et Professeur notoire Asperus Dexter, membre du grand Barreau de Bilinguie. 29

CHAP. X. — Dans lequel il est parlé des trois grands vents qui soufflent dans la Bilinguie et de l'influence de ces courants d'air 30

CHAP. XI. — Dans lequel Pantagruel interroge Asperus Dexter sur le phénomène du Bilinguisme, et colloque qu'ils eurent à ce sujet 34

CHAP. XII. — Où Asperus explique à Pantagruel ce que c'est au juste que l'expression « Ame Belge » qu'il a entendue la veille 37

CHAP. XIII. — Deuxième lettre de Pantagruel à son Père Gargantua, racontant partie de son voyage. 38

CHAP. XIV. — Dans lequel il est expliqué ce que veut dire le mot Politicular et autres termes bizarres d'argot bilingue 42

CHAP. XV. — Où la Sibylle de Panzoust parle d'une Épidémie de Danse qui sévit en Bilinguie. . . 44

CHAP. XVI. — Où, après le phantasme ludificatoire de la danse épidémique, il est question du phantasme de la disparition de la Monnaie d'or et d'argent. 46

CHAP. XVII. — Où il est parlé du phénomène de la Vie chère 48

CHAP. XVIII. — Dans lequel Pantagruel demande à Asperus Dexter des renseignements au sujet des causes qui ont influé sur la fin de la Grande Guerre et la réponse que lui fait Asperus . . . 50

CHAP. XIX. — Où il est parlé de la haine et de l'esprit de vengeance des Bilingues contre leurs ennemis et des effets de cette psychologie dangereuse 53

CHAP. XX. — Où il est parlé du chansonnier populaire et épigrammiste surnommé Spytigenduivel. 58

CHAP. XXI. — Où Pantagruel fait des réflexions sur le grand Traité dit de Pandore 61

CHAP. XXII. — Où il est disserté philosophiquement à l'occasion du Traité de Pandore 64

CHAP. XXIII. — Où Pantagruel assiste à un grand colloque entre les Démocrates de Bilinguie et un envoyé des Démocrates Scytes et Sarmates. 66

CHAP. XXIV. — Dans lequel le Sarmate Spiridion Boukoulof conte un apologue, à titre d'exemple, d'un essai de Communisme d'État 71

CHAP. XXV. — Où Spiridion Boukoulof explique à Pantagruel ce qu'a été, dans son pays, la Révolution Communaliste 75

CHAP. XXVI. — Où il est expliqué ce que c'est que la Conjuration dite de l'Éteignoir. 80

CHAP. XXVII. — Où Pantagruel et ses compagnons font visite au géographe américain Sirius Tollemache Eatchcok 82

CHAP. XXVIII. — Où Panurge formule une question indiscrète et comment Sirius répond 86

CHAP. XXIX. — Réflexions du Prince Pantagruel sur la Fête plébéienne que la classe ouvrière universelle a fixée au Premier Mai de chaque année. . 88

CHAP. XXX. — Où le Prince Pantagruel décrit ce qu'il a vu des cérémonies de la Fête du Premier Mai, — ainsi que d'un certain fol surnommé Kaperdulaboula et du Corps de Doctrine philosophique et sociale établi par ce fol. . . . 91

CHAP. XXXI. — Aventure de l'utopiste Kaperdulaboula qui, durant la guerre, s'imaginait qu'on pouvait ouvrir des pourparlers de paix, et qu'on voulut faire pendre. 95

CHAP. XXXII. — Où Pantagruel, conduit par Asperus, visite l'usine où l'on fabrique les lois de la Bilinguie. 98

CHAP. XXXIII. — Où il est question d'une loi dite de « Flamandisation Universitaire » et d'un Manuel dit « Le Crachoir polémiculaire » 101

CHAP. XXXIV. — La parabole des seaux crevés. . 106

CHAP. XXXV. — Où Pantagruel visite le second grand atelier du Palais de la Vocifacture. . . 109

CHAP. XXXVI. — Où Asperus renseigne et ratiocine au sujet des chefs de partis en Bilinguie. . . . 111

CHAP. XXXVII. — Où il est raconté comment il y eut, en Bilinguie, une saute des vents politiques et comment les vents Cléricon et Libérou s'amalgamèrent en un vent nouveau 112

CHAP. XXXVIII. — Où Asperus Dexter parle de la résolution qu'ont prise les capitalistes bourgeois de former, pour leur défense, une armée officieuse de Prétoriens. 115

CHAP. XXXIX. — Dans lequel Epistemon fait connaître les motifs secrets qu'Alcofribas Nasier lui aurait révélés de l'introduction, dans le premier livre de son œuvre, de l'étrange et énigmatique chapitre XIII consacré aux Torche... dos . . . 117

CHAP. XL. — Du principe du Droit Public bilingue, dit : le Ligotage de l'Exécutif, — et de la manière dont le Figurator Boula-Matari s'en est accommodé 122

CHAP. XLI. — Où l'on voit comment une maladie nommée la Mataïote est, en Bilinguie, un moyen de Gouvernement. 125

CHAP. XLII. — Où Panurge sollicite de Pantagruel permission d'organiser un Congrès de Grimaces pour régler les suites de la Grande Guerre. . . 128

CHAP. XLIII. — Où l'on voit Pantagruel entrer en relations avec le banquier Juif Aron ben Arosh et l'interroger sur la situation financière de la Bilinguie 136

CHAP. XLIV. — Où Pantagruel note des vues du banquier Ben Arosh sur la situation économique de la Bilinguie 138

CHAP. XLV. — Continuation des vues du banquier Ben Arosh sur les questions de finances en Bilinguie, spécialement de la Vie chère et du Change 142

CHAP. XLVI. — Dans lequel est racontée la mission du président de la Zwanze et de Panurge auprès de la Sibylle de Panzoust, pour savoir dans quelle ville il convient de convoquer le Congrès des Grimaces. 149

CHAP. XLVII. — Où est décrite une réunion publique dans laquelle est exposé le projet d'un Mémorial Commémoratif de la Grande Guerre 153

CHAP. XLVIII. — Où il est parlé d'un grand écrivain surnommé Maréchal des lettres de Bilinguie, et où est indiquée une caractéristique importante de l'Art littéraire bilingue 162

CHAP. XLIX. — Les idées de l'illustre Connétable Chauvain de Montpétard sur l'Occupation de la Ruhr et la frontière du Rhin. 166

CHAP. L. — Nouvelle lettre de Gargantua à Pantagruel 173

CHAP. LI. — Ce que répondit Pantagruel à la lettre du Roi, son Père. 176

TROISIÈME LIVRE

THÉMIDIE

Au District de l'Avocature. Sermons dans la Salle des Pas-Perdus.

CHAP. LII. — Pourquoi ce fut Asperus Dexter qui écrivit la chronique des derniers jours du voyage de Pantagruel en Bilinguie 179

CHAP. LIII. — Où Pantagruel visite le Palais de Justice de Céphalopolis, à l'extérieur 180

CHAP. LIV. — Où Pantagruel visite le Palais de Justice, à l'intérieur 185

CHAP. LV. — Le premier Sermon de Pantagruel dans la Salle des Pas-Perdus sur l'Ame et l'Energie inconsciente d'un Monument 188

CHAP. LVI. — Où Pantagruel s'entretient en plein champ avec Asperus du moyen d'achever le Palais de Justice et ses abords 192

CHAP. LVII. — Où Pantagruel s'informe de ce que fut le Barreau Bilingue durant la Grande Guerre. 196

CHAP. LVIII. — Où commence le récit par Asperus de ce que vit et dit Pantagruel pendant sa fréquentation quotidienne du Palais de Justice. 204

CHAP. LIX. — Surprise et indignation de Pantagruel quand il apprend le rôle que certaine Presse de Bilinguie s'est arrogé dans les Œuvres Justiciaires 209

CHAP. LX. — Où Pantagruel fait, sur les « Chiennes d'Enfer », un Sermon dans la Salle des Pas-Perdus 211

CHAP. LXI. — Crise que subissait le Barreau de Bilinguie par les conséquences de la Grande Guerre 219

CHAP. LXII. — Où le Prince Pantagruel manifeste ce qu'il pense de la manière dont un Barreau digne de sa mission était dénaturé en Bilinguie. 223

CHAP. LXIII. — Autres incidents et paroles de Pantagruel au sujet de la crise du Barreau en Bilinguie. 226

CHAP. LXIV. — Dans lequel Asperus Dexter rapporte le dernier entretien que fit Pantagruel dans la Salle des Pas-Perdus 228

Ultima Verba 237

PREMIER LIVRE

UTOPIE

Au Royaume des Dipsodes. Le second voyage de Pantagruel, Prince royal de Dipsodie.

CHAPITRE I

Où il est parlé du Grand Cataclysme Frigorifère qui avait frappé le Royaume des Dipsodes.

Pour alors, régnait en Dipsodie le Roi Gargantua et vivait son fils Pantagruel, l'un et l'autre, comme on sait, d'une dynastie de géants.

La Guerre Mondiale était terminée dans sa période de massacres et s'agitait dans sa période de détraquements que l'on qualifiait la Paix : les événements se déroulaient dans leur inflexibilité naturelle que les diplomates et leurs acolytes s'imaginaient puérilement pouvoir régler d'après leurs volontés.

Le Royaume des Dipsodes était sorti depuis peu de la prodigieuse Catalepsie de gel qui, durant plus de trois siècles, l'avait retranché du reste de la terre et de la vie en submergeant dans les profondeurs atlantides les contrées qui l'y rattachaient et en soulevant le surplus jusqu'aux espaces où sévit le froid maximaire du vide.

Le bon Souverain, auprès de qui était rentré son Fils, le sage Pantagruel, après son long et curieux voyage à la recherche de la Dive Bouteille, s'était, ainsi que tous ses sujets, réveillé du sommeil dans lequel ce grand phénomène cosmique avait immobilisé tout être et toute chose et avait fait de la Dipsodie un paysage lunaire de glace et de silence, réalisant, en des proportions gigantesques, le conte de la Belle au bois dormant.

La partie non submergée de la Dipsodie était redescendue à l'altitude et à la température normales de la Terre. Tout avait repris sa vie, sa chaleur et son rythme, continuant les mouvements, les gestes, les fonctions commencés comme s'ils n'avaient pas été interrompus et comme si l'hiatus énorme que leur avaient imposé les lois mystérieuses de l'Univers ne s'était pas produit.

Pendant l'intervalle de l'étrange Cataclysme, le reste de la Planète avait poursuivi son activité. L'Histoire des Hommes et des Empires s'était déroulée en son travail formidable. Les Peuples avaient vécu, subissant sans arrêt les vicissitudes de leur Destinée, laissant derrière eux ce lointain territoire retardataire qui ne bougeait plus, amenant ainsi entre eux et lui un désaccord où plus rien n'était bout à bout, où toute correspondance vitale était sectionnée.

CHAPITRE II

Où le Roi des Dipsodes, Gargantua, prend des dispositions pour se renseigner sur l'état où sont les autres Peuples et comment il expose à son fils Pantagruel le projet d'un second voyage.

Le bon Gargantua, au dégel, avait repris son gouvernement au point où la crise frigorifère l'avait surpris et d'abord ne s'était pas douté de ce qui s'était passé ailleurs.

Mais il avait été bientôt informé.

Prodigieusement étonné, il avait ressenti un violent besoin d'information, par curiosité et aussi par désir de faire profiter la Dipsodie des nouveautés utiles qui auraient été réalisées chez ses voisins.

Dans son palais de Thalasse, capitale de son royaume, assis dans sa chambre privée, revêtu d'une simarre écarlate, à fourrure, tenant sur les genoux son petit chien Mistouf, qui avait gelé et dégelé comme lui, il fit venir son héritier présomptif le Prince Pantagruel, alors dans la force et la fleur des années de la trentaine, les plus belles de la chanceuse humaine vie, et lui dit :

— Mon Fils joli, vous vous souvenez assurément du long et très curieux voyage que, sur mes ordres et mes indications, vous avez accompli avant la déroutante congélation qui nous a été infligée par une force inconnue et pour un but que je ne discerne pas. Loué soit en ses mystères le grand philosophe et gentilhomme d'en Haut ! Mon dessein était alors de me tenir, en bon souverain de Dipsodie, au courant de ce qui pouvait être ailleurs avantageux pour mon gouvernement. Il fut dit, pour dissimuler aux profanes mes intentions secrètes, que vous partiez à la recherche de la Dive Bouteille, mais, sous cette désignation

équivoque et bizarre, il s'agissait, en réalité, d'une découverte plus haute, celle de la Vérité, dans tous les cas où vous la trouveriez digne d'être recueillie par la Sagesse et la Philosophie. Vous savez, en effet, que la Dipsodie n'est pas, comme le croient quelques-uns et peut le faire croire le nom qui la désigne, un pays de buveurs assoiffés de vin, mais de braves gens altérés de Science. Vous vous êtes acquitté de cette tâche avec intelligence et le récit en a été fait par mon fidèle serviteur Alcofribas Nasier.

Sur la flotte de douze de mes meilleures naufs, vous êtes descendu successivement, et avez séjourné, dans l'isle de Medamothi, où vous avez acheté pour moi plusieurs rares belles choses et appris la manière singulière de savoir nouvelles de pays lointains. Plus, dans l'isle Ennasin et y avez connu les étranges alliances de ce pays. Plus, dans l'isle de Cheli, en laquelle régnait le roy Saint Panigon. Plus, au pays des Chicquanous, où vous avez vu la bizarre façon dont ils vivent entre eux. Plus, dans les deux isles de Tohu et Bohu, où on vous raconta l'extraordinaire mort de Bringuenarilles, avaleur de moulins à vent. Plus, dans les isles de Teneliabin et Geneliabin, bien belles et fructueuses en matière de Clystères. Plus, après une horrifique tempête, dans l'isle des Macreons, où le bon Macrobe vous raconta le manoir et discession des héroes. Plus, en l'isle de Tapinois, en laquelle régnait Quaresmeprenant. Plus, dans l'isle Farouche, manoir antique des Andouilles, où vous vîtes les capitaines Riflandouille et Tailleboudin et la Reine Niphleseth. Plus, dans l'isle de Ruach, dans l'isle des Papefigues et dans l'isle des Papimanes, où il vous fut montré par l'Evêque Homenaz les uranopètes Decrétales et l'archetype d'un Pape et comment, par la vertu des dites Decrétales est l'or subitement tiré de France en Rome. Plus, comment, en haute mer, vous entendîtes diverses paroles gelées qui

dégelèrent et parmi lesquelles vous trouvâtes des mots de gueule. Plus, dans l'isle où était le manoir de Messir Gaster, premier maître es ars du monde. Plus, dans l'isle Sonnante, qui avait été habitée par les Siticènes, lesquels étaient devenus oiseaux. Plus, dans l'isle des Ferremens, où pleuvaient engins de guerre, armes, inventions meurtrières de toutes sortes, prodigieusement démoniaques et dispendieuses. Plus, dans l'isle de Cascade, où est le manoir noir des diables de jeux hasard, tant redoutés en nos pays. Plus, vous ne voulûtes descendre dans l'isle de Guichet, où vos compagnons furent arrêtés par Grippe-Minaud, Archiduc des Chats-fourrez, parce que l'un de la bande voulut vendre à un sergent des chapeaux et bonnets. Plus, dans l'isle des Apedeftes à longs doigts et mains crochues et des terribles monstres que vous y vîtes. Plus, vous arrivâtes au Royaume de la Quinte-Essence, où la Reine, qui, par délicatesse raffinée, ne fientait que par procuration conférée par brevet à ses dames d'honneur, retint quelques-uns des vôtres, professeurs et savants lui paraissant avoir des aptitudes pour l'hypersubstantification et l'état d'Abstracteurs de quintessence. Plus, dans l'isle d'Odes, en laquelle les chemins cheminent. Plus, dans l'isle des Esclots, où est l'ordre des frères Fredons. Plus, dans le pays de Satin, où vous vîtes Ouy-dire tenant eschole de tesmoignerie. Plus, au pays de Lanternois, où était le temple de la Dive Bouteille et la pontife Bacbuc qui la gardait.

Or, nous avons appris, depuis notre réveil, que des nations nombreuses ont eu entre elles une guerre horrifique qui a duré plus de quatre années, mis en bataille plus de trente nations, causé des massacres et des dévastations comme on n'en avait jamais vu ; et qu'enfin, épuisées, elles essaient de réparer ces désastres.

Je voudrais savoir comment elles s'y prennent et le résultat de leurs efforts.

Tirerons-nous avantage de cette expédition, nous qui vivons ici dans le doux pays d'Utopie, qui fut le nom d'origine de notre Dipsodie et qui inspire encore nos mœurs et mon gouvernement, dont le Bréviaire est le livre sacré, l'œuvre Utopie du célèbre Thomas Morus, en son vivant Archi-Chancelier des Angles, décapité pour crime de haute franchise et vertus civiques, par ordre de son Roi polygame, Henri Tudor VIII^e^ du nom? Ne sera-ce, comme la Chronique fameuse d'Alcofribas Nasier, mon défunt serviteur, qu'un amusement et une distraction? Qu'importe! Un tel résultat est déjà précieux, comme en témoigne la faveur des hommes. Confions-nous « au petit bonheur de la Fatalité », comme disait mon Père Grandgousier, à quoi ma très vénérable Mère, la Reine Gargamelle, ne manquait pas d'ajouter : Ainsi soit-il!

* * *

Mais chez lequel de ces peuples aller d'abord? Un choix s'impose et mon embarras est grand. Je veux en délibérer avec ceux qui furent vos compagnons et vos conseils, lors du précédent voyage, et spécialement avec Xenomanes, expert en géographie et connaissance de pays étrangers, qui régla alors votre itinéraire. Je vous donne mission de les convoquer à se rendre le plus promptement possible en la Grande Salle de ce Palais, afin que chacun dise ce qui pourra nous éclairer. Envoyez donc, à cette fin, des messagers au très savant et très vénérable Epistemon-à-la-barbe-de-neige, votre ancien précepteur, maître en toutes sciences, principalement en Histoire et Archéologie, dont est célèbre le livre sur nos Origines quand la Dipsodie, sous le nom d'Atlantide, essaimait périodiquement sur les côtes d'Europe et surtout de la Méditerranée des colonies de navigateurs qu'on a nommé les Pelasges, courseurs des

mers. — Au remuant et turbulent Frère Jean des Entommeures, grand donneur d'entailles, actuellement Abbé mitré dans son abbaye de Thélème, reçue en récompense des services qu'il m'a rendus dans ma guerre contre le fameux Picrochole. — A Panurge, abondant en ressources et ingénieux en toutes choses. — A l'énergique Eusthènes, capitaine de mes gardes du corps, et à trois de ses excellents soldats, Gymnaste, maître dans les exercices corporels, au vif et alerte Carpalim, au robuste Rhizotome. — A Ponocratès, qui sera votre secrétaire et analyste rédigeant la chronique ; et aussi à la revèche et plus que majeure Sibylle de Panzoust qui, venue chez nous, y fut surprise par le cataclysme frigorifère ; elle est souvent de bon conseil, puisqu'elle est extravagante.

Tels sont, mon Fils joli, les ordres de votre Père débonnaire.

CHAPITRE III

Ce qui se passa pendant la délibération de Gargantua avec son fils Pantagruel et les Officiers, compagnons de celui-ci.

Trois jours après, en la grande Salle du Palais, Gargantua, couronne en tête et son sceptre à la main, revêtu de son costume des grands jours à la mode royale du XVI^e^ siècle, ayant à son côté Pantagruel, Prince héritier, derrière lui ses gardes du corps, natifs de Salmigondis en Salmigondinois, où tous les gens ont le nez en as de trèfle, et devant lui, en demi-cercle, les neuf compagnons et la Sibylle, tint le Conseil annoncé et dit :

— D'abord, mes amis, prions le Seigneur Dieu, Créateur, Conservateur et Salvateur de l'Univers, d'accorder ses bénédictions à notre assemblée et à mes projets.

Tous courbèrent la tête, murmurèrent la prière et firent largement le Signe de la Croix.

Le bon Gargantua reprit : — Il s'agit d'examiner vers quel pays doit être dirigé avant tout le voyage d'exploration dont mon fils bien-aimé Pantagruel vous a, sur mes ordres, donné information. Vous, Epistemon, parlez le premier et pour cause, vu votre maîtrise.

Epistemon se leva et dit : — Mon généreux et tout puissant Souverain, un choix, d'après moi, s'impose : celui du pays des Bilingues. Parmi toutes les Nations de notre race à qui le Ciel a attribué comme Signe distinctif la blancheur de la peau, elle est celle qui semble symboliser leur essence profonde au-dessus de la multiple variété des Espèces. Cette Bilinguie se caractérise, comme son nom l'indique, par la dualité des langages qui y sont parlés presque en juste moitié, dualité qui, maintenue au cours des âges, a formé une sorte d'Ame unique où se sont amalgamés des qualités et des défauts d'une curiosité supérieure pour qui en pénètre le phénomène. Et, par une coïncidence quasi-merveilleuse, c'est sur elle qu'est tombé le premier choc de la Guerre terrible qui l'a opprimée pendant plus de quatre ans. Je pense donc que c'est là que nous pourrons trouver les éléments les plus saisissants de nos recherches.

Epistemon se rassit, tandis que bourdonnaient des murmures approbatifs que le malicieux Panurge interrompit en sollicitant la parole.

— J'admire, dit-il, et j'approuve l'ingénieux avis du savant Epistemon. Je suis du pays des Bilingues et, par conséquent, Bilingue moi-même ! Ne vous en étonnez pas trop. C'est par hasard que le Seigneur Pantagruel m'a rencontré jadis et m'a enrôlé dans sa suite. Mon vrai nom est Thyl Uylenspiegel.

— Oui, observa Pantagruel, vous me l'avez dit sou-

vent, vous qui êtes devenu mon « ami pour la vie ».

— Et je tiens à mon nom d'origine, ajouta Panurge. Je le reprendrai dès que nous serons dans ma Patrie, où je pourrai servir de guide et d'interprète, car je parle les deux langues. Uylenspiegel veut dire Miroir pour les Hiboux, à l'usage de ceux qui ne voient pas en plein jour ce que, moi, je vois et j'ose dire avec une franchise qui ne se gêne pour rien. Et Tyl, ou plus exactement Tyl-bert, veut dire riche en ressources, mouvements et combinaisons, en adresse et subtilité.

— C'est, interrompit Epistemon, ce qu'Alcofribas a traduit en grec par Panurge et qu'il aurait pu traduire en latin par Ambidextrus et, en français, par Double-main, Bon-à-tout, Apte-à-tout, Touche-à-tout.

Et Panurge-Uylenspiegel, robuste et effronté, se rassit.

Il y eut une courte émotion et Gargantua demanda :

— Vous, mon fils Pantagruel, et vous, mes bons amis, pensez-vous, comme moi, qu'il convienne de suivre l'avis d'Epistemon?

— Oui, fut la réponse unanime.

Et alors d'une voix solennelle :

— Nous, Gargantua, — par la grâce de Dieu ou celle de la Fatalité, — agathotyrannos des Dipsodes Utopistes, décrétons que vous partirez le plus tôt possible pour le pays des Bilingues. Les douze nefs qui furent armées pour le voyage à la recherche de la Dive Bouteille sont encore dans le port, avitaillées, et leurs équipages n'ont pas été licenciés. Vaisseaux et hommes ont été conservés dans la glace et ont repris l'activité qu'ils avaient lorsque survint le prodige cosmique qui boursoufla la surface de notre royaume si haut dans le ciel que tout y fut pris par la rigidité conservatrice d'un froid miraculeux, aujourd'hui disparu, pour nous, par le retour au niveau antérieur. C'est sur cette flotte que vous partirez.

CHAPITRE IV

Où Gargantua charge son fils Pantagruel de faire la Chronique de l'Expédition, laquelle avait été rédigée, lors du premier voyage, par Maître François Rabelais, dit Alcofribas Nasier.

Les assistants se retirèrent, à l'exception de Pantagruel, d'Epistemon, de Xenomanes et de l'illustre Abbé de Thélème que Gargantua retint.

Il leur dit :

— Il convient, mon Fils et mes Féaux, que le récit de la nouvelle aventure que vous allez courir soit consigné dans les annales de la Dipsodie, pour l'édification et la réjouissance des hommes du présent et ceux de l'avenir.

C'est ce qui a été fait, pour le précédent voyage, par l'incomparable narrateur que fut Maître François Rabelais, se dissimulant sous le nom anagrammatique d'Alcofribas Nasier.

Il mourut avant notre grand Gel, sans avoir achevé son œuvre. Perte irréparable, tant il y mit d'originalité et de philosophie profonde, dissimulée par une verve intarissable, ne reculant devant aucune témérité de pensée et de mots. Que le Seigneur Dieu, pour ce bienfait, l'ait reçu et le garde en son giron. — Et Gargantua se signa dévotement.

Il faut lui donner un remplaçant, non, il est vrai, pour l'égaler, chose impossible, et j'ai pensé que c'est à vous, mon Fils, que je pouvais confier cette tâche. N'avez-vous pas reçu, comme Alcofribas en a fait la narration, une éducation qui, jointe à vos naturelles aptitudes, a fait de vous, quoique Fils de Roi, un Sage renommé et digne de confiance?

Vous m'écrirez donc en cours de route, à moi, votre

Père, des lettres régulières me racontant tout ce que vous croirez digne d'être raconté. Vous aurez égard à ce que vous entendrez de vos compagnons, et spécialement de ce Panurge, qu'Alcofribas dilectionnait au point d'en avoir fait un personnage principal, fertile en accidents et en saillies légendaires, par leur pittoresque inépuisable et leurs hardiesses scatologiques ou érotiques, que quelques-uns considèrent comme des blasphèmes et des horreurs, alors que, le plus souvent, elles ne furent que les figurations réfléchies par le Miroir-aux-Hiboux qu'il prétend être, vous l'avez entendu tout à l'heure.

— Cette prédilection, demanda Pantagruel, ô mon Bienfaisant et Redouté Souverain, ne s'explique-t-elle point par une identité de nature? Maître François Rabelais n'était-il pas de même origine que Panurge-Uylenspiegel?

— Oui, confirma Xenomanes, le vrai nom de ses ancêtres, m'a-t-il dit, était Rabelaer qui, dans la langue thioise, signifie conteur, chroniqueur, amusant bavard et ricaneur.

— Mais, interrompit Gargantua, comment alors est-il né à Chinon, en Touraine, où était établi son Père?

— Chinon est dans le pays de la Loire, reprit le géographe, le grand fleuve qui fut souvent chemin d'immigration pour les pêcheurs et les coureurs, les « coursaires » des bords de la mer de Flandre, parfois pilleurs d'épaves et écumeurs des côtes, dont il y a des traces partout sur les rivages de Normandie et de Bretagne, où tant de noms ne sont que des déformations du Thiois, une des deux langues de Bilinguie, depuis Dunkerque et Cassel jusque Lockmariaker, en passant par Caudebec, Cherbourg, Ouessant, Rostock. Douarnenez, Plougastel et autres villes, bourgs, villages, hameaux, lieux, endroits, sites ; n'y trouve-t-on pas sans peine Loomariakerk, Casteel, Westende, Koudebeek, Kerkburg, Dwarseneus, Roskop, Ploegkasteel? Ne fût-ce pas en souvenir de ses origines marines, le choix fait par le père de Franssus Rabelaer, de

l'enseigne, pour l'hôtellerie, dont il était propriétaire, *A la Lamproie*, poisson de mer et de haute pêcherie?

— Combien vous me faites rêver, ingénieux ami, dit Pantagruel, et comme vous me faites mieux comprendre l'œuvre si prodigieusement troublante en son style et en ses dessous mystérieux de Meester Franssus Rabelaer.

— Vous vous souvenez apparemment, Prince, dit Epistemon, du fameux chapitre XVI[e] dans lequel il raconte l'étonnante série des farces, saillies, hâbleries, mauvais tours et bons tours que fit notre ami Panurge en Paris, la grande ville, et qui sont du plus pur Uylenspiegel, où Alcofribas Nasier semble se complaire et s'ébattre avec délices et une joie impudente?

* * *

Et avant de clore la séance, Gargantua dit encore :

— Dans votre récit, mon fils, vous ne formulerez ni appréciation, ni jugement. Ce serait sortir du caractère prudent que l'on vous connaît. Sur tout, vous aimez à rester dans l'incertitude des hypothèses, ce qui est peut-être la plus haute sagesse. Vous savez voir avec discernement ce qui est arrivé, mais vous vous refusez à prévoir ce qui arrivera. La multiplicité des surprises vous inquiète. Vous m'avez dit parfois : « Ce qu'il faut prévoir, c'est l'imprévu. » Il vous déplait aussi de dire votre opinion sur ce qui est bien ou ce qui est mal. Vous assistez à tout impassible, à la manière des Stoïques, dont le premier, au rang des philosophes, fut Zénon de Citium, et le plus majestueux, Marcus Aurelius, Empereur de Rome. Vous inclinez à croire que ce ne sont pas les volontés humaines, mais le Destin qui règle l'universel déroulement, et vous n'admettez guère ce que l'on nomme la Responsabilité et les châtiments ou récompenses qu'on y attache. Aussi vous nomme-t-on chez nous : Pantagruel l'Incertain, Pantagruel le Perplexe, Pantagruel le Douteur.

CHAPITRE V

Où est raconté le départ pour le pays des Bilingues et le commencement de la navigation.

Ce furent les mêmes cérémonies que celles accomplies environ quatre siècles auparavant. Les douze navires étaient restés intacts, mais Gargantua jugea qu'il était inutile d'en faire partir plus de deux, le voyage ne devant avoir qu'un caractère officieux. Le premier était la grande Thalamège Capitane sur laquelle Pantagruel prendrait place ; et le dernier destiné au transport des nouvelles de l'expédition entre la Bilinguie et la Dipsodie.

Voici comment Alcofribas Nasier avait fait le récit du premier départ de Pantagruel. Comment espérer faire mieux pour décrire le second.

« Pantagruel, prenant congé du bon Gargantua son père, icelluy bien priant, comme en l'Eglise primitive estoit louable coustume entre les saincts christians, pour le prospere navigaige de son filz et toute sa compaignie, monta sus mer au port de Thalasse, accompaigné de Panurge, Frère Jean des Entommeures, Epistemon, Gymnaste, Eusthenes, Rhizotome, Carpalim et autres siens serviteurs et domestiques anciens, ensemble de Xenomanes, le grand voyageur et traverseur des voyes périlleuses.

» Icelluy, pour certaines et bonnes causes, avoit à Gargantua laissé et signé, en sa grande et universelle Hydrographie, la route qu'ilz tiendroient.

» L'assemblée de tous officiers, truchemens, pilotz, capitaines, nauchiers, fadrins, hespailliers et matelotz, feut en la Thalamege.

» Ainsi estoit nommée la grande et maistresse nauf de Pantagruel, ayant en pouppe pour enseigne une grande

et ample bouteille à moytié d'argent, bien liz et polly ; l'autre moytié estoit d'or esmaillé de couleur incarnat. En quoy facile estoit juger que blanc et clairet estoient les couleurs des nobles voyagiers.

» En la Thalamege doncques feut l'assemblée de tous. Là, Pantagruel leurs feist une briefve et saincte exhortation, toute auctorisée de propous extraictz de la saincte Escripture, sus l'argument de naviguation. Laquelle finie, feut hault et claire faicte priere à Dieu, oyans et entendens tous les bourgeoys et citadins de Thalasse, qui estoint sus le mole accourruz pour veoir l'embarquement.

» Après l'oraison, feut melodieusement chanté le pseaulme du sainct roy David, lequel commence :

» Quand Israêl hors d'Egypte sortit.

» Le pseaulme parachevé, feurent sus le tillac les tables dressées, et viandes promptement apportées. Les Thalassiens, qui pareillement avoient le pseaulme susdict chanté, feirent de leurs maisons force vivres et vinage apporter. Tous beurent à eulx. Ilz beurent à tous.

» Ce feut la cause pourquoy personne de l'assemblée oncques par la marine ne rendit sa guorge, et n'eut perturbation d'estomach ne de teste, auquelz inconveniens ne eussent tant commodement obvié, beuvans par quelques jours paravant de l'eaue marine, ou pure, ou mistionnée avecques le vin, ou usans de chairs de coings, de escorce de citron, de jus de grenades aigres-doulces, ou tenans longue diete, ou se couvrans l'estomach de papier, ou autrement faisans ce que les folz medecins ordonnent à ceulx qui montent sus mer.

» Leurs beuvettes souvent reiterées, chascun se retira en sa nauf, et en bonne heure feirent voile, au vent grec levant selon lequel le pilot principal, nommé Jamet Brayer, avoit désigné la route et dressé la calamite des deux boussoles. »

CHAPITRE VI

Où le sage Pantagruel indique une des causes principales de la Guerre Mondiale qui avait pris fin depuis environ quatre ans.

Certain jour, étant en route de bonne navigation, à travers la mer des algues Sargasses qui, on le sait, couvre à la surface des flots de son immense prairie jaune les bas-fonds, partie autrefois submergée de la Dipsodie, par un vent frais atlantide, le soleil brillant par intervalles, Pantagruel et ses compagnons se tenaient sur le tillac de la Thalamège capitane. Pantagruel lisait dans un exemplaire de l'œuvre d'Alcofribas ; Epistemon regardait par son astrolabe en quelle élévation était le bord inférieur du soleil se dégageant des nues ; Frère Jean des Entommeures s'était transporté en la cuisine et, en considérant les broches qui tournoyaient, se demandait quelle heure pouvait être ; Panurge, soufflant dans un tuyau de chanvre nommé alors « pantagruelion », faisait des bulles de savon et gargouilles ; Gymnaste apoinctait des curedents ; Ponocratès rêvant rêvait, se chatouillait pour se faire rire et, avec un doigt, la tête se grattait ; Carpalim, d'une coquille de noix, faisait un beau petit joyeux moulin à ailes ; Eusthènes, sur une longue couleuvrine, jouait comme si fut un monocordion ; Rhizotome, de la coque d'une tortue, composait une escarcelle ; Xenomanes rapetassait une vieille lanterne ; la Sibylle de Panzoust tirait les cartes pour l'horoscope du voyage ; le pilote tirait les vers du nez à ses matelots, tous ainsi s'employaient à tuer le temps sans le faire crier, comme il est de coutume forcée sur l'espace étroit d'un navire naviguant.

Tout à coup, Pantagruel, levant les yeux de dessus son livre, cria : — Or ça, compagnons fidèles, arrivez que je vous dise ce qui vient de pointer dans mon esprit et qui intéresse notre aventure.

Tous s'approchèrent et formèrent demi-cercle devant le géant, leur seigneur. Quand le remuement fut devenu silencieux et chacun attentif, les uns assis, les autres debout, les autres accroupis, le navire cinglant en tanguant et roulant, ou roulant et tanguant en cinglant, il prit ainsi la parole :

— Je viens de relire certains passages du récit fait jadis par Alcofribas, dans lequel il explique le projet que fit Picrochole, pseudonyme sous lequel il désignait l'Empereur Charles-Quint, alors en guerre avec le roi Grandgousier, mon aïeul. Ce projet était de conquérir le monde et d'exercer la domination universelle, comme on l'impute au Kaiser Guillaume maintenant détrôné. L'analogie est si frappante et si réjouissante, qu'il me paraît bon de vous en donner le plaisir et la leçon. Epistemon, voici le livre, au chapitre nombré XXXIII^e^. Lisez à haute et bonne voix.

Et Epistemon lut, tandis que continuait à souffler la brise atlantide et que la Thalamège toujours cinglait en roulant et tanguant et tanguait et roulait en cinglant :

« Comment certains gouverneurs de Picrochole, par conseil précipité, le mirent au dernier péril.

» Comparurent devant Picrochole les duc de Menuail, comte Spadassin et capitaine Merdaille, et lui dirent : « Cyre, aujourd'huy nous vous rendons le plus heureux, plus chevaleureux prince qui oncques feust depuis la mort de Alexander Macedo. — Couvrez, couvrez vous, dist Picrochole. — Grand mercy, dirent-ilz, Cyre, nous sommes à nostre debvoir. Le moyen est tel : vous laisserez icy quelque capitaine en garnison avec petite bande de gens pour garder la place, laquelle nous semble assez forte,

tant par nature que par les rempars faictz à vostre invention. Vostre armée partirez en deux, comme trop mieulx l'entendez.

» L'une partie ira ruer sur ce Grandgousier et ses gens. Par icelle sera de prime abordée facilement desconfit. Là recouvrerez argent à tas, car le vilain en a du content : vilain disons-nous, parce que un noble prince n'a jamais un sou. Thesaurizer est faict de vilain.

» L'autre partie, ce pendant, tirera vers Onys, Sanctonge, Angomoys et Gascoigne, ensemble Perigot, Medoc et Elanes. Sans résistence prendront villes, chasteaux et forteresses. A Bayonne, à Sainct-Jean-de-Luc et Fontarabie, saysirez toutes les naufs, et, coustoyant vers Galice et Portugal, pillerez tous les lieux maritimes jusques à Ulisbonne, où aurez renfort de tout équipage requis à un conquerent. Par le corbieu ! Hespaigne se rendra, car ce ne sont que madourrez. Vous passerez par l'estroict de Sibyle, et là erigerez deux colonnes plus magnificques que celles de Hercules à perpetuelle memoire de vostre nom. Et sera nommé cestuy destroict la mer Picrocholine.

» Passée la mer Picrocholine, voicy Barberousse qui se rend vostre esclave. — Je, dist Picrochole, le prendray à mercy. — Voyre, dirent ilz, pourveu qu'il se face baptiser. Et oppugnerez les royaulmes de Tunic, de Hippes, Argiere, Bone, Corone, hardiment toute Barbarie. Passant oultre, retiendrez en vostre main Majorque, Minorque, Sardaine, Corsicque et aultres isles de la mer Ligusticque et Baleare. Coustoyant à gausche, dominerez toute la Gaule Narbonicque, Provence et Allobroges, Genes, Florence, Lucques, et à Dieu seas Rome. Le pauvre monsieur du pape meurt desja de peur. — Par ma foy, dist Picrochole, je ne luy baiseray sa pantoufle. — Prinze Italie, voyla Naples, Calabre, Appoulle et Sicile toutes à sac, et Malthe avec. Je vouldrois bien que les plaisans

chevaliers jadis Rhodiens vous resistassent, pour veoir de leur urine ! — Je iroys, dist Picrochole, voluntiers à Notre Dame de Laurette. — Rien, rien, dirent ilz, ce sera au retour. — De là prendrons Candie, Cypre, Rhodes et les isles Cyclades, et donnerons sus la Morée. Nous la tenons. Sainct Treignan, Dieu gard Hierusalem ! car le soubdan n'est pas comparable à vostre puissance. — Je, dist-il, feray doncques bastir le temple de Salomon. — Non, dirent ilz encores ; attendez un peu. Ne soyez jamais tant soubdain à vos entreprinses. Sçavez vous que disoit Octavian Auguste? *Festina lente.*

» Il vous convient premièrement avoir l'Asie Minor, Carie, Lycie, Pamphile, Celicie, Lydie, Phrygie, Mysie, Betune, Charazie, Satalie, Samagarie, Castemena, Luga, Savasta, jusques à Euphrates. — Voyrons nous, dist Picrochole, Babylone et le mont Sinay? — Il n'est, dirent ilz, ja besoing pour ceste heure. N'est-ce pas assez tracassé de avoir transfreté la mer Hircane, chevauché les deux Armenies et les troys Arabies? — Par ma foy, dist-il, nous sommes affolez. Ha ! pauvres gens ! — Quoy ! dirent ilz. — Que boirons nous par ces desers? Car Julian Auguste et tout son oust y moururent de soif, comme l'on dict. — Nous, dirent ilz, avons ja donné ordre à tout. Par la mer Siriace vous avez neuf mille quatorze grands naufz chargees des meilleurs vins du monde ; elles arriverent à Japhes. Là se sont trouvez vingt et deux cens mille chameaulx et seize cens elephans, lesquelz avez prins à une chasse environ Sigeilmes, lors que entrastes en Libye ; et d'abondant eustes toute la caravane de la Mecha. Ne vous fournirent ilz de vin à suffisance?

« — Voire, mais, dist il, nous ne beumes poinct frais. — Par la vertus, dirent ilz, non pas d'un petit poisson, un preux, un conquerent, un pretendant et aspirant à l'empire univers ne peut tousjours avoir ses aizes ! Dieu soit loué

que estes venu vous et voz gens saufz et entiers jusques au fleuve du Tigre ! »

Pantagruel, faisant signe à Epistemon de cesser la lecture :

— Eh bien ! mes amis, dit-il, que pensez-vous de cet immense projet d'Impérialisme que Picrochole n'exécuta jamais?

— Je pense, dit Xenomanes, qu'Alcofribas était un grand géographe.

— Je pense, dit Epistemon, que le Kaiser Guillaume est un grand Picrochole.

— Je pense, dit Frère Jean des Entommeures avec colère, que les officiers du Kaiser et toute la séquelle de conseilleurs qui le poussèrent à la Grande Guerre auraient dû être « entommés », entaillés, assommés comme je le fis avec le bâton de la croix lorsque je défendis le vignoble de l'abbaye de Seullié.

— Je pense, dit Panurge d'une voix grave et sombrée, qu'on aurait dû envoyer aux latrines des Enfers ces conseilleurs qui me semblent personnages en résurrection du duc de Menuail, du comte Spadassin et du capitaine Merdaille.

CHAPITRE VII

Où, comme agrément de la traversée, est reproduit le récit authentique de la défense par Frère Jean des Entommeures du clos aux raisins de l'abbaye de Seuillé.

— Je n'étais pas présent, reprit Panurge-Uylenspiegel, lorsque Frère Jean écharpa, étrippa, écouilla les soudards de Picrochole qui s'étaient mis à piller le clos de l'abbaye, mais Alcofribas en a fait un récit incomparable et puisque

nous tenons ici sa Chronique, que le temps reste beau, le vent favorable et que la mer nous berce agréablement, je veux vous en lire le récit, amis et compagnons, pour égayer notre navigation. Qu'on me passe le livre. Vous le permettez, n'est-ce pas, mon généreux et valeureux Prince?

Et alerte, réjoui, goguenard, d'une voix aussi claire que la brise, il commença sa lecture du chapitre XXVII[e] :

« Comment un moine de Seuillé saulva le cloz de l'abbaye du sac des ennemys.

» Tant feirent et tracasserent, pillant et larronnant, qu'ils arriverent à Seuillé et detrousserent hommes et femmes, et prindrent ce qu'ilz peurent ; rien ne leurs feut ne trop chault ne trop pesant. Combien que la peste y feust par la plus grande part des maisons, ilz entroient partout et ravissoient tout ce qu'estoit dedans ; et jamais nul n'en print dangier, qui est cas assez merveilleux, car les curez, vicaires, prescheurs, medecins, chirugiens et apothecaires qui alloient visiter, penser, guerir, prescher et admonester les malades, estoient tous mors de l'infection, et ces diables pilleurs et meutriers oncques n'y prindrent mal. D'où vient cela, Messieurs? Pensez y, je vous pry.

» Le bourg ainsi pillé, se transporterent en l'Abbaye avecques horrible tumulte ; mais la trouverent bien reserrée et fermée, dont l'armée principale marcha oultre vers le gué de Vede, exceptez sept enseignes de gens de pied et deux cens lances qui là resterent, et rompirent les murailles du cloz affin de guaster toute la vendange.

» Les pauvres diables de moines ne sçavoient auquel de leurs saincts se vouer. A toutes adventures, feirent sonner *ad Capitulum capitulantes.*

» Là feut descreté qu'ilz feroient une belle procession renforcée de beaulx preschans et letanies

Contra hostium insidias

et beaulx responds *pro pace.*

» En l'Abbaye estoit pour lors un moine claustrier nommé frère Jean des Entommeures, jeune, guallant, frisque, de hayt, bien à dextre, hardy, adventureux, delibéré, hault, maigre, bien fendu de gueule, bien advantagé en nez, beau despescheur d'heures, beau desbrideur de messes, beau descroteur de vigiles, pour tout dire sommairement, vray moyne, si oncques en feut depuys que le monde moynant moyna de moynerie. Au reste, clerc jusques és dents en matière de breviaire. »

Tous, à cet éloge, se tournèrent vers Frère Jean, qui se ramassa sur soi-même, comme s'il avait reçu en douche une folle vague de fond.

Et Panurge, après cet instant d'admirative interruption, reprit sa lecture :

« Frère Jean, entendant le bruit que faisoyent les ennemys par le cloz de leur vigne, sortit hors pour veoir ce qu'ilz faisoient, et, advisant qu'ils vendangeoient leur cloz, auquel estoyt leur boire de tout l'an fondée, retourne au cueur de l'église, où estoient les aultres moynes, tous estonnez comme fondeurs de cloches, lesquelz voyant chanter *Ini, nim, pe, ne, ne, ne, ne, ne, ne, tum, ne, num, num, ini, i, mi, i, mi, co, o, ne, no, o, o, ne, no, ne, no, no, no, rum, ne, num, num:* « C'est, dist il, bien chié chanté ! Vertus Dieu ! que ne chantez vous :

» Adieu paniers, vendange sont faictes?

» Je me donne au diable s'ilz ne sont en nostre cloz, et tant bien couppent et seps et raisins qu'il n'y aura, par le corps Dieu, de quatre années que halleboter dedans. Ventre Sainct Jacques ! que boyrons nous ce pendent, nous aultres pauvres diables? Seigneur Dieu, *Da mihi potum.*

» Lors dist le Prieur claustral : « Que fera cest hyvrogne icy? Qu'on me le mene en prison ! Troubler ainsi le service divin !

» — Mais, dist le moyne, le service du vin? Faisons tant

qu'il ne soit troublé ; car vous mesmes, Monsieur le Prieur, aymez boyre du meilleur. Sy faict tout homme de bien ; jamais homme noble ne hayst le bon vin ; c'est un apophthegme monachal. Mais ces Responds que chantez ycy ne sont, par Dieu ! poinct de saison.

» Pour quoy sont noz heures en temps de moissons et vendenges courtes, en l'Advent et tout hyver longues?

» Feu de bonne memoire frère Macé Pelosse, vray zelateur, ou je me donne au Diable, de nostre religion, me dist, il m'en soubvient, que la raison estoyt affin qu'en ceste saison nous facions bien serrer et faire le vin, et qu'en hyver nous le humions.

» Escoutez, Messieurs : vous aultres qui aymez le vin, le corps Dieu, sy me suyvez, car, hardiment, que sainct Antoine me harde sy ceulx tastent du pyot qui n'auront secouru la vigne ! Ventre Dieu ! les biens de l'Eglise ! Ha ! non, non ! Diable ! sainct Thomas l'Anglois voulut bien pour yceulx mourir ; si je y mouroys, ne seroys je sainct de mesmes? Je n'y mourray jà pourtant, car c'est moy qui le foys és aultres.

« Ce disant, mist bas son grand habit, et se saisist du baston de la croix, qui estoyt de cueur de cormier, long comme une lance, rond à plain poing, et quelque peu semé de fleurs de lys, toutes presque effacées.

» Ainsi sortit en beau sayon, mist son froc en escharpe, et de son baston de la croix donna sy brusquement sus les ennemys, qui sans ordre ne enseigne, ne trompette, ne tabourin, parmy le cloz vendangeoient : car les porteguydons et les portenseignes avoient mys leurs guidons et enseignes a l'orée des murs, les tabourineurs avoient défoncé leurs tabourins d'un cousté pour les emplir de raisins, les trompettes estoient chargez de moussines, chascun estoyt desrayé. Il choqua doncques si roydement sus eulx sans dyre gare qu'il les renversoyt comme porcs, frapant à tors et à travers à la vieille escrime.

» Es uns escarbouilloyt la cervelle, és aultres rompoyt bras et jambes, és aultres deslochoyt les spondyles du coul, és aultres démoulloyt les reins, avalloyt le nez, poschoyt les yeulx, fendoyt les mandibules, enfonçoyt les dens en la gueule, descroulloyt les omoplates, sphaceloyt les greves, desgondoyt les ischies, debezilloyt les fauciles.

» Si quelqun se vouloyt cascher entre les seps plus espés, à icelluy freussoyt toute l'areste du douz, et l'eresnoit comme un chien.

» Si aulcun saulver se vouloyt en fuyant, à icelluy faisoyt voler la teste en pieces par la commissure lambdoïde.

» Si quelqu'un gravoyt en une arbre, pensant y estre en seureté, icelluy de son baston empaloyt par le fondement.

» Si quelqu'un de sa vieille congnoissance luy crioyt : « Ha ! frère Jean, mon amy, frère Jean, je me rend ! — Il t'est, disoyt il, bien force ; mais ensemble tu rendras l'âme à tous les diables. » Et soubdain luy donnoyt dronos. Et, si personne tant feust esprins de temerité qu'il luy voulust resister en face, là monstroyt il la force de ses muscles, car il leurs transperçoyt la poictrine par le mediastin et par le cueur ; à d'aultres, donnant sus la faulte des costes, leur subvertissoyt l'estomach, et mouroient soubdainement ; és aultres tant fierement frappoyt par le nombril qu'il leurs faisoyt sortir les tripes ; és aultres parmy les couillons persoyt le boyau cullier.

» Croyez que c'estoyt le plus horrible spectacle que l'on veit oncques.

» Les uns cryoient saincte Barbe ;

» Les aultres, sainct George ;

» Les aultres, saincte Nytouche ;

» Les aultres, nostre Dame de Cunault, de Laurette, de Bonnes Nouvelles, de la Lenou, de Riviere.

» Les ungs se vouoyent à sainct Jacques ;

» Les aultres au sainct Suaire de Chambery ; mais il

brusla troys moys aprés si bien qu'on n'en peut saulver un seul brin ;

» Les aultres à Cadouyn ;

» Les aultres à sainct Jean d'Angely ;

» Les aultres à sainct Eutrope de Xainctes, à sainct Mesmes de Chinon, à sainct Martin de Candes, à sainct Clouand de Sinays, és reliques de Laurezay, et mille aultres bons petitz sainctz.

» Les ungs mouroient sans parler ; les aultres parloient sans mourir ; les ungs mouroient en parlant ; les aultres parloient en mourant.

» Les aultres crioient à haulte voix : Confession ! Confession ! *Confiteor*, *Miserere*, *In manus* !

» Tant fut grand le crys des navrez que le Prieur de l'Abbaye avec tous ses moines sortirent, lesquelz quand apperceurent ces pauvres gens ainsi ruez parmy la vigne et blessez à mort, en confesserent quelques ungs.

» Puis, à tout son baston de croix, guaingna la breche qu'avoient faicte les ennemys. Mais, quand ceulx qui s'estoient confessez vouleurent sortir par icelle bresche, le moyne les assommoit de coups, disant : « Ceux cy sont confés » et repentants, et ont guaigné les pardons : ilz s'en vont en » paradis aussy droict comme une faucille, et comme est le » chemin de Faye. »

» Ainsi, par sa prouesse, feurent desconfiz tous ceulx de l'armée qui estoient entrez dedans le clos, jusques au nombre de treze mille six sens vingt et deux, sans les femmes et petitz enfans, cela s'entend toujours.

» Jamais Maugis, hermite, ne se porta sy vaillamment à tout son bourdon contre les Sarrasins, des quelz est escript és gestes des Quatre filz Haymon, comme feist le moine à l'encontre des ennemys avec le baston de la croix. »

Et d'une voix tonnante, s'acheva la lecture que fit Panurge en l'honneur et glorification du vaillant Frère

Jean des Entomeures pour l'exploit mémorable qui lui valut la dignité d'abbé de la célèbre abbaye de Thélème.

Le soir était venu ; on avait allumé les fanaux dans les thalamèges qui naviguaient de conserve, roulant, tanguant et cinglant, cinglant, roulant et tanguant sous le firmament étoilé, comme si le beau temps devait durer toujours et la mer n'avoir jamais de tempête.

Continua le voyage que le Seigneur Dieu, en sa toute-puissance et protection, écrivit toujours heureux et paisible. Et arrivèrent ainsi dans la Mer Nordique, toutes voiles dehors, s'étonnant des grands navires noirs comme cachalots, n'ayant au dehors que cheminées crachant fumée et des oiseaux gigantesques ayant matelots conducteurs, volant par les airs sans battre des ailes. Arborèrent alors l'étendard de soie à emblèmes variés et couleurs éclatantes qui était en usage sur navires royaux au XVI^{e} siècle. Qui les virent passer ainsi pavoisés et magnifiques, pareils à des dragons et des chimères, purent croire que c'étaient des jonques en députation arrivant des lointains pays de Japon et de Chine.

DEUXIÈME LIVRE

BILINGUIE

Sous le Gouvernement des Minces. Les Bilingues de l'Après-Guerre.

CHAPITRE VIII

Où Pantagruel aborde au pays des Bilingues et de la première lettre qu'il écrit à Gargantua, son Père.

Entrèrent, après avoir pris permission idoine, dans le fleuve Scaldis, au pays des Flandres, et arrivèrent devant la noble cité dite Manujectogne, au pays des Bilingues.

La Thalamège capitane ayant ancré, Pantagruel, comme premier devoir, voulut écrire à son Père, ce qu'il fit en ces termes :

« Pere Tresdebonnaire,

» Comme, à tous accidens en ceste vie transitoire non doubtez ne soubsonnez, nos sens et facultez animales patissent pluz enormes et impotentes perturbations, voyre

jusques à en estre souvent l'ame désemparée du corps, quoy que tout soit pour moi présentement à souhait et satisfaction. Et facilement acquiesçoys en la doulce recordation de vostre auguste majesté, escripte, voyre certes insculpée et engravée aux ventricules de mon cerveau, souvent au vif me la representant en sa propre et naïfve figure.

» Je veux, dès mon arrivée et premièrement, louer le benoist Servateur, lequel par sa divine bonté vous conserve en ce long teneur de santé perfaicte ; secondement, vous remercier sempiternellement de ceste fervente et inveterée affection que à moy portez, vostre treshumble filz et serviteur inutile.

» Jadis un Romain, nommé Furnius, dist à Cæsar Auguste, recepvant à grace et pardon son pere, lequel avoit suyvy la faction de Antonius : « Au jourd'huy, me » faisant ce bien, tu me as reduict en telle ignominie que » force me sera, vivant, mourant, estre ingrat reputé par » impotence de gratuité ». Ainsi pourray je dire que l'excés de vostre paternelle affection me range en ceste angustie et nécessité, qu'il me conviendra vivre et mourir ingrat, si non que de tel crime soys relevé par la sentence des stoïciens, lesquelz disoient troys parties estre en benefice : l'une du donnant, l'autre du recepvant, la tierce du recompensant, et le recepvant tresbien recompenser le donnant quand il accepte voluntiers le bienfaict, et le retient en soubvenance perpetuelle ; comme au rebours le recepvant estre le plus ingrat du monde, qui mespriseroit et oubliroit le benefice. Estant doncques opprimé d'obligations infinies, toutes procreées de vostre immense benignité, et impotent à la minime partie de recompense, je me saulveray pour le moins de calumnie, en ce que de mes espritz n'en sera à jamais la memoire abolie, et ma langue ne cessera confesser et protester que vous rendre graces condignes est chose transcendente ma faculté et puissance.

» Au reste, j'ay ceste confiance en la commiseration et ayde de nostre Seigneur, que de ceste nostre peregrination la fin correspondera au commencement, et sera le totaige en alaigresse et santé perfaict.

» Je me fauldray, comme c'est vostre desir, à reduire en commentaires et ephemerides tout le discours de nostre naviguaige, affin que vous en ayez lecture veridicque.

» Panurge, Frere Jean, Epistemon, Xenomanes, Gymnaste, Eusthenes, Rhizotome, Carpalim, aprés le devot baisemain, vous resaluent en usure centuple.

» Vostre humble filz et serviteur,

» PANTAGRUEL. »

Cette lettre, scellée de son sceau de Prince, fut remise à Malicorne, écuyer de Gargantua, chargé de la transporter en Dipsodie, sur la nauf deuxième.

CHAPITRE IX

Où vient à bord de la Thalamège capitane une députation de Bilingues ayant à sa tête le Philosophe et Professeur notoire Asperus Dexter, membre du grand Barreau de Bilinguie.

Sur ces entrefaites vint à bord une députation de Bilingues, envoyée par les autorités de la cité, ayant à sa tête un personnage qui se dit être Asperus Dexter et parla en ces termes :

— Quoique vous ne voyagiez pas en qualité officielle de Prince Royal de la Dipsodie, notre Roi-Président Aequs Libra de la République Bilingue, m'a donné la charge d'être, si vous y consentez, votre guide et informateur officieux durant la visite dont vous honorez notre Pays.

— J'accepte avec toute gratitude et plaisir, dit Pantagruel, soyez donc le très bien venu.

Panurge se permit inopinément de traduire en Thiois, l'autre langue parlée en Bilinguie :

— Ik aanvaard heel dankbaar en heel graag, U bent dus zeer welkom.

Asperus Dexter, l'ayant ouï, dit avec étonnement :

— Comment, vous connaissez cette langue?

— Oui, dit à voix forte Panurge.

— On la parle donc en Dipsodie? reprit Asperus.

— Non, dit Panurge. Je suis de naissance et de vie un Bilingue, né en Bilinguie et y ayant vécu, ainsi que dans maintes autres contrées, suivant ma coutume ambulatoire ; je suis, de mon vrai nom, Uylenspiegel, Thyl Uylenspiegel, dont tous ont entendu parler.

— Mais, dit encore Asperus, Thyl Uylenspiegel est mort depuis plus de 300 ans et est, dit-on, enterré à Damme, près de Bruges. Seriez-vous ce mort?

— Oui, dit simplement Panurge. Uylenspiegel ne mourra jamais. Et maintenant, buvons.

Et, là-dessus, sur l'ordre de Pantagruel, on servit, en des hanaps d'argent, du vieux vin précieux de Dipsodie et l'on but à la santé de qui le mérite, c'est-à-dire à la nôtre, ajouta Panurge.

CHAPITRE X

Dans lequel il est parlé des trois grands vents qui soufflent dans la Bilinguie et de l'influence de ces courants d'air.

Dès le lendemain, Pantagruel et sa suite débarquèrent sur le quai où les attendait Asperus Dexter, accompagné de quelques citadins vêtus de noir, ce qui fut cause que

Pantagruel, après les salutations coutumières, demanda :

— Est-il arrivé quelque malheur que vous soyez dans ces costumes sinistres?

— Point du tout, répondit Asperus, c'est notre façon de nous vêtir.

— Et pourquoi?

— Je ne sais pas, cela s'est fait tout seul, au cours des jours. C'est peut-être en signe d'égalité.

— C'est peut-être aussi, dit Panurge, pour qu'on voie moins les taches.

— Aspect peu réjouissant que cette prise universelle de deuil, dit avec mélancolie Pantagruel, qui était vêtu, ainsi que les siens, à la mode d'Henri II, régnant à l'époque du cataclysme qui avait frigorifié la Dipsodie.

Et le cortège se mit en marche pour la visite de la Grande Cité Manujectogne, « connue dans l'Univers et dans mille autres lieux », « baignant dans l'eau ses pieds de pierre ».

En tête était Pantagruel, en sa haute taille de six coudées, géant descendu de géants. Une foule était accourue, attirée par l'éclat des couleurs, et criait : « Ommeganck ! Ommeganck ! » A quoi, Panurge répondait :

Keer u eens om, reusken, reusken!
Keer u eens om, reusken om!
Slae op den trommel,
Rim, ram, doum, daime,
Slae op den trommel,
Rim, ram, doum, doum.

Et il esquissait des pas de cavalier seul, moulinant des bras, gigotant des jambes, « dodelinant de la tête et barytonnant du cul ».

On allait à pied, quoiqu'il y eut des voitures, qui paraissaient étranges aux gens de Dipsodie, parce qu'elles roulaient sans chevaux ; elles étaient fastueusement plumacées

et dorées, comme il convient aux carrosses officiels d'une majeure ville richement commerçante et trafiquante.

Il soufflait un tourbillon de vents variés et peu agréables, qui forçait Pantagruel à assurer de la main son chaperon sur sa tête. Panurge faisait de même et disait :

— Ce satané vent du diable va-t-il m'emporter mon bicoquet?

On arriva ainsi à la Grande Place, où l'on s'arrêta quelques instants devant la fontaine de bronze surmontée d'un guerrier faisant le geste de jeter au loin une large main coupée, tandis qu'au-dessous de lui se lamentent et se démènent des figures de naïades charnues et mafflues, représentant les filles du fleuve Scaldis, qui roule devant la ville en une palpitation de marée montante et descendante de quinze pieds à chaque flux et reflux.

— C'est Brabo, dit Asperus, le héros légendaire qui est à l'origine de Manujectogne, vainqueur du géant barbare qui y percevait des péages sur les navigateurs du fleuve.

On entra dans le vaste hôtel de ville. La réception eut lieu par le Doge Mercatoris et ses officiers dits Politiculards. On se fit les compliments et les congratulations d'usage et l'on servit une tournée de vin blond et mousseux de France. Cela se passait dans une salle harmonieusement décorée d'événements historiques, humanisés en peinture, par un grand peintre du pays.

Une conversation s'engagea.

— Voudriez-vous, dit Pantagruel, me dire si vous souffrez souvent de ce tourbillon venteux qui a failli nous décoiffer?

— Certes, il est fastidieux, dit Mercatoris, mais nous y sommes faits. Il règne en Bilinguie sans interruption. C'est un mélange de trois vents. De même que les Latins connaissaient l'Aquilon, le Zéphir et l'Eurus, nous subissons le Cléricon, le Libérou et le Socialus soufflant ensemble,

tantôt modérément, tantôt avec furie. Aujourd'hui, c'est précisément un mauvais jour. N'avez-vous pas vu, en marchant, les maisons placardées d'affiches jaunes, bleues, rouges? Elles annoncent qu'il y a tempête, on fait une élection de politiculards.

— Bizarre phénomène météorologique, dit Pantagruel.

— Plus bizarre encore, reprit Asperus, parce que chacun de ces vents exerce une influence sur le caractère et la mentalité des gens, influence variant suivant la complexion de chacun. Ainsi, le Cléricon est producteur d'une religiosité allant de la simple dévotion bénigne jusqu'au fanatisme enragé ; le Libérou excite une manie de liberté qui, malheureusement, n'est appliquée par ceux qui y sont sujets qu'à leur profit personnel ; le Socialus se spécialise dans le populaire et donne une fièvre qui se manifeste par un besoin d'égalité et de bien-être. Ces tendances contraires produisent ce tourbillon qui, suivant les circonstances, est tantôt une agitation relativement paisible, tantôt tumultueuse.

— Mais, dit Pantagruel, tout cela me paraît être l'action d'une ventosité plutôt politique que météorologique. La Politique serait-elle chez vous le produit non de la volonté humaine, mais d'une force naturelle?

— Je le suppose, reprit Asperus, mais comment espérer que les gens qui subissent ces ténébrosités consentiront à croire qu'ils sont simplement les jouets de forces cosmiques, alors qu'ils s'imaginent que ce sont eux qui font tout marcher par leur habileté, par leurs efforts ou par leurs sottises !

— Oui, dit Epistemon, comme si, debout sur un des quais de votre fleuve majestueux, au moment où la marée y monte ou y descend, ils croyaient que ce sont eux qui font se réaliser le phénomène du flux ou du reflux en en proclamant le commandement à haute voix.

— Ou, interrompit effrontément Panurge-Uylenspiegel,

comme s'ils s'imaginaient qu'ils urinent ou fientent à volonté.

— Ne ressemblent-ils pas, dit gravement le sage Pantagruel, à des miroirs qui croiraient produire les objets qu'ils reflètent? Pour moi, je m'abandonne volontiers à la fatalité des choses.

Après quelques autres propos, on prit congé du Doge Mercatoris et de son conseil de Politiculards.

CHAPITRE XI

Dans lequel Pantagruel interroge Asperus Dexter sur le phénomène du bilinguisme et colloque qu'ils eurent à ce sujet.

Soumis à la mission investigatrice que lui avait donnée Gargantua, son Père illustre, Pantagruel allait, venait, regardait, écoutait, scrutait, interrogeait, moins préoccupé des curiosités extérieures qu'il voyait que de se rendre compte des pensées et de la psychologie des Bilingues.

Il était accompagné de Ponocratès, son secrétaire, de Panurge, son intarissable railleur, d'Epistemon, de frère Jean, de Xenomanes. Ses autres fidèles s'étaient acoquinés à des groupes de jeunes Bilingues dont l'occupation principale était de se livrer à des exercices corporels en lesquels Gymnaste surtout, l'agile Carpalim, le vigoureux Eusthènes étaient passés maîtres en Dipsodie. La sorcière de Panzoust circulait pour son compte particulier, visitant les tireuses de cartes et les diseuses de bonne aventure, pour lesquelles les dames les plus huppées et les femmes de Manujectogne avaient grand goût, et leur enseignait les pratiques de son lointain jadis, dont Alcofribas avait laissé un si mirobolant exemple dans le chapitre où il raconte la

visite que firent, à cette Sibylle, Panurge et Epistemon pour la consulter sur le problème du Cocuage dont Panurge, en veine de se marier, se craignait menacé.

Pantagruel avec sa compagnie aimait passer sur l'autre rive du fleuve, d'où l'on voyait mieux l'étalement de la ville merveilleuse, et là, assis en un bon endroit, ils dissertaient.

— Je m'étonne fort, dit-il, d'entendre partout des querelles au sujet de la rivalité des deux langues qu'on parle en Bilinguie et qui lui ont valu le nom qu'elle n'avait pas autrefois, au temps d'Alcofribas. Elles étaient alors pratiquées fraternellement, je m'en souviens dans presque toutes ses provinces. Leurs Souverains fameux : le Hardi, le Sans-Peur, le Bon, le Téméraire et jusqu'à la douce Marie, quoique Bourguignons, les connaissaient. D'où est provenue cette animosité fâcheuse jadis inconnue?

— Hier, dit Panurge, j'ai entendu un palotin qui clamait : « Tous les Flamands sont des Flaüttes ». A quoi, un vaart-capoen répondit : « Alle de Walen in den put ».

— C'est, dit Asperus, depuis que nous nous sommes libérés de la Batavie, à qui on nous avait donnés « comme agrandissement de territoire », ainsi que l'avait dit étrangement et outrageusement la diplomatie de l'époque. Le gouvernement de cette Batavie voulait despotiquement que tous nous parlions sa langue. On lui a répondu par l'insurrection.

— C'est, dit Panurge, l'histoire du fol qui s'était mis dans la tête de faire miauler les chiens et aboyer les chats.

— Les gens du bel-air, continua Asperus, affectaient de trouver le Thiois une langue pour les « servantes » et, dans les pensionnats où ils plaçaient leurs filles et leurs garçons, on suspendait au cou de celui qui prononçait un mot de la langue réprouvée, chère à la mère Flandre, un petit écriteau

dit *Signum*, dont il devait rester affublé jusqu'à ce qu'il surprît un autre commettant le même méfait, à qui il avait droit de repasser l'humiliant *Signum*. Cette tyrannie inhumaine a duré longtemps, suscitant la haine et une résistance qui, d'abord sourde, est devenue peu à peu redoutable et maintenant, par une opiniâtreté admirable (l'opiniâtreté n'est-elle pas une qualité majeure?), triomphe par le rétablissement de l'égalité ancienne entre les deux idiomes.

— Mais non pas la fraternité, objecta Pantagruel, puisque vous reconnaissez qu'on se déchire.

— Oui, et qu'on s'outrage, qu'on se moque, qu'on se raille, qu'on se traite en ennemis.

— Qu'il est beau pourtant, dit Pantagruel, d'avoir deux langues pour exprimer ses idées et ses sentiments.

— Un de nos poètes, reprit Asperus, a dit :

N'ayons qu'un cœur pour aimer la Patrie
Et deux lyres pour la chanter!

— Est-ce que, dit Pantagruel, vous seriez d'avis que tous les Bilingues devraient connaître les deux langues?

— Non, non, non, dit Asperus : ce serait vouloir l'impossible. Mais les respecter comme une beauté de la Patrie, en faire un élément de confraternité sociale de haute utilité, un ornement de savoureuse originalité, au lieu d'un ferment de haine. Il ne faudrait exiger la connaissance des deux langues que chez les fonctionnaires, qui sont au service de tous les citoyens et encore restreindre cette exigence à ce qui est nécessaire à leurs fonctions. Que ceux qui, par un sentiment de piété patriale, voudraient approfondir la connaissance des deux langues, le fissent, mais librement.

CHAPITRE XII

Où Asperus explique à Pantagruel ce que c'est au juste que l'expression « Ame Belge » qu'il a entendue la veille.

— Mais, dit frère Jean, retroussant les manches de son froc, pourquoi n'en vient-on pas aux coups, ce qui est une bonne et immémoriale façon de faire entendre raison? Et il esquissait un jeu de ses poings.

— Patience, dit Asperus. On ne recourt ici à la bataille qu'à la dernière extrémité et, alors, ça va bien, vous pouvez m'en croire. Il est dans le caractère des Bilingues de se complaire d'abord dans l'invective.

— Invective ! s'écria Panurge. Dites Engueulement.

— Hélas oui, dit Asperus. Vraiment, la race est grossière. C'est une des formes de son esprit d'indépendance extrême, issu de son passé plus que millénaire de luttes contre les tyrannies de toutes sortes. Malgré cent invasions s'échelonnant au cours des temps, la Bilinguie a toujours échappé aux dominations finales, en perdant, il est vrai, en ses contours, des fragments de son ensemble originaire.

— Un artichaut, dit Panurge, auquel on a arraché des feuilles.

— Heureusement, dit Epistemon, qu'il en reste suffisamment pour faire encore un assez bon morceau.

— Les Bilingues ont en eux, continua Asperus, un instinct qui sauvegarde leur groupe singulier, leur unité curieuse, malgré leur petit nombre. C'est un *nodus*, pareil à un nœud dans une planche de chêne, qui résiste à la scie, qui résiste à la hache ou qui les ébrèche quand on s'acharne. C'est une force dont les Bilingues ne comprennent pas encore la fécondité, mais sur laquelle les étrangers ne se

trompent guère et qu'il est du devoir national de vivifier. Oui, c'est ce que les esprits pénétrants nomment l'Ame Belge, qu'on a raillée d'abord et qui, incessamment, grandit en éclat. Elle est faite de la communauté Historique persistante de luttes, de misères et de souffrances, de bonheurs et de malheurs, de pensées et de sentiments amalgamés au cours des siècles, ayant formé une psychologie Nationale distincte dans son essence foncière, malgré la diversité des détails. Les traits principaux de cette physiononomie sont que tout Bilingue de race est obstinément Travailleur, Indépendant jusqu'à l'intransigeance, Associationiste jusqu'à la manie, amateur de Bien-être dans la vie familière et, finalement, Middelmatiste par un mot hybride exprimant un besoin de moyenne mesure recherché jusqu'au moment où lui prend un flot de violence devant ce qui lui paraît une injustice insupportable.

— La moyenne mesure, je n'aime pas beaucoup ça, dit frère Jean des Entommeures, c'était la politique de notre Abbé de l'Abbaye de Seuillé. Il ne serait rien resté du clos de l'Abbaye quand il fut envahi par les soudards de Picrochole si le Frère Jean que voici — dit-il, en se frappant du poing la poitrine — avait été un moine de moyenne mesure ; je leur en ai servi une magnifique large mesure à ces pillards que mon bâton de la Croix a envoyés aux cinq cent mille diables d'enfer ! *Sic Semper tyrannis et latronis !*

CHAPITRE XIII

Deuxième lettre de Pantagruel à son Père Gargantua, racontant partie de son voyage.

Peu après, Pantagruel, en bon fils et bon chroniqueur, crut seyant d'écrire ainsi qu'il suit à Gargantua :

Très cher Père,

Comme j'y suis tenu par l'ordonnance qu'il a plu à votre Seigneurie de me prescrire et bien que votre écuyer Malicorne ne soit pas encore revenu, je vous envoie les feuillets racontant l'essentiel de ce que fut jusque maintenant mon voyage, tels que les a tracés de son écriture, sous ma dictée, mon calamiste, le très laborieux Ponocratès.

Que je vous dise d'abord que je n'emploierai plus dans mon récit la langue pourtant si savoureuse d'Alcofribas Nasier que l'on parlait quand il écrivit. Les trois cents ans et plus qui ont passé sur elle l'ont transformée : elle a subi l'évolution fatale qui est la loi de toutes choses. Est-ce mieux? Est-ce moins bien? Je ne résous pas ce problème : je m'y résigne pour mieux me conformer au milieu que j'ai à vous décrire. Asperus Dexter aide Ponocratès en cette besogne.

Nous avons quitté la grande Manujectogne et nous sommes maintenant dans la plus grande Céphalopolis, capitale de la Bilinguie, que le Sort a fait surgir et développer en son plein milieu, non seulement de situation, mais de psychologie. Comme ma haute taille rendait pour moi impossible l'usage des chars et des chevaux du pays, j'ai fait le trajet dans la Thalamège capitane traînée par deux remorqueurs mus à la vapeur, dont l'emploi est ici maintenant universel par une découverte éclose durant notre longue catalepsie glaciaire en Dipsodie. Peut-être trouverez-vous que je ne marque pas assez d'émerveillement pour ce prodige et pour les autres nouveautés étranges que je vois ici sur la terre et dans les airs. Mais n'avons-nous pas subi nous-mêmes, par notre engourdissement, un prodige plus étrange encore qui a émoussé en nous l'aptitude à s'étonner? Le parcours s'est fait au long d'un

majestueux canal, grâce auquel Céphalopolis est maintenant reliée à la mer et qui la sauve de l'humiliante affliction d'être « une grande ville sans fleuve ».

Nous nous arrêtâmes dans le vaste port terminal, encombré de bateaux et vaisseaux de tout genre, dont la plupart étaient pavoisés. Ce qui fit dire à Xenomanes s'adressant à moi :

— C'est sans doute en votre honneur, généreux Prince.

A quoi, Panurge répondit :

— Non, c'est un batelier qui marie sa fille au fils d'un autre batelier. Pas question de Prince là-dedans.

Débarqués sur le quai, Asperus nous conduisit. Une musique singulière prit la tête du cortège, jouant une marche extraordinaire faite d'un vacarme de fausses notes et de désaccords sortant d'instruments en forme de trompettes de renommée, les unes petites comme des fluteaux d'écoliers gaminants, les autres énormes comme les « gargantromba » de chez nous.

— Qu'est-ce que cela? fis-je.

— C'est la musique des journalistes, fit Asperus, à laquelle on a donné plaisamment le nom de *Raffut de Saint-Méli-Mélo* ; elle joue la marche des Canards, dite aussi des Fausses Nouvelles ; elle a encore une autre marche dite du Chantage. Chaque fois qu'il survient quelque événement, cette fanfare se mobilise et tapage. Ah ! si vous pouviez assister à une exécution de sa grande symphonie perfidiosopathique avec chœur, quand il s'agit de foncer avec ensemble contre un homme ou contre une doctrine !

— Et que signifie, dis-je, ce fanion qui surmonte le premier rang, représentant, si je ne me trompe, une superbe poularde bien truffée, entourée d'une guirlande de cresson?

— C'est un significatif emblème : c'est la poularde Annonce. Elle symbolise la raison d'être de plusieurs jour-

naux, tels *La Seringue*, *Le Rommelpot*, *Le Tibia à seize Trous*, riches pâtures, sorte de fiefs féodaux de familles quasi-patriciennes, qu'elles alimentent abondamment, ne se souciant guère de politique ou d'économie politique ou des autres rubriques journalistiques classiques qu'elles mettent, autour de leur principale affaire, en simple ornement, comme ce verdoyant cresson.

On arriva à la place publique où s'élève l'hôtel de ville merveilleux, qui existait déjà avant notre grand gel, dressant sa haute tour à girouette colossale représentant un Saint terrassant le Démon, et ses deux tourelles d'angle.

— Regardez celle à droite, s'écria Panurge, c'est là qu'il y a 400 ans, je montai, le jour de la Chandeleur, après avoir proclamé que je m'envolerais au-dessus de la ville. Il vint, pour voir ça, des lourdauds par milliers ; je les regardai du haut de ce balcon et m'écriai : *Ik had nooit gepeist dat er zoo veel dommerikken op de wereld waren.* Et je m'esquivai par l'escalier dérobé.

— Eh bien, mon mignon, dit frère Jean, lève la tête et tu verras aujourd'hui des gaillards qui tournoient dans les airs pour te regarder.

— Peut-être, dit Panurge, que, dans 400 ans, on en verra partant pour aller dans la lune. Je serai du voyage, puisque Panurge-Uylenspiegel ne meurt pas.

Nous entrâmes dans une superbe salle gothique, où nous attendait le Doge Parvulus et son conseil de cinquante politiculards. On n'échappa point aux inévitables banalités rituelles complimenteuses, creuses et mousseuses comme le vin qu'on distribua à la ronde, du Château Galimatias Supérieur, goût Américain, murmura un assistant.

CHAPITRE XIV

Dans lequel il est expliqué ce que veut dire le mot Politicular et autres termes bizarres d'argot bilingue.

Sortant de cette cérémonie, nous allâmes nous asseoir dans un grand Parc. De la tête, j'étais près d'atteindre les premières branches.

— Dites-moi, je vous prie, Messire Asperus, pourquoi ce nom Politicular que j'ai entendu à Manujectogne et que je viens d'entendre ici, appliqué aux membres du Conseil du Doge?

— C'était d'abord une moquerie, dit Asperus, et maintenant c'est entré dans l'usage. Il désigne certains Bilingues affectés d'un mal qu'on nomme l'Electoramorbus. Ce sont gens que ronge le besoin d'occuper une place dans les pouvoirs de la République-à-Roi-Bilingue. Et comme, ici, la plupart des fonctions de ce genr edépendent du suffrage de tous les citoyens, y compris même, pour quelques-unes d'entre elles, du suffrage des femmes, ils ont, pour tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils disent, une préoccupation incessante de ne pas mécontenter leurs électeurs. Ce sont des courtisans ininterrompus, des caresseurs constants asservis à une domesticité politique, règle dominante de leur conduite. Ils se demandent moins ce que vaut une mesure, que si elle est de nature à déplaire et trouvent toujours de quoi justifier cette façon de ramper. On les a donc nommés Politicullards. On dit aussi, dans cet argot, politiculage, politiculer, politiculeur, et on y est fait. C'est près de devenir un titre et une recommandation.

Et il ajouta :

— Ce n'est pas le seul cas de cette manie gouailleuse

du pays ; il y a aussi la confrérie des Ronds-de-cuir, par lesquels on désigne ceux qui, dans l'administration, étonnamment peuplée des fonctionnaires publics en Bilinguie, sont infectés d'une ataxie mentale, les induisant à ne rien vouloir, à ne rien faire qui produirait un changement dans l'état des choses établies ou qui, s'ils y sont contraints, n'admettent que les solutions étroites, mesquines, réactionnaires, qui sont, pour eux, la Sagesse même. Ceux qui sont pris par cette maladie chronique subissent peu à peu une déformation étrange : leurs visages pivotent insensiblement de façon à prendre place du côté du dos. Aussi, les nomme-t-on les Sensdevanderrière. Vous en verrez un peu partout ; ils semblent marcher à reculons, mais leur cerveau seul marche à reculons. Il y en a dans les conseils des Doges.

— Mais ne seraient-ce pas, dit Panurge, des congénères d'une peuplade que j'ai visitée dans un de mes voyages ; ils étaient voisins du pays des Algonquins qui ont le visage sur le ventre, le nombril leur servant d'œil unique, à la mode des Cyclopes et dont certes Xenomanes a dû entendre parler. Quand ils se sauvent à toutes jambes, ils ont l'air de foutre le camp en arrière.

— Si on les nomme Ronds-de-cuir, continua Asperus, on les nomme aussi Doctrinaires, mais par antiphrase, comme on dit des phtisiques, qui crachent leurs poumons, qu'ils sont poitrinaires.

Et, ce soir là, mon Vénéré Père, nous ne discourûmes pas plus avant.

CHAPITRE XV

Où la Sibylle de Panzoust parle d'une Epidémie de Danse qui sévit en Bilinguie.

J'ai été contraint, mon Père très généreux, très pieux, très heureux, de loger au port dans ma Thalamège capitane, aucun lit dans Céphalopolis n'étant à ma taille. J'ai, une fois de plus, éprouvé les inconvénients d'être plus grand que les autres, dont souvent vous m'avez dit que c'était une misère de Rois, que leur infligent les cervelles humaines, même à ceux d'entre eux qui ne sont que des nains, comme l'attestent les titres dont on les affuble, les qualifiant : votre Majesté, votre Grandeur, votre Hautesse, votre Altesse.

Or, ce matin, au jour levant, est entrée brusquement dans ma chambre amirale, la Sibylle de Panzoust, qui avait passé la nuit à terre, en compagnie de Panurge et de l'agile Carpalim. Echevelée, débraillée, agitée, elle s'est laissée choir sur son séant et a crié : « Nous revenons du bal. Ah ! c'était du propre ! »

Et, avec volubilité, s'appuyant sur les poings, elle a fait le récit de ce qu'elle avait vu. Une ville dans laquelle frémissait une folie dansante. Pas une rue, pas une ruelle dans laquelle il n'y eut des salles à *dancings* où, au son d'une musique enragée, se pressait une cohue de couples enlacés et collés l'un à l'autre, en un remuement, des emboitements et des frottements dont Panurge dit :

— J'ai déjà vu ça, mais cela se faisait au lit !

Et parmi ces flots, en fleurs de marécage des damoiselles travesties en garçons et des garçons *invertis* en damoiselles. Un arôme d'obsessions sensuelles saturant

l'atmosphère ; partout, dans le costume, un excès de nudité, les robes descendant trop bas par en haut et montant trop haut par en bas.

— Oui, oui, dit la Sibylle impatientée, moi aussi, j'avais déjà vu ça, comme Panurge ! Mais c'était au Sabbat, quand j'étais apprentie sorcière, avant de devenir Sibylle et vaticinatrice et que, partant, par une nuit sans lune, avec les pauvres gens opprimés de mon village, en besoin de jouir des joies de ce monde, nous chevauchions sur des manches à balai jusqu'au rendez-vous fixé au sommet de quelque mont décharné, dans la clairière isolée d'un bois, où accouraient d'autres misérables. Sur un trône siégeait le diable, cornes en tête et fourche à la main et un bal impudique rutilait et se trémoussait en danses macabres non des morts mais des vivants, jusqu'au chant du coq.

— Madame la Sibylle, interrompit Carpalim, n'oubliez pas pourtant que nous y avons vu de prudes zélatrices de l'Armée du Messie qui, pour y faire sans pécher leur propagande, avaient revêtu un *life-protector* formé d'un filet à mailles serrées, parsemé, aux endroits corporels délicats, de petites bouées tenant à distance les contacts trop osés.

Epistemon, qui était survenu avec Asperus Dexter, dit :

— Oui, c'est une épidémie, une contagion dont il y eut des exemples historiques après les grandes calamités, comme si les hommes voulaient se compenser des contraintes et des maux soufferts. N'est-ce pas une généralisation des battements de mains et des rires qui nous viennent quand nous éprouvons une joie imprévue?

— Ne creusons pas trop de tels mystères, ne pus-je m'empêcher de dire ; saurons-nous jamais tout ce que la puissance secrète du monde emploie dans le mécanisme de son horlogerie à complications et à but infini? Que valent nos suppositions étroites et nos explications enfantines? La Sagesse n'est-elle pas de nous contenter de regarder,

tout au plus, de nous étonner et de nous laisser faire par la Fatalité? Quant aux mauvais tours que nous joue l'organisme érotique que chacun de nous recèle et aux malfaisances dont il rend esclave même les meilleurs d'entre nous, combien il est naturel que les religions en aient fait un démon secret, tapi dans notre misérable corps. Panurge chantonna : « L'homme se démène et sa braguette le mène ! »

CHAPITRE XVI

Où, après le phantasme ludificatoire de la danse épidémique, il est question du phantasme de la disparition de la Monnaie d'or et d'argent.

Voici, mon Père irréprochable, une autre universelle bizarrerie à laquelle nous assistons.

Il n'y a plus ici de monnaie d'or ou d'argent, on l'a réfugiée dans des cachettes, car, assurément, elle ne s'est pas évaporée, personne n'en a jeté au fond des mers et, sans doute elle reparaîtra quelque jour.

Souvenez-vous que, jadis, on brûla vive, dans Lutèce, une Bohémienne, la Esmeralda, que l'on jugea convaincue d'avoir changé des écus d'or en feuille sèches. Or, maintenant, toute pécune est changée en feuilles de papier et, à peine ai-je employé, pour les nécessités de mon voyage, quelques-uns des carolus d'or dont vous m'avez si richement pourvu, qu'ils disparaissent et qu'on n'en entend plus parler. Quand je les fais transformer en la monnaie du pays, on me donne en échange des morceaux de papier.

Et, avec une confiance prodigieuse, tout le monde se sert, pour payer, de ces chiffons.

N'est-ce pas un phénomène aussi extraordinaire que celui de la Danse? N'est-ce pas une analogue énigme dont il convient de ne pas chercher le mot? Mais, néanmoins, n'est-il pas réconfortant de voir tous ces êtres, forcés de vivre en Société, avoir inépuisablement cette foi que, s'ils se contentent de recevoir cette monnaie fantasque, on s'en contentera réciproquement envers eux, quand ils l'emploieront à leur tour? Pourtant, si jamais la monnaie en métal reparaît, sortant de tous les trous où elle est tapie, quel effondrement, quel délaissement de la monnaie en papier, tout à coup méprisée par tout le monde.

— C'est, dit Epistemon, parce qu'ils croient que la Nation elle-même donnera le montant en métal, si un jour, l'illusion de leur valeur s'évanouit.

— Oui, dit Asperus Dexter, illusion s'ajoutant à une autre illusion. On a vu, il y a un peu plus d'un siècle, combien, dans un cas pareil, ces petits papiers ont été changés en feuilles sèches. Le sortilège de l'évolution fatidique de toutes choses nous réserve-t-il un meilleur sort? Et même, il ne faut pas, pour subir ces inquiétudes, reculer d'un siècle. La guerre récemment terminée, au moins en son apparence matérielle, n'en fournit-elle pas un curieux exemple? L'ennemi, durant son occupation de plus de quatre ans, avait payé aux Bilingues ce qu'ils lui fournissaient en tout genre, au moyen d'analogues chiffons de sa fabrication. La Bilinguie en était inondée et ses gouvernants les ont tous repris au pair du chiffre qu'on y avait inscrit. Or, ces chiffons étrangers, empaquetés en milliards dans les coffres de l'Etat, ne valent plus que d'infimes parcelles de ce qu'ils annonçaient.

— De vieilles cartes à jouer jetées au rebut, dit Panurge-Uylenspiegel.

CHAPITRE XVII

Où il est parlé du phénomène de la Vie chère.

Vous souvenez-vous, mon Père illustre, du récit qu'a fait Alcofribas Nasier, de ce qui nous arriva dans mon précédent voyage quand, après avoir quitté l'île des Papimanes et nous trouvant en haute mer, nous entendîmes, autour de nous, dégeler dans l'air des paroles qui avaient été prononcées durant le rude hiver précédent et qui dégelaient au printemps qu'il faisait? Ici, quand je circule, j'entends à tout propos s'écrier : — Ah ! que la vie est devenue chère ! — Quand donc cessera cette Vie chère? — D'où nous vient cette Vie chère? — Qu'avons-nous fait pour souffrir de cette Vie chère? — N'y a-t-il pas remède à cette Vie chère? — Cela commence, finit, farcit tout ce qu'on dit.

C'est encore un des grands courants qui roulent dans le pays que vous m'avez chargé de vous décrire. Les prix des plus petites comme des plus grandes choses ou actions humaines y ont subi une surenchère qui va du triple au quadruple et parfois davantage.

J'ai interrogé là-dessus le sentencieux Asperus Dexter, qui m'accompagne de sa philosophie morose et professorale. — C'était, m'a-t-il dit, inévitable et il faut se résigner à l'Inévitable. Cela a commencé comme les boutons isolés d'une éruption à la peau et c'est devenu une lèpre. La guerre, désordonnant, ralentissant ou arrêtant les rapports sociaux, a rendu rare brusquement ce que la facilité des transports rendait abondant aux jours de Paix. Tout de suite, la Spéculation s'est jetée avec l'avidité des pirates sur une telle occasion qui, pour elle, fait de toute guerre une heureuse affaire à saisir et prolonger si possible.

De subites fortunes ont gonflé démesurément, créant une odieuse aristocratie de profiteurs de guerre, *d'oorlogwinners*, d'enrichis vulgaires et cupides et répandant le goût pour chacun de faire comme eux et de se compenser du surcroît des dépenses par un universel surcroît des prix prélevés sur le prochain. Ce fut une contagion rapide de proche en proche, contaminant tout le monde. Ce fut comme un exhaussement du plancher social financier. Si chacun était contraint de payer plus, chacun, d'autre part, s'est mis à plus exiger.

— Mais alors, dis-je, où est l'avantage, si la proportion entre ce que l'on prend et ce que l'on donne s'est rétablie au moins dans la généralité des cas? Il me semble même qu'il y a cet inconvénient que, pour chaque cas, on est dans la nécessité de faire une opération de calcul et de comptage plus compliqué. Serait-ce là, finalement, le seul profit de tout ce mécanisme?

— Peut-être, reprit Asperus. On s'est habitué à ce système des gros chiffres appliqués même à ce qui est minime. Il y a pas mal de gens qui sont fiers de se faire voir trafiquant sur toutes ces sommes à renflements.

— Hier, dit Panurge, j'ai donné à dîner, dans une taverne, à Carpalim, à Gymnaste, à Eusthènes, à Rhizotome et à notre bonne amie la Sorcière de Panzoust. « Le repas fut modeste et sans beaucoup d'apprêts » et cela m'a coûté cinq billets sur chacun desquels était inscrit le chiffre 100.

— Tout cela, reprit Asperus, est illusion et mirage. Ces chiffres sont menteurs. Leur taux, pour les ventes, pour les salaires, pour les fortunes, ramené à la réalité, doit être réduit à concurrence de la surélévation factice qui joue partout. On devrait, renversant la formule, ne pas crier à la Vie chère, mais à la Dépréciation de la Monnaie. Nous nous trompons nous-mêmes comme des enfants qui se

paient avec des coquillages. Quelle prospérité inouïe règnerait en Bilinguie, de quel chiffre énorme les fortunes privées et la fortune publique se trouveraient augmentées, si toutes les sommes, tous les prix qu'on entend résonner et circuler n'étaient pas grotesquement fantasmagoriques ! Présentement, les mendiants refusent, comme trop misérable, ce qui, autrefois, était une convenable aumône.

Ainsi parla le savant Docteur.

CHAPITRE XVIII

Dans lequel Pantagruel demande à Asperus Dexter des renseignements au sujet des causes qui ont influé sur la fin de la grande guerre et la réponse que lui fait Asperus.

Vous savez, mon très vénéré Père, que la grande guerre a pris fin, après quatre ans et trois mois, par un armistice qu'ont demandé les Teutes ou Teutons. Ce fut brusque, car la bataille crépitait encore partout et si, assurément, cette calamité déjà trop prolongée devait avoir une fin comme tout en ce monde, on n'en prévoyait pas encore l'arrêt. Il semblait même, tant grondaient les fureurs et tant les alternatives de succès et de revers étaient fréquentes, alimentant, des deux parts, tantôt les espérances, tantôt les craintes et les appréciations de chance bonne ou mauvaise, qu'on se croyait encore éloigné d'un dénouement.

Quelles furent les causes de la fin inattendue? Problème encore obscur et multiple en suppositions.

Il fut l'objet d'une de mes causeries avec Asperus. La solution qu'il m'a exposée est curieuse et mérite de vous être communiquée. Pour lui, la cause dominante qu'il suppose de l'événement réside dans l'écœurement dont était

prise, non pas la coterie militaire des armées teutonnes, mais la masse immense des soldats que cette coterie avait entraînés d'abord en exaltant l'aveuglement patriotique. Il s'était manifesté dans ces masses un sentiment quasi universel d'insubordination, de volonté de ne plus subir les massacres qu'on leur infligeait depuis si longtemps, non plus que l'abominable séjour dans les infectes et morbides tranchées, qui auront été la caractéristique de l'art militaire transformé en guerre d'égouts.

Comme je demandais à Asperus de m'indiquer des faits à l'appui de cette thèse, il me cita la terrible révolution russe qui avait enlevé toute valeur à l'alliance de l'empire des tsars ; ensuite, la défection du centre de l'armée bulgare ; d'autres circonstances encore : des soldats autrichiens assassinant un des fauteurs de la guerre ; un des généralissimes disant ouvertement de ses troupes : elles ne m'obéissent plus. Mais surtout l'épisode dont Asperus avait été personnellement le témoin :

— Je l'ai, me dit-il, décrit sur l'heure dans le journal que j'ai, avec une ponctualité et une exactitude de scribe, rédigé de mon séjour ininterrompu à Céphalopolis pendant l'occupation de l'ennemi ; je ne puis mieux faire que de vous en remettre les feuillets relatifs aux faits dont nous causons ; vous les aurez demain. Ils ne racontent qu'un incident local, mais significatif comme la goutte de sang qui suffit à un médecin pour diagnostiquer l'état général d'un malade.

* * *

Ces feuillets, les voici, scrupuleusement transcrits :

« 10 novembre 1918.

» Au début de l'après-midi, coup de théâtre, extraordinaire ! Révolution dans les troupes en garnison à Céphalopolis. L'usuelle parade en musique, précédée de

son fringant et gesticulant tambour-major, avait fait sa randonnée habituelle, lorsque surgirent plusieurs milliers de simples soldats en un énorme cortège, sur lequel flottait le Drapeau rouge, défilant au pas accéléré, poussant des clameurs, jetant leurs cocardes impériales, arrachant les épaulettes des officiers qu'ils rencontraient, brutalisant ceux qui résistaient. Ils avaient forcé les portes de la prison, délivré les centaines de détenus militaires qu'on y avait entassés et, se joignant à eux, marchent vers le Palais de la Nation, où est installée la Kommandantur Générale, bousculent les sentinelles, pénètrent à l'intérieur, s'emparent des services, gardent le Gouverneur à vue, arborent le Drapeau rouge au balcon de la façade, et, comme s'ils étaient dans une ville allemande, mettent en fonction un gouvernement révolutionnaire. Ah ! comme tout cela révélait une psychologie non pas spontanée, mais existant déjà dans les âmes, couvant depuis longtemps et faisant brusquement explosion ! Tout cela s'est fait en quelque sorte mécaniquement, sans arrêt, sans heurt, sous les yeux de la population civile du dimanche en promenade par un beau jour ensoleillé. Elle a suivi et encombre la rue, circule, cause, va et vient, entremêlée aux auteurs du Pronunciamento, avec qui elle échange des propos. On n'a pas eu le temps de se rendre compte de ce qui se passe. L'impression qui semble dominer est que c'est la fin de la Guerre. Je descends à la rue. On me dit que quelques spectateurs ayant crié au passage du défilé : *Nach Berlin !* des soldats ont riposté : *Nein ! Nein ! Nach Mutter ! Nach Mutter !* et qu'on les a applaudis et que des larmes ont tombé de quelques yeux. Le Parc, devant ma maison, est ouvert ; on s'y est engouffré. J'ai été fouler son sol dont on m'a privé pendant plus de quatre ans. Au balcon du Palais Législatif, des orateurs se succèdent prêchant la République, les droits du Peuple, la fin des carnages mili-

taires. Il règne comme une vaste joie étonnée et enfiévrée. Et cela perdure dans le soir qui arrive parmi les rues où clignotent les rares lumières de notre état de siège. »

CHAPITRE XIX

Où il est parlé de la haine et de l'esprit de vengeance des Bilingues contre leurs ennemis et des effets de cette psychologie dangereuse.

Un de ces jours derniers, j'étais, mes favoris fidèles autour de moi, debout, assis, couchés, chacun à sa manière sur le pont de la Thalamège. C'était le soir, « un de ces soirs d'or où l'on se sent revivre ». Amarrés au même quai étaient deux longs bateaux de charge du pays, l'un à notre proue, l'autre à notre poupe. Sur l'un et sur l'autre, un marinier chantait, s'accompagnant d'un instrument ici populaire : l'accordéon. La chanson de l'un était lente, rêveuse, sentimentale, en patois thiois ; l'autre, vive et gaie, en patois welche ; ainsi me l'expliqua Panurge-Uylenspiegel. Leur double harmonie s'entremêlait en se complétant. Elles me berçaient et je me mis à méditer de nouveau sur le charme d'avoir à la disposition de son âme deux langues, fussent-elles même en ces patois qui sont à l'origine et à la base de toutes les langues arrivées à maturité, comme les racines à la base du feuillage des plantes et de leurs fleurs.

Tout à coup, sur le quai, un autre concert, un autre tableau : vacarme d'une dispute violente et grossière où volaient, comme des projectiles, des injures, également dans les deux langues qui tantôt me caressaient. Des mots et des images pittoresquement comiques ou abominables,

parmi lesquels apparaissaient, disparaissaient, reparaissaient comme un refrain obligatoire : Boche ! Sale Boche ! Smeerige Boche ! Cochon de Boche ! Rotte Boche !

— Kiss ! Kiss ! se mit à crier Panurge, qui s'esbaudissait.

— Dois-je aller chercher mon bâton de la Croix, dit frère Jean, pour disperser ces affreux braillards qui salissent le silence nocturne de Dieu?

— Voilà encore, dit railleusement Asperus, une des beautés issues de la fameuse Guerre, de la Grande Guerre, de la Guerre qui élargit et ennoblit les âmes. Un fluide universel de Haine et de Vengeance, justifié certes, au début, par les barbaries du Conquérant et par la bande de ses sauvages inspirateurs de Cour gonflés de gloriole militaire.

— Duc de Menuail, Comte Spadassin, Capitaine Merdaille, intercala Panurge.

— Mais on pouvait espérer, reprit Asperus, qu'une fois finis les dévastations et les massacres, on reviendrait. sinon aux sympathies anciennes, du moins à un apaisement, La durée des horreurs et leur répétition ont été trop prolongées. Ce mot Boche, déformé du Tudesque, signifie lourdaud ; on disait d'abord Alboche, comme on dit Allemand ; maintenant, à lourdaud on ajoute coquin, traître, brigand ; cela sort de toutes les bouches en venimeux crachats. On tient pour haut patriotisme de le vomir à toute une race, sans distinction entre ceux qui furent coupables d'une agression détestable et ceux qui ne furent que des jouets irrésistiblement entraînés par un torrent et qui pouvaient compter, les pauvres, qu'il leur serait fait un sort fraternel, puisqu'ils furent certes, un des facteurs principaux de la fin du cataclysme, en se révoltant et en refusant d'y coopérer davantage. On les a injustement et cruellement bernés, car on les comprit, sans distinction, dans d'universelles représailles. Les

outrages et les brutalités voltigent contre eux en essaim de guêpes ; le faire est une sûre manœuvre de popularité.

— Mais, dis-je, n'a-t-on rien fait pour empêcher ou adoucir cette épidémie?

— Ah ! oui, s'écria Asperus. Il a semblé, à certains moments, que l'occasion fût favorable, mais la rage était au point que l'on se déchaîna contre quiconque tentait une accalmie. C'eût été trahir la Patrie ! Les excitants, au contraire, étaient attisés avec une fureur barbare. Les journaux, sans interruption, fourgonnaient les fagots de ces bûchers et les faisaient flamber. La Religion aussi eut son clergé mobilisé pour cette œuvre. Son plus haut dignitaire en Bilinguie, Monseigneur Kramer, a donné son appoint à ce mouvement sauvage, fût-ce par un triste besoin de popularité?. On lui darda cette épigramme mélancolique en sa cruauté :

Jésus, jadis, prêcha la Paix,
La Charité, la Tolérance;
Le Cardinal, dans son Palais,
Au Clergé, prêcha la Vengeance.

Admirez le retournement :
On dit de Kramer : Quel grand Prêtre !
Si Jésus-Christ était vivant,
On dirait de Lui : Quel grand Traître !

Et comme, dans une Lettre Pastorale, où il justifiait, à sa manière, l'utilité, la légitimité, la beauté de la Vengeance à la mode du féroce Jehovah, en citant du latin de Thomas d'Aquin, moine farouche et angélique du XIII^e^ siècle, on ajouta depuis ce quatrain supplémentaire :

Dans sa conception du Chrétien,
Ce Prélat, à l'âme irascible,
Au lieu de nous citer la Bible,
Nous sert du Saint-Thomas d'Aquin.

Et voici les passages, d'un archaïsme cruel, qu'avec une candeur étonnante, ce Prince de l'Église crut seyant de proclamer : « *Vouloir qu'un coupable souffre afin que, sous l'étreinte de la souffrance, il opère en son âme la conversion qu'il refuse d'accomplir de plein gré, ce n'est pas le haïr, c'est l'aimer raisonnablement. — Que l'on ne confonde pas la haine, un vice, avec l'esprit de juste vengeance, une vertu. — La volonté de tirer vengeance est dûment une vertu.* »

Venger ! Se venger ! Se revenger, comme dit le populaire, continua Asperus. Est-il équitable de l'imputer à un seul ou à un seul parti, spécialement aux prêtres? Ce fut longtemps une manie, affectant la moitié de la nation, de mettre sur le compte de ceux-ci tout ce qui survenait de fâcheux. Un rondeau, auquel on ajoutait à tout propos quelque nouveau couplet, en faisait un jeu chez ceux qui se disaient dégagés de tout asservissement religieux :

Quand les Flamands ont besoin de clystères,
C'est la faute aux vicaires ;
Si les Wallons deviennent constipés,
C'est la faute aux curés.

Cela se calme pour le moment, depuis que Cléricalous bonrgeois et Libéralous bourgeois s'unissent pour la défense de leurs privilèges matériels, au lieu de se quereller pour leurs dissentiments religieux ; mais cela n'implique pas la disparition de leurs communes tares humaines.

Ils n'ont rien à s'envier en ce qui concerne l'esprit de vengeance. Un chant fameux, d'abord national et devenu cosmopolite, que j'entendais, hier encore, proférer par une bande d'étudiants libres-penseurs, contient cette strophe :

Nous entrerons dans la carrière,
Quand nos aînés n'y seront plus ;
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus.

Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger *ou de les suivre.*

Le grand Vic, poète mondial, n'a-t-il pas résumé la mission d'un peuple par ces mots : *Que de souvenirs à venger* ; et le refrain du couplet que je citais tantôt n'exprime-t-il pas ce vœu féroce :

Qu'un sang impur abreuve nos sillons !

Tous des vengeurs ! Donnons le nom de Vengeurs à nos cuirassés et à nos torpilleurs ! Nul n'en veut céder la spécialité à autrui.

Alors, se reprenant tout à coup, Asperus ajouta, soupirant :

— Mais revenons à la régnante stupide manie de Bocherie. Respirons, puisqu'il le faut, cette atmosphère empestée qui a suscité des nuées de délateurs, comme aux jours maudits où, jusque dans la Rome en voie d'apaisement, d'Octave César Auguste, on voyait notamment le fameux et endetté Cassius Severus faire métier, lucratif du reste, d'accusateur public officieux.

Nous avons eu, en Bilinguie, deux catégories de ces malfaiteurs : les uns impudents, bruyants, enragés dans leur métier, que symbolise l'un d'eux, nommé Rabiol Grince-Dents, journaliste ; les autres, aussi acharnés, mais sournois, prudents, que symbolise un personnage surnommé Urinah Foutriquet, a qui fut décoché ce madrigal imprégné de la rage du temps et qu'il n'est pas inutile d'épingler documentairement :

Fini, vanné, vidé comme littérateur,
Urinah Foutriquet se mue en délateur.
Le prénom dont on le chagrine
S'accorde avec sa triste mine.

Quant au surnom de Foutriquet,
Il est naturel qu'on s'applique
A corriger à coups de trique
Les saletés de ce roquet.

Il reprit :

— Manie stupide ! oui, mais funeste ; comme tant de paroles imprudentes, elle s'est, en effet, réalisée en fait par une rupture économique avec la Nation Tudesque ennemie, grande et fructueuse cliente de la petite Bilinguie, qui ne peut vivre sans misère si elle ne trafique au dehors par ses frontières sans ourlets, emblème de cette nécessité d'expansion. Que penser d'une Nation imbécile tarissant les sources de sa richesse et de sa vitalité? N'est-ce pas le légendaire Catoblépas dont parle Pline l'Ancien, qui se ronge lui-même les pattes sans le savoir ?

CHAPITRE XX

Où il est parlé du chansonnier populaire et épigrammiste surnommé Spytigenduivel.

— Elles sont curieuses, les épigrammes que vous venez de réciter, dis-je à Asperus. Leur apparition est conforme à un phénomène qui se manifeste dans l'histoire, lors d'événements notoires. Ils ont leurs chantres inévitables, exprimant la conscience, sinon de tous, au moins d'un grand nombre. La Bilinguie n'y a pas échappé.

— Le principal interprète de ce besoin, dit Asperus, y a été une sorte de diable-à-quatre, à griffes acérées, à qui l'on a appliqué le surnom légendaire Spytigenduivel, enseigne d'un cabaret fameux, signifiant diable en colère. Ce

qu'il a imaginé, sous la forme de couplets, a paru, d'abord, en feuilles volantes sur papier à chandelles qu'on se passait sous le manteau et qui, depuis que la guerre est finie, a été publié en une plaquette sous le titre *Versiculets Obsidionaux.*

— Procurez m'en un exemplaire, dis-je. — Et, le lendemain, j'en reçus un, que je vous remettrai, mon Père, toujours curieux de raretés, mais dont je fais ici transcrire par Ponocratès une pièce qui, sans doute, vous intéressera, intitulée : *Ballade des Francs-filés en Angleterre :*

Des francs-filés en Angleterre
Nous blâment dans leur heureux coin.
D'après eux, la Belgique entière
Eût dû filer pour l'Angleterre.
Ces fuyards garés à l'arrière
Nous sermonnent d'un peu bien loin.

Les francs-filés en Angleterre
Sont nommés, sans leur faire tort,
« Filets » d'Anvers, ou, mieux encor,
Chevaliers Froussards-de-la-Mort.
C'est un vilain état-major,
Piteux et très peu militaire.

Les francs-filés en Angleterre
Sont courageux et très malins.
Ils ont indiqué les chemins
Bons à choisir quand vient la guerre.
Ce sont ceux qui, pour les lapins,
Mènent aux terriers sous la terre.

Les francs-filés en Angleterre
Sont d'ingénieux financiers.
Ils touchent chez nous leurs loyers,

Requérant, s'il faut, les huissiers.
Mais eux, sur la terre étrangère,
Logent pour rien chez des rentiers.

Les francs-filés en Angleterre
Sont partis fort pourvus d'argent.
Il faut être adroit et prudent
Quand on file aussi lestement.
Est-ce pour aider l'indigent?
Non! c'est pour leur propre misère!

Les francs-filés en Angleterre
Sont bien casés et bien nourris.
Délivrés de tous nos soucis,
Ils ont rosbif et bonne bière,
Satisfont tous leurs appétits,
Ces braves à sang débonnaire.

Les francs-filés en Angleterre
Ont des estomacs de gourmets.
Notre pain noir n'est pas un mets
Qu'ils veulent pour leur ordinaire.
Ils ont juré de ne jamais
Manger ce qui les indigère.

Les francs-filés en Angleterre,
Sentant qu'ils ont un mauvais lot,
Cherchent excuse à leur manière
D'être sous un paratonnerre.
Quand viendra l'heure justicière,
On leur réglera leur écot.

Les francs-filés en Angleterre
Sont des fils ingrats et méchants,
Partis dans de vilains moments,

Comme de mauvais garnements.
La Belgique, leur bonne mère,
Mourante, appelait ses enfants.

Les francs-filés dont nous parlons,
Ce ne sont pas les pauvres diables
Qui durent s'enfuir misérables
Quand on eut brûlé leurs maisons.
Respect aux cruelles raisons
Qui les ont faits si lamentables.

Nous aurions pu laisser en paix
Les francs-filés en Angleterre.
Quand on est deux dans un marais,
Le mieux est de rester en paix.
Mais ces malencontreux cadets
Nous ont attaqués sans mystère.
Qu'ils reçoivent ces camouflets,
Les francs-filés en Angleterre.
Et puis, qu'ils nous fichent la paix!

CHAPITRE XXI

Où Pantagruel fait des réflexions sur le grand Traité dit de Pandore.

Haut, puissant et redouté Seigneur, mon Père, combien lourde et difficile la tâche dont vous m'avez chargé!

Voici que j'ai le texte du fameux Traité dont on a cru pouvoir imposer le fardeau à la Nation Tudesque tout entière, quand son Peuple, obsédé d'une guerre qui, interminablement, durait, se refusa à la continuer et eut jeté par terre les fous qui l'y avaient entraîné, abattant deux

Empereurs, trois Rois, dix-neuf Princes Souverains, par un nettoyage démocratique comme jamais on n'en avait vu. Peut-être pouvait-on espérer sympathie reconnaissante pour un aussi formidable exploit. Au lieu de cela, elle ne reçut que la tentative d'un asservissement humiliant et insupportable. C'est bien l'impression que laisse à mon esprit inquiet la lecture du millier d'articles de ce code de politique orgueilleuse, inconsciente de ce qu'elle allait amener.

Est-ce que je me trompe? Je reste confondu de tant d'imprévoyance et de méconnaissance des lois de la Nature et de l'Histoire. Je doute de la Sagesse que, parfois, on s'est plu à louer en moi et dont vous-même avez porté témoignage en me confiant ma mission. Ah ! quelles aptitudes celle-ci exige ! Je pense à ce qu'Asperus me citait d'un grand homme qui vécut quand nous dormions en Dipsodie, figés dans la glace : le bon sens faisant parler le génie. L'amour pour l'âpre vérité. La grandeur dans la naïveté. Un grand et vrai savoir des choses de ce monde. Une mâle gaîté si triste et si profonde que lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer.

Songez qu'il n'y a point dans cette Œuvre un objet où ne suinte ce virus de Vengeance, recommandé comme une excellente médecine de correction dans la Lettre Pastorale de son Eminence Kramer, bonne à ce point qu'il trouve que l'appliquer est un service dont le malade, loin de pouvoir se plaindre, ne doit manifester que sa reconnaissance. Je ne saurais tout énumérer, mais voici les cimes les plus aiguës : le territoire occupé par des armées étrangères, ces armées, par un raffinement, composées en partie de troupes nègres amenées de colonies. Une indemnité de guerre haute comme un Himalaya. Un désarmement universel sur terre et sur mer, donnant, il est vrai, à ceux qu'on traite moins en vaincus qu'en écrasés, la beauté du premier grand

exemple de suppression du militarisme, mais, par contre, obligeant dérisoirement le vainqueur à rester grevé, comme moyen de contrainte nécessaire, d'un militarisme épuisant comme finance et comme « matériel humain » (ainsi qu'on s'est accoutumé à cyniquement le dire). Et, plus gravement encore peut-être, la marée dévastatrice des rancunes se gonflant irrésistiblement dans les âmes assoiffées de revanche.

Que peut-on espérer et que ne peut-on redouter de telles humiliations brutales infligées à des millions d'êtres égaux, sinon identiques en civilisation à ceux qui, follement, ont imaginé pareil chef-d'œuvre de servitude et d'impossibilité? Aussi, me vient-il de dire : « Cette Paix n'est qu'une Paix de Pandore ! »

Et je ne me rassure qu'en apprenant que je ne suis pas le seul à éprouver ces appréhensions cruelles. Carpalim, l'agile fureteur, mon valet-de-corps, m'a apporté des estampes satyriques que je joins ici pour vous, mon Père Auguste. L'une titulée : *La nouvelle Tour de Babel*, où l'on voit une nuée de politiques et de diplomates occupés à construire le monument légendaire avec des matériaux dont chacun est un des articles de l'extraordinaire traité, artisans dont bon nombre ne travaillent déjà plus, assis sur les travaux interrompus, et d'autres décampent en déserteurs. Car les inventeurs du plan primitif, croyant pouvoir réaliser l'extravagant dessein de leur Impérialisme dépassant les tyrannies les plus arrogantes et les plus délirantes, se sont déjà maintes fois réunis stérilement pour les rectifier et les approprier de façon moins au-dessus des forces humaines.

L'autre image a pour devise : *Bombe à retardement.* Sa forme est celle d'un de ces monstrueux obus qui apparurent en météores pendant cette guerre, créations d'Apocalypse. On voit le contenu de ses entrailles complexes et

effrayantes. C'est une série des explosifs que l'ingéniosité chimique a trouvés non pour le bien de l'humanité lamentable, mais pour l'horreur et la souffrance, immobiles dans leur infernale puissance dévastatrice, jusqu'au moment où agira le mécanisme qui doit produire leur déflagration.

Oh ! le dérisoire moyen de faire la Paix, après l'abominable Guerre dont le bilan se chiffre par dix millions de morts, vingt millions de mutilés de corps ou d'esprit, douze cents milliards de dépenses et des milliards de dévastations !

— Millions et milliards ! s'écria Panurge. Quel beau juron cela fait ! Frère Jean, retenez-en la formule si bien résonnante pour nous en servir en cas de besoin.

CHAPITRE XXII

Où il est disserté philosophiquement à l'occasion du Traité de Pandore.

Pendant que je dictais à mon calamiste Ponocratès les chagrines paroles qui précèdent, Epistemon et Asperus, incessamment enclins à méditations savantes, écoutaient.

Anxieux et morne, je leur dis :

— Que pensez-vous, mes amis, de la stérilité de ces efforts humains? Une multitude fourmille pour retrouver tranquillité et stabilité, mais n'arrive à rien. Nul ne surgit en magicien sauveur. La pauvreté en hommes est décourageante. Et, pourtant, ils s'agitent, ils se démènent ; constamment leurs cervelles sont en ébullition, comme s'ils étaient capables de découvrir les solutions et les remèdes. Ils s'imputent les non-réussites. Ils abondent en projets.

— C'est leur faute ! exclama Asperus. Faute des bergers

que le hasard a mis à la tête des troupeaux, faute aussi de chacune des bêtes des troupeaux. Seuls les degrés d'imputabilité diffèrent.

— Ayant vu les événements qui viennent de désoler le monde et la vanité de ce qu'on tente pour sortir de ce désolant gâchis, n'y a-t-il pas, dit Epistemon, une force ténébreuse qui actionne, que nous imputons à la liberté et à la responsabilité humaines?

— Mais, dit Asperus, l'universalité de cette croyance et sa ténacité ne vous frappent-elles pas?

— L'Humanité, dit Epistemon, a cru et a réglé son activité, ses intérêts et ses devoirs sur bien d'autres erreurs universelles dont elle a, plus tard, reconnu la dérision. L'histoire des Religions suffirait à le démontrer.

— Mais, dis-je, si cette force mystérieuse existe, ce Fatum, ce grand Pan, ce grand Tout, cet Ανανκὲ, ce Dieu, si vous le préférez, régulateur de tout, Régisseur ne laissant rien à une autre puissance que la sienne, pourquoi aurait-il besoin de ce trompe-l'œil de Liberté, présenté à la fragilité de l'esprit humain comme moteur et comme règle de la Morale et du Droit? Supprimez ce facteur des actions humaines et tout l'échafaudage ne s'écroule-t-il pas? Que reste-t-il de la répression pénale? Que reste-t-il de la réparation civile? Où y a-t-il encore des coupables? Où y a-t-il encore des rancunes et des châtiments légitimes? N'est-ce pas une mise en miettes de tout ce que les Sociétés ont édifié?

— Oui, dit Epistemon, c'est un renversement. Oui, c'est une entrée à plein vol dans la contrée des énigmes et de l'incompréhensible. Mais l'Evolution de l'Univers n'est-elle pas, pour nos mentalités humaines, pullulante d'énigmes, d'incompréhensibilités et d'apparente contradiction? On a osé dire que le Monde est dirigé tantôt par un génie, tantôt par un fou, tantôt par un brigand. Son œuvre semble un lacis indémélable. Etonnant en mer-

veilles, étonnant en méfaits au jugement de l'Homme quand, puérilement et présomptueusement, il se croit le centre et le Roi de la Création. Regardez-les passer ces Rois ! Il y a tant de misères et de cruautés qui nous atteignent, sans que nous en puissions découvrir les motifs, qu'on a pu dire qu'il semble que le Fatum a besoin, comme élément de son activité inlassable, de Souffrances et de Sottises humaines. C'est, pour l'humanité, un vaste système de compensation entre le Bien et le Mal, entre les Joies et les Souffrances : à chaque joie, une prochaine douleur ; à chaque douleur, une prochaine douceur.

— Cette fatalité, qui serait la Règle de tout et spécialement de toutes nos actions grandes ou petites, conscientes ou inconscientes, n'est-elle pas, dis-je, justifiée, imposée à notre Intelligence par la notion même de cause qui est en nous invincible : pas d'effet sans cause, pas de cause sans effet et, dès lors, le déroulement ininterrompu, la trame de ces causes nous enchaînant de son filet, comment est-il possible de croire à la Liberté ! Il faudrait admettre que notre intelligence elle-même n'est qu'un mécanisme menteur. Ah ! mes amis, croyons que nous ne sommes que grains de poussière dans les événements où l'Inconnu nous fait voltiger et que c'est aberration de vouloir établir une hiérarchie entre ces poussières s'agitant sur la goutte de boue qu'est notre Terre.

CHAPITRE XXIII

Où Pantagruel assiste à un grand colloque entre les Démocrates de Bilinguie et un envoyé des Démocrates Scytes et Sarmates.

J'y fus conduit par Asperus Dexter. Ce fut dans une grande salle d'un vaste bâtiment portant en enseigne : *Capitole des Ouvriers.* Les auditeurs des deux sexes y

étaient entassés. Sur l'estrade d'un théâtre siégeaient comme Président le Celte Démophon et son assesseur le Thiois Scherphoog. Autour d'eux, un groupe paritaire de Bilingues, par respect pour la panachure nationale. On avait disposé pour moi, vu les dimensions de mon *corpus*, un siège en bois blanc qui dominait la foule. Le Président s'excusa auprès de l'assemblée de ce qu'il qualifia une infraction à l'égalité populaire ; je répondis avec humilité que je n'étais pour rien dans cette disgrâce que m'avaient infligée la nature et mes géniteurs et que j'en demandais bien pardon, et je m'assis, faisant craquer mon trône.

On introduisit le délégué de la nation Scyto-Sarmate.

Je m'imaginais que j'allais voir une manière de paysan, blond de poil, trapu, chevelu, barbu, vêtu d'une blouse de bure couleur moutarde, comme celle des uniformes actuels des soldats bilingues, adoptée comme mesure de tactique dissimulatrice en campagne ; qu'il aurait une ceinture en peau de bouc et un bonnet pointu en peau de loup ; au lieu de cette image romantique, je vis un personnage ayant figure de régent de collège, en redingote noire, pantalon rayé, et rasé de frais ; il avait nom : Spiridion Boukoulof. Il s'inclina devant le bureau et l'auditoire, la main sur le cœur : « Frères et Amis, Salut et Fraternité Internationale ». Il resta debout.

Le Président, prenant la parole :

— Notre hôte et vous, compagnons, nous voulons interroger le frère Boukoulof sur ce qui se passe dans son pays, pour juger s'il convient, par solidarité entre peuples, de nous unir dans les efforts vers la complète émancipation humaine.

Et, s'adressant à Boukoulof :

— Vos compatriotes ont fait une Révolution, ce qui n'est pas pour nous déplaire, mais en l'ensanglantant d'horreurs, d'après ce qu'on raconte. N'avez-vous pas

massacré votre Tzar et ce que vous avez pu capturer de sa famille?

— Comme ceux que vous nommez vos Grands Ancêtres ont fait de leur Roi et de sa famille, dit avec calme Boukoulof. C'était pour la sécurité et pour éviter les retours. — Et il ajouta sarcastiquement : Si on ne peut faire une omelette sans casser des œufs, il y a bien des révolutions qu'on ne peut faire sans casser des têtes.

— Vous avez aussi, reprit Démophon, pillé et brûlé les manoirs de vos nobles et grands propriétaires et mis à mort ou mis en fuite pour l'étranger leurs possesseurs.

— Comme vos Grands Ancêtres, honoré Président ; nous avons imité votre Révolution qui est, dans l'Histoire, la Révolution-type. Ces seigneurs et ces grands riches avaient tyrannisé odieusement, durant des siècles, nos populations prolétaires. Il faut, a dit l'un des vôtres, prendre une révolution en Bloc. Un enfant qui vient de naître ne chante pas les Cantiques des Anges. Nous avons donc procédé comme vous, mes Frères, et vous fûtes notre vénéré et glorieux modèle. Votre chant de combat social préféré ne débute-t-il point en ces termes :

Debout! les damnés de la Terre!
Debout! les forçats de la Faim!

et un autre, en une ironie terrible :

Avec nos filles et nos garçons
C'est nos linceuls que nous tissons.

Cela fut vrai pour vous ; c'était encore plus affreusement vrai pour nous.

— Oh! Nous, c'est autre chose, dit Démophon.

— Autre chose? interrompit Boukoulof ; oui, en ce sens que, si votre Révolution nous a donné le programme

redoutable, et peut-être inévitable, des moyens à employer, elle n'a rien fait, remarque essentielle, pour corriger l'oppression que subissait, à cette époque, la classe ouvrière et qu'elle a maintenu et même, chose incroyable, renforcé cette oppression. Ce fut une lacune énorme que vous avez comblée par plus d'un siècle d'efforts acharnés et que nous avons, nous, comblée d'un seul coup, par l'exemple, en ce chapitre, non pas de ce que votre Révolution avait fait, mais par celui que vous nous avez donné depuis. Vous avez donc été, à un double point de vue, nos maîtres et nos instructeurs et nous n'avons pu réussir, comme vous, qu'en supprimant, en chassant ou en domptant les classes dites supérieures qui nous écrasaient. Voilà ce qu'il faut dire pour mettre au point notre œuvre et ne donner à votre Révolution que la juste part d'éloges qu'elle mérite.

— Pourquoi y avoir mêlé tant d'horreurs? Les émigrés qui ont pu se sauver en font des récits effroyables.

— Comme jadis les Emigrés de chez vous, très honorés Frères et Amis, dit, avec un pli narquois au visage, le calme Spiridion.

— Vous avez emprisonné tous ceux qui vous paraissaient suspects et vous les tenez encore. Vous avez, chez vous, mis à mort, après jugements sommaires, des centaines de vos concitoyens.

— Toujours comme vos Grands et Vénérés Ancêtres, chers Frères et Amis. Souvenez-vous des milliers de vos guillotinés, de vos fusillés, de vos noyés. Le Bloc ! Le Bloc ! Les implacabilités des rénovations sociales violentes. Ce n'est pas autre chose, c'est toujours la même chose. Ce sont horreurs, soit, mais des tempêtes et des ouragans, mystères des énigmes du Sort ravageant les humanités, entraînées comme les feuilles arrachées par un cyclone.

— Vous avez envahi la Pétrolide et chassé son gouver-

nement socialiste pour y établir un gouvernement analogue au vôtre.

— Oui, toujours comme vos grands professeurs, vos grands initiateurs. Cette république socialiste était en réalité, composée, à notre avis, de socialistes de paravent, de socialistes bourgeois, niaisement ou consciemment des marionnettes dont les spéculateurs, qui convoitaient l'Eldorado pétrolifère, tiraient les ficelles.

— Mais, dit Démophon, ils nous ont invités chez eux, nous les socialistes bon teint d'ici et nous ont magnifiquement reçus et traités.

— Et vous vous êtes laissé prendre à cette manœuvre destinée à cacher le fond des choses en faisant accroire qu'on avait vos sympathies et qu'on pouvait compter sur votre appui.

Et il continua, s'animant :

— Mais pourquoi nous juger par les débuts de ce cataclysme et par les écrits intéressés que vous en font des journaux ouvertement soupçonnés de vénalité? Est-ce la situation caricaturale que vous nous supposez que nous examinons ici, ou bien notre situation réelle? Celle-ci a le caractère d'un commencement et d'un essai. Attendez que le temps de la mise au point arrive. Nous saurons faire les adaptations opportunes, qu'il s'agisse de restreindre ou d'intensifier. Ne sommes-nous pas, d'après une symbolisation classique, l'Ours Moscovite ; et l'ourse, quand elle met au monde ses petits, n'a-t-elle pas à les façonner à coups de langue? Le temps mûrit toutes choses. Par le temps, toutes choses viennent en évidence, le Temps est Père de vérité. Un de nos proverbes dit : Ce n'est que la septième vague qui franchit la digue. C'est pourquoi il convient de surseoir et différer le jugement sur des événements pareils, afin que le procès soit bien ventilé, grabelé et débattu et que le sort survenant par après permette de former une opinion définitive.

Et alors, d'un ton plus calme :

— Dans ce domaine des tentatives pour résoudre les grands problèmes sociaux, que de projets viennent tourmenter les intelligences, les uns heureux, les autres vite abandonnés. C'est une cible sur laquelle les archers dardent leurs flèches, dont un grand nombre se perdent à côté, mais dont quelques-unes frappent le but. Je veux, prenez-le pour une réalité ou pour un apologue, vous en donner un exemple, rien qu'un seul.

CHAPITRE XXIV

Dans lequel le Sarmate Spiridion Boukoulof conte un apologue, à titre d'exemple, d'un essai de Communisme d'Etat.

— Au Queensland, on a donné à l'emploi des fortunes une impulsion et une portée imprévues ; on a recherché leur projection au plus profond et au plus essentiel des conceptions sociales. Vraiment, elle est dépassée, la décrépite Europe, toujours enlimonée dans des traditions où elle se débat comme les animaux primitifs au milieu des boues du chaos.

Le Conseil Judiciaire, pour ces hardis néophytes, n'est plus seulement le gérant protecteur empêchant le gaspillage, veillant à la conservation des opulents pécules. Il devient surtout un administrateur des grandes fortunes dont les titulaires ne font pas un usage conforme au bien de tous et à la véritable humanité.

Le système est vraiment curieux et réconfortant. Qu'un riche, même sans tournoyer dans les prodigalités infécondes des boudoirs, des cabarets à la mode et des sports divers, n'emploie pas son superflu à des œuvres sociales ;

qu'il thésaurise et ne songe qu'à grossir son avoir ; qu'un avare pousse plus loin encore cette manie et se prive soi-même en même temps qu'il prive les autres ; qu'il y ait, dans les mains d'un égoïste et d'un improductif, ces ressources, parfois énormes, qui caractérisent les lourds patrimoines au sens contemporain ; que, par la faute de leur titulaire, elles demeurent inutiles ou soient mal dirigées ; alors, la loi suppose qu'il y a faiblesse cérébrale, infirmité de volonté ou d'intelligence, nécessité de venir à l'aide de ce pauvre diable de « richard », et elle autorise la nomination d'un Conseil Judiciaire destiné à faire ce que commandent la raison, la fraternité, la juste compréhension des devoirs de l'altruisme ; un conseil judiciaire qui saura être généreux, charitable à la place du bonhomme et pratiquera pour lui ces vertus qui lui manquent.

Dans l'exposé des motifs de cette loi que nos conservateurs trouveront assurément saugrenue, pour ne pas dire révolutionnaire ou anarchiste, on lit cette énormité bousculante : *Toute grande fortune emporte avec elle l'obligation d'en arracher à la jouissance égoïste et personnelle au moins une notable partie, pour la jeter dans la circulation au profit de l'intérêt général!!!*

Et ricanant :

— Ah ! Bon Dieu de sort ! on voit bien que ces Queenslandais descendent des convicts, voleurs, brigands, faussaires, meurtriers dont Albion jadis se débarrassait en les déportant dans l'Australasie ! Ce sont même peut-être des métis de bandits et de cannibales ! Sinon, comment expliquer de telles extravagances !

Depuis peu, le système fonctionne. A la requête de l'attorney général, ministère public en ces lieux écartés, un certain Salomon Baumgartner, juif anglicisé, enrichi dans les coups de Bourse relatifs au salpêtre, habitant Brisbane dans l'Etat Stanley, s'est vu flanquer d'un certain Lelian

Murray, juge de district, pour régler rationnellement l'emploi des 50,000 livres sterling qui forment son maigre revenu annuel. Ce tuteur improvisé en a laissé 10,000, soit 250,000 francs, pour subvenir aux besoins de son pupille, maître d'en faire tout ce qu'il lui plaira..., même des saletés. Quant au surplus, soit un million, le bon magistrat a déclaré solennellement que, présumant ce que ferait son client s'il n'était pas la proie involontaire des mauvaises suggestions qui, par les artifices de l'esprit du mal, viennent aux riches, il en attribuait : une moitié, annuellement, pour la construction d'un grand établissement de bains destiné aux pauvres, un quart pour la construction d'un dispensaire où l'on préparerait les sérums pour combattre les maladies épidémiques, et le dernier quart au fonds des assurances obligatoires contre les accidents du travail, les chômages, la vieillesse, les infirmités, les maladies, le veuvage et l'orphelinat ! Car ils ont l'assurance obligatoire, ces barbares !

Une instance analogue se poursuit à Bockhampton, dans l'Etat de Livingstone, contre un gros parasite qui s'est monté en high-life à tout casser après une rafle formidable dans les mines d'or. On compte que prochainement, grâce à l'assistance d'un conseil judiciaire choisi avec discernement, ce personnage, devenu en deux temps et trois mouvements cinquante fois millionnaire, va copieusement doter l'Université du chef-lieu.

Les gens de là-bas ne manquent pas, semble-t-il, de goguenardise. A chacune des donations qui sont ainsi réalisées, ils envoient des adresses de remerciement et de félicitation, non pas à l'ingénieux tuteur, mais au Crésus, dont il règle si diligemment les libéralités et dont l'autre est censé être le cerveau rectifié et clarifié. C'est ce Monthyon malgré lui qu'ils saluent Bienfaiteur, généreux donateur, âme noblement charitable ; on ordonne, à son

profit, des prières publiques dans les temples évangéliques ; les prédicateurs le citent en exemple ; on fait la haie, chapeau bas, sur son passage ; on parle de son grand cœur et on souscrit pour lui élever une statue ou pour consacrer la beauté de ses actes par une pyramide commémorative. Les journaux locaux, spécialement l'*Australian and Carpentary Times*, racontent que les deux héros de ces manifestations sympathiques et glorieuses éprouvent une telle joie de se sentir l'âme ainsi transformée, et un tel ennoblissement psychique (*such a magnificence of soul*), que, d'eux-mêmes, ils ont remis à l'association des Equitables Laboureurs de Brisbane, composée de valets de charrue et de toucheurs de bœufs, quelques milliers de livres sterling sur celles que leurs conseils leur ont laissées pour leurs menus plaisirs ! On les a blâmés *dreadfully* (*sic*) à la Synagogue et leurs coreligionnaires parlent d'émigrer en Europe.

Ainsi parla, tantôt sérieux, tantôt sarcastique, le Sarmate Spiridion Boukoulof et il ajouta :

— Du Communisme ! Du Communisme ! Il semble que, quand on prononce le mot, on évoque le diable. Mais vous en faites du Communisme et sans interruption ; seulement, vous n'en faites pas assez. J'ai lu hier, dans votre journal officiel, l'éloge de la Commune qui fut inaugurée il y a un demi-siècle chez vos voisins les Autogobards. Est-ce que tous vos impôts ne sont pas du Communisme fragmentaire? Et vos chemins de fer d'Etat? Et vos tramways communaux? Et vos douanes? Et vos régies communales des eaux, du gaz, de l'électricité? Et votre législation sur les loyers? Mais, en vérité, vous en êtes truffés de ce Communisme et vous en augmentez incessamment la part sociale pour l'Etat, pour les Provinces, pour les Communes.

Ainsi allait, bombinant, le bizarre missionnaire. Dans

l'assemblée, d'abord silencieuse, était monté peu à peu un murmure qui devenait une approbation, puis, sous l'action d'un fluide sympathique, une acclamation.

Quelqu'un cria : Vive la Fraternité Sociale !

Mais, tout de suite, d'autres, plus nombreux, crièrent : Vive la Solidarité Internationale !

Et, spontanément, on entonna les couplets d'un chant devenu fameux : L'Internationale.

Le Président n'eut plus rien à faire : l'assemblée lui échappa, comme les flots tumultueux d'un fleuve débordant. On se levait, on se parlait, on se déplaçait, on s'interpellait.

Et moi, devant la curiosité du spectacle et de cet interrogatoire, dont je n'ai rendu que sommairement le caractère à la fois émouvant et si philosophique, je me souvins de celui qu'on avait, moi présent, fait subir quatre siècles auparavant au bon Juge Bridoye, comparaissant disciplinairement devant Trinquamelle, au Parlement de Mirelingues, en Mirelinguie, parce qu'il sentenciait les procès au sort des dés et répondant imperturbablement aux imputations relevées contre lui de suivre une procédure aussi extravagante : Comme Vous, Messieurs les Conseillers ; comme Vous, oui, comme Vous.

CHAPITRE XXV

Où Spiridion Boukoulof explique à Pantagruel ce qu'a été, dans son pays, la Révolution Communaliste.

Xenomanes et Asperus ont amené, à ma nef, Spiridion Boukoulof. Ce prétendu sauvage, délégué par sa République, professe un cours d'Histoire philosophique de la politique à l'Université célèbre de Slavograde.

On s'est « interviewé », comme on dit ici maintenant. Pratique adroite dont surtout les journalistes usent et abusent pour se procurer de la copie gratuite, notamment par la collaboration de personnalités qui, au reste, ne sont pas fâchées de se voir produites ainsi sur les tréteaux.

Je l'ai questionné sur la forme du gouvernement sorti de la Révolution, dont il a si curieusement décrit quelques aspects, lors de la séance au Capitole des Ouvriers.

De sa voix lente et chantante, il a dit :

— Ce qui m'étonne, c'est de constater combien légèrement, ici, on juge ce qui se passe chez nous et l'on a la sottise de déterminer mieux que nous ce qui devrait y être réalisé. On ne considère pas que c'est à plus de six cents lieues et que ces appréciations et ces conseils sont formulés, la plupart du temps, par des gens qui n'y ont jamais été ou n'y ont passé qu'en courant et qui ne connaissent que vaguement nos mœurs, nos besoins et le point de notre évolution historique auquel nous sommes arrivés. Quoique de même race européenne, notre variété humaine a, avec la vôtre, Occidentaux, des différences et des conditions qui la spécialisent au point de rendre les assimilations très risquées.

— Dites-moi, interrompis-je, ce qu'est, au principal, votre organisation politique nouvelle.

— Bonne ou mauvaise, elle est très simple. C'est principalement la prépondérance démocratique donnée à nos villages et nos villes, aussi largement que possible, par la suppression radicale, et forcément parfois violente et cruelle, des tyranneaux locaux qu'étaient les Seigneurs, pratiquant d'innombrables abus souvent abominables, qu'avait à peine atténués l'abolition du Servage, d'une servitude analogue à celles des troupeaux vis-à-vis de leurs bouviers et de leurs bouchers. Voilà ce que sont nos Communes ou Soviets. C'est un régime dont la normalité s'affirme, quand on considère le quasi-isolement de chacune de ces

Communes dans notre immense territoire. Ici, vos villages sont, peut-on dire, tous proches voisins ; chez nous, il faut franchir des espaces qui transforment les rapports et communications en voyages. Les loups abondent encore dans nos quasi-déserts. Aussi, ne laissons-nous au pouvoir central que le strict nécessaire, les Généralités communes à toute la Nation : la Défense nationale par l'Armée, les Rapports avec l'étranger, la Police et la Justice générales, les Postes, les Finances pour ces hautes nécessités, le Droit commun à l'ensemble de nos populations variées dont on respecte, du reste, chaque fois qu'il se peut, les coutumes locales.

— Voilà, dis-je, très sommairement le domaine politique de votre Démocratie, mais le domaine économique dont on parle surtout en essayant de le discréditer par la qualification : c'est du Communisme?

— Ah ! que d'exagérations aussi ! Il y a autant de Communismes qu'il y a de Socialismes. N'en faites-vous pas vous-mêmes, comme je le disais au Capitole des Ouvriers, par vos réquisitions fiscales sur les fortunes et vos réductions sur la Propriété : c'est du Communisme restreint et, chez nous, du Communisme généralisé. Le nôtre a pour caractéristique la suppression des grands domaines et des grands patrimoines. Nous les croyons, (et partout de hauts esprits ne les croient-ils pas) en leurs dimensions actuelles, des organes d'oppression et de corruption? Erreur, peut-être? Mais est-ce une doctrine qu'il faut condamner que celle qui partage, entre tous les citoyens, le sol, de façon que chacun en ait un lot suffisant, chose si facile quand il s'agit de territoires aussi vastes que chez nous, ou de rechercher les moyens d'empêcher les accumulations excessives de richesses sur une seule tête, superflues pour les uns et corruptrices pour les autres? Ce qui reste, après ce lotissement équitable,

va à la Commune ou à la Nation. N'est-ce pas obéir à la transformation historique visible quand on sort des détails et qu'on voit le total de la marche de l'Histoire : Monocratie, tout ayant pour mobile et pour but la volonté et les avantages d'un seul, — Oligocratie, tout ayant pour mobile et pour but la volonté et les avantages d'un petit nombre, — Démocratie, ayant pour mobile et pour but la volonté et les avantages du *Demos*, de tous ceux qui forment une Nation? N'est-ce que du rêve?

— Mais les résultats actuels, dit Epistemon, l'émigration de votre bourgeoisie, les misères qu'on lui inflige par le renversement de sa situation sociale, la rupture économique de votre pays avec les autres Nations, la suppression presque complète de votre industrie, la famine dans une partie de votre territoire?

— Maux inévitables quand on change la face d'une fraction de l'humanité, même avec l'espoir de l'améliorer. Les Emigrés privés de leurs biens sont ceux qui ne savent pas se résoudre à la simplification de leur vie qui dépassait ce que nous croyons les saines proportions. Le marasme provisoire de notre industrie ne résulte-t-il pas du Blocus, le boycottage, brutale Excommunication que votre Occident exerce contre nous, par peur de voir se propager chez lui le communisme absolu qu'il nous impute? Blocus stupide, exercé par des Nations qui, alors qu'elles cherchent partout des colonies et les usurpent sous la forme hypocrite de protectorats, se privent de la clientèle énorme qu'est pour eux ma Patrie ; conséquence d'une haine aveugle, méchante, mauvaise, suscitée et entretenue par la mise en action d'un journalisme qui accepte sans contrôle les milliers de nouvelles fausses, exagérées, diffamatoires, tendancieuses, envoyées par les fugitifs, espérant soulever contre nous une invasion aussi impossible dans son succès que celle de Brunswick et de l'armée de Condé, lors de votre Révolution-type. Sans

votre blocus insensé, les blés sauveurs seraient arrivés ou auraient circulé chez nous comme précédemment, car nous en fournissions au monde au lieu de lui en demander.

— Mais ne vous en envoie-t-on pas actuellement le secours?

— Trop tard. Vous faites, dit avec un sourire amer Boukoulof, ce que fait l'auteur d'un écrasement par une automobile, apportant de l'onguent à ceux qu'il a à moitié tués.

Et, tout à coup, se dressant, levant un bras comme si c'était une main de Justice, sa voix devenant émouvante :

— Que nous importe, s'écria-t-il, que l'on nous tienne en quarantaine économique! Cela ne saurait durer, j'en atteste le firmament. Vous avez besoin de nous autant que nous avons besoin de vous. Les fatalités du monde veulent un entremêlement et un enchaînement de rapports humains de plus en plus serrés. L'Internationalisme s'impose tyranniquement : c'est aussi une loi du monde qu'on essaie en vain de contrarier. Il s'établira de lui-même, malgré les antipathies d'un sentimentalisme dérisoire et, si les hommes d'Etat avaient une vision plus nette de ce spectacle grandiose et avaient quelque influence sur son déroulement, leur vraie politique devrait avoir pour mot d'ordre : l'Internationalisme.

Et il ajouta, s'apaisant :

— Qu'importe, au surplus, qu'on nous tienne à l'écart et qu'on nous traite en pestiférés! Nous pouvons vivre, comme nous le faisions il n'y a pas longtemps encore, presque sans Industrie avec l'étranger, redevenir, sous régime démocratique COMMUNALISTE cette fois, le peuple agriculteur, pasteur, éleveur, chasseur, pêcheur, forestier, que nous avons si longtemps été et qui, dans un tel domaine restreint d'activité, peut se suffire à soi-même, vivant une vie simple et idéalement peut-être plus normale. —

Tel fut, mon Vénéré Père, cet entretien.

CHAPITRE XXVI

Où il est expliqué ce que c'est que la Conjuration dite de l'Eteignoir.

L'agile Carpalim, toujours coureur et fureteur, me raconte ce qui suit :

— Il y a actuellement, en Bilinguie, une curieuse Conjuration. Elle n'existe qu'en fait, sans forme légale et sans écrit, mais très nombreuse et très disciplinée dans son but et ses moyens. Elle a pour objet de maintenir un rigoureux Silence sur trois catégories de circonstances dont ses affiliés redoutent la mise en lumière : d'abord, le dérisoire état dans lequel avait été laissée la Défense Nationale, ensuite l'Enrichissement des Spéculateurs pendant la Guerre, enfin les Dépenses du Gouvernement provisoire installé à l'étranger. Il y a eu, dans chacun de ces trois cas, tellement de fautes, voire de crimes, d'extravagances, qu'un examen serait désastreux pour ceux qui y ont pris part. De là est venu le complot tacite de tout maintenir sous le boisseau et de s'entr'aider avec obstination pour empêcher qu'on ne lève le couvercle qui cache tant de sottises et de malfaisances. Ainsi s'est formée spontanément cette Confrérie du « Doigt-sur-la-bouche » avec l'engagement d'infliger sans hésitation un « renfoncement » à quiconque aurait la hardiesse malencontreuse de réclamer ou de tenter quelque révélation. Le bruit court que cet engagement se jure dans un lieu qu'on ne désigne pas, sur trois éteignoirs, l'un, rouge, pour symboliser le sang des Bilingues qui ont été massacrés, parce que l'armée était ridiculement insuffisante pour arrêter l'envahisseur ; — le deuxième, noir, pour symboliser les ténèbres

dans lesquelles on veut dissimuler les comptes du séjour gouvernemental au delà des frontières ; — le troisième, jaune d'or, pour symboliser les richesses mal acquises par les Profiteurs de la catastrophe mondiale, parmi lesquels on signale spécialement ceux qu'on a nommés, par un néologisme mi-latin, mi-grec, les Caseophages, les mangeurs, accapareurs de fromages de toutes dimensions, véritables bénéficiaires de la guerre. On prétend que ce Spytigenduivel, dont je vous ai parlé, en collaboration avec un autre enfant perdu du journalisme, Polydore Tournebourne, prépare un pamphlet, sous le titre : *Livre d'or des Profiteurs de la Guerre*, ayant pour dédicace symbolique : *A la Mémoire du vénéré Méridarpax, fondateur de l'Ordre des Templiers du Fromage*, avec cette épigraphe, empruntée à Voltaire : « On a souvent demandé ce que deviennent tous ces trésors prodigués pendant la guerre et on a répondu qu'ils sont ensevelis dans les coffres de deux ou trois mille particuliers qui ont profité du malheur public. Ces deux ou trois mille personnes jouissent de leurs fortunes immenses, dans le temps que le reste des hommes est obligé de gémir sous de nouveaux impôts, pour payer une partie des dettes nationales. »

— Cette historiette du serment sur trois éteignoirs n'est qu'une facétie, dit Asperus Dexter, mais, malgré tant d'efforts secrets pour réaliser l'étouffement, vous voyez qu'il transpire quelques miasmes sortant de ces turpitudes. L'éclatement complet n'arrivera-t-il pas? Il y a, dans le monde politique, un obstiné qui, chaque fois qu'il prend la parole, termine son discours par cette exclamation rappelant le *Delenda Carthago* de Caton : Quand lèverons-nous l'Eteignoir?

— Eh ! ne pus-je m'empêcher de dire, faut-il le souhaiter? Assurément, le besoin de Justice qui est dans les âmes se révolte à l'aspect de telles impunités et d'une telle

entente pour sauvegarder les coupables ou les maladroits ; mais tout cela n'est-il point le Passé et n'est-ce pas l'Avenir seul qui devrait préoccuper votre Patrie ravagée? N'est-ce pas là que devraient se concentrer tous les efforts, au lieu de s'attarder dans les faiblesses de la vengeance et des représailles? Ne suffira-t-il pas du châtiment que, sûrement, infligera l'Histoire, en racontant cette face des événements, et cette répression n'est-elle pas plus sévère que celle des lois pénales? C'est alors que sera renversé l'Eteignoir !

CHAPITRE XXVII

Où Pantagruel et ses compagnons font visite au géographe américain Sirius Tollemache Eatchcok.

Xenomanes nous a conduits chez un bizarre personnage, qui partage ses prédilections pour les choses de la science géographique et y ajoute l'astrologie ; il a nom Tollemache Eatchcok et a remplacé astronomiquement par Sirius son prénom légal John, qu'il estimait trop terre-à-terre. C'est le fils devenu, en ces derniers temps, héritier unique d'un fameux milliardaire américain, qui s'est prodigieusement enrichi par l'exploitation du Brevet pour la fabrication des œufs artificiels, dont l'inventeur est mort de faim.

Sirius était, autrefois, médecin et chirurgien pratiquant des procédés étranges, et expert en vivisection. On dit qu'il est de ces fous « libres » qui abondent et qu'on laisse courir, peut-être pour faire croire qu'il n'y a de vrais fous que ceux qu'on enferme. Il est venu s'établir en Bilinguie et dit qu'il y veut mourir pour affirmer qu'il la trouve le point du monde réalisant, au profit des humains lamen-

tables, la moyenne la moins mauvaise des avantages et des inconvénients de l'existence terrestre.

Sa demeure est à l'extrémité d'un faubourg et se compose d'une fort petite maison avec, comme annexe, une vaste rotonde dans laquelle nous introduisit, tout de suite, ce petit homme remuant, gesticulant, parlant, qui venait à peine à la moitié de la hauteur de mes six coudées, sauf que sa tête ébouriffée, ses yeux brillants, son front exceptionnellement haut et large suscitaient promptement l'impression qu'il est grand.

Au milieu de la rotonde était gonflée une énorme sphère en toile de soie, représentant la surface terrestre, que l'on pouvait examiner en toutes ses parties, en circulant soit en dessous, soit tout autour et jusqu'en haut, sur des gradins. Au pied de la coupole, cette inscription troublante en grandes lettres : Sur la surface terrestre, toutes les verticalités parallèles sont convergentes, — toutes les horizontalités sont courbes.

S'adressant à Xenomanes :

— Vous m'avez informé que c'est surtout pour s'instruire sur la Bilinguie que le Prince Pantagruel vient ici. Eh ! bien, cherchez-la, cette Bilinguie, sur le globe que voilà ; tâchez de découvrir le petit rien qu'elle est. Cherchez, cherchez, je vous laisse faire.

Xenomanes s'exécuta, grimpa sur les gradins et bientôt, tendant l'index :

— Voici, dit-il.

Et il montrait une toute petite tache, pareille à un fragment triangulaire de papier qui serait tombé là par hasard.

— *Optime* ! s'écria l'Américain. Mais cela ne renseigne pas suffisamment. Aussi, ai-je à vous montrer mieux. D'abord, remarquez la position de ma grosse boule. Elle est penchée juste autant qu'est penchée la Terre roulant dans l'espace, et la tige, qui figure fictivement son axe, est dirigée

sur l'étoile polaire. C'est que, dans mes figurations, je veux me rapprocher de la réalité autant que le peut notre infirmité d'insecte. Il n'y a pas ici, chez le Géographe que je me vante d'être, de cartes pendues au mur, au hasard de ces murs, inspirant aux écoliers qu'il s'agit d'instruire, la sotte pensée que le sol de la contrée représentée a sa plus grande hauteur dans le haut de la carte, parce que le dessus de celle-ci est plus haut placé. Pas de carte non plus, si on en étale, qui, chez moi, ne soit vers le point de l'horizon vrai.

Et il nous mena vers une table sur laquelle était ainsi orientée la Bilinguie, en un relief et dans des dimensions qui rendent tous ses renflements ou dépressions bien visibles.

— Voilà, dit-il, agrandie suffisamment, votre affaire. Examinons. La Bilinguie est un triangle à bords festonnés : bon augure, puisque le triangle est le symbole de l'Union dans l'Egalité. L'une de ses pointes est émoussée et, sur cette pointe, elle monte en pentes douces depuis la mer. Elle a trois étages : le premier est en plaines sablonneuses sous un limon fertile ; le deuxième est en collines arrondies sur un sous-sol calcaire ; le troisième est en montagnes schisteuses. Ce partage est en lots presque égaux et donne, sur un territoire si restreint, les charmes d'un triple paysage aménagé en décors par un poète.

Il s'arrêta un instant, nous regardant, cherchant notre impression ; s'animant, il reprit :

— Maintenant, voyez tous ces points parsemés ; ce sont les grandes cités, et les villes, et les bourgs, et les villages, par centaines, faisant de ce pays minuscule une sorte de firmament terrestre, recherché par notre humanité ; car y pullule, de notre race blanche, la population la plus serrée qui soit sur la planète, attirée par des préférences mystérieuses et fécondes.

S'exaltant, déclamant (on eût cru des réminiscences) :

— Sollicitée de toutes parts, elle a été largement accueillante. Elle est ouverte comme ses frontières et l'on retrouve chez elle, à ses belles époques, le riche et harmonieux assemblage des civilisations de même race.

— Ah ! dit Asperus Dexter, si tous les Bilingues comprenaient ces réalités et ces beautés, mais combien d'entre eux, à l'heure présente, au lieu d'en discerner la grandeur, dénigrent la pauvre Bilinguie. La population actuelle est essentiellement dénigrante. On s'y déchire, on s'y outrage.

— On y insulte même son climat, dit Sirius. On parle de sa pluie, nommée drache nationale, comme si la puissance qui règle les météores avait choisi son petit triangle comme déversoir de prédilection pour la chute des averses. On souhaiterait que quelques bonnes sécheresses vinssent donner des leçons à ces imbéciles.

— Combien pourtant, dit Epistemon, elle apparaîtrait en noblesse, cette petite Patrie, si ses citoyens avaient le sens de sa destinée historique ! On pourrait alors y voir en renouvellement un peuple analogue à la Grèce Antique, telle qu'on nous la dépeint idéalement à l'époque qui suivit Marathon et qui précéda la désagrégeante guerre du Péloponèse, quand Athènes fut prise de la folie de l'Impérialisme maritime qui devait être pour elle le commencement de la décadence. Ah ! qu'elle était Reine quand elle fut dévorée par ce désastre dont Thucydide a raconté les vingt premières années !

— Egoïsme, cupidité, défiance, improbité, désordre, telles sont nos directives actuelles, reprit Asperus. La cause en est la Grande Guerre.

— Dites le Grand Massacre, interrompit Panurge. Dix millions de morts, vingt millions de mutilés, mille milliards de dépenses, trois mille milliards de dévastations !

— Un amas de souffrances, haut comme le Mont-Blanc ! Un amas de douleurs, vaste comme un Océan ! ajouta Asperus.

CHAPITRE XXVIII

Où Panurge formule une question indiscrète et comment Sirius répond.

Après quelques instants de silence méditatif, Panurge fit cette interrogation :

— Pourquoi, Messire Sirius, autour des trois frontières de votre relief de Bilinguie, ces teintes allant du gris au noir profond?

— C'est pour figurer ce que, au cours des temps, on a peu à peu volé au territoire primitif de cette contrée malheureuse, héroïque Souffre-douleur de ses voisines. L'intensité du ton de la couleur marque où les mutilations furent les plus fréquentes et les plus cruelles. Voyez le côté sud. C'est là que, notamment, s'exerça, pendant cinquante années, la rage conquérante de la Gaule menée au pillage par Louis-le-Quatorzième, féru de l'idée que son Royaume devait former ce qu'il nommait « un pré carré » et que la Bilinguie l'écornait par un coin. C'est cette manie qui a pour autre expression « la frontière du Rhin », ayant valu à la Bilinguie une centaine d'incursions ou d'invasions et qui semble n'être qu'assoupie dans les âmes de ces dangereux voisins Autogobards, et, aussi dans certaines âmes bilingues contaminées.

— Pourquoi, continua Panurge, dans ce côté sud, cette pointe aiguë, qui, étrangement, pénètre dans le territoire? Est-ce que, en Gaule, on n'a pas trouvé que le moment était maintenant venu de rendre ce morceau à la Bilinguie, qui fut tant héroïque malgré sa faiblesse et

qui a tant pâti? Ne criait-on pas qu'il fallait restituer à tout le monde ce qui avait été pris?

Et il ajouta cyniquement : — Cela fait l'effet d'une fistule, ou mieux d'un suppositoire.

— On n'en a pas soufflé mot, répondit Sirius, et, flegmatiquement, il continua : Elle l'a toujours dans le flanc, le suppositoire de Givet.

Alors, retrouvant son exaltation de prédicateur s'appropriant un texte liturgique : « Le but auquel tendait son histoire est atteint. Une période nouvelle commence. Elle commence au milieu de ce malaise et de ces difficultés auxquels n'échappe en ce moment aucun peuple. Mais, déjà, la rapidité de son relèvement prouve que la Bilinguie a conservé intacte son énergie. Elle aura la force de s'adapter aux transformations nécessaires et inévitables d'un monde en voie de reconstruction. Au milieu des conflits de tous genres qui la travaillent, comme ils travaillent ses voisins, le sentiment national demeure la garantie de son unité. La communauté de ses souvenirs, de ses besoins et de ses libertés a fait naître chez elle cette conscience collective dont la guerre a révélé toute la profondeur. Et cette conscience ne doit rien qu'au peuple même, en qui elle réside. Elle ne découle ni de l'unité géographique, ni de l'unité linguistique. La Bilinguie—c'est l'originalité et la beauté de son histoire — est le produit de la volonté de ses habitants. En dépit de la différence des tempéraments, de la diversité des langues, de l'opposition des intérêts, ils ont contracté, au cours des siècles, dans la pratique des mêmes institutions, dans le même amour de l'indépendance, dans la même résistance aux mêmes souffrances, une camaraderie civique qui les a agrégés en une même famille. Ils tiennent de là une dignité qui les relève à leurs propres yeux et qui les distingue des peuples qui se sont docilement laissés former par l'Etat. »

Il s'arrêta, nous regardant, la bouche arrondie, puis, dit, d'un ton de railleur :

— Elle n'est pas de moi, cette belle tirade ; je vous l'ai dite de mémoire. Elle est du chef actuel de l'état-major des historiens de Bilinguie.

— Pas moins vrai, dit Asperus, que ces Bilingues se chamaillent, présentement, comme des volailles qu'un coquassier porte au marché dans une hotte.

— Ou comme des crabes qui se battent dans la marmite où on va les cuire, dit Panurge.

— Hélas ! reprit Asperus, la Bilinguie est actuellement si mal habitée. On a dit d'elle : « Une population de *Minces* ».

* * *

En nous retirant, je vis, au-dessus de la porte de sortie, ces mots : Dans la nature, tout perpétuellement et fatalement change : *ananke*, mais par aller et retour.

Et, méditant sur tout ce que je venais de voir et d'entendre, je dis à Xenomanes et à Epistemon :

— Est-ce que ce prétendu Fol ne serait pas un Sage?

CHAPITRE XXIX

Réflexions du Prince Pantagruel sur la Fête plébéienne que la classe ouvrière universelle a fixée au Premier Mai de chaque année.

Arrivé ici en avril, j'ai l'occasion d'assister à la célébration de la Fête, jusqu'ici plébéienne, du Premier Mai.

Jusqu'ici, dis-je, car elle s'étendra vraisemblablement peu

à peu, étant, dans son essence, la Fête des Travailleurs, sans distinction de classes. Elle subit des infiltrations bourgeoises et c'est même un fils de la bourgeoisie qui l'a synthétisée par les vers que voici :

Dans la confusion, qui trouble et humilie,
Des beautés, des laideurs, des succès, des revers,
L'Humanité dolente incessamment relie
Son sort mystérieux aux lois de l'Univers.

Contemplant, dans les cieux et leur mélancolie,
Les beaux astres, moteurs des saisons et des mers,
Dès l'aube de son âge, Elle aima la folie
D'y nouer le retour de ses desseins amers.

O PEUPLE, subissant ces vieilles servitudes,
Tu voulus, ingénu, pour tes béatitudes,
Une Pâques fleurie, un Noël embaumé,

Et, rêvant d'un jour pur, sans ennui ni souffrance,
Resplendissant d'amour, de joie et d'espérance,
Ton grand cœur d'Instinctif choisit le PREMIER MAI !

Le Premier Mai, le firmament, les lois du Cosmos ! Le Premier Mai, c'est, d'après les mouvements célestes apparents de l'astronomie populaire, le Soleil, l'Astre-Roi, « ce globe d'or vivant, ce monde, âme et flambeau du nôtre », progressant, en son périple zodiacal, dans la constellation dont l'étoile majeure est l'œil du taureau, Regulus, rayonnant à la date fatidique choisie !

Ils veulent y être fidèles, ces enfants du travail, qui si longtemps ne comptèrent le déroulement des temps que par leurs heures de misère. Le Premier Mai remplace, pour

eux, les festivités religieuses, Pâques, Noël, Pentecôte, si belles en leurs originaires fraternités, dont l'égoïsme de leurs oppresseurs a fait des échéances sans paiement et des anniversaires de banqueroute. Ils purifient ce triste passé et ces siècles d'injustice, en la plaçant à une date immaculée, vierge encore de souvenirs cruels et qu'aucun mensonge n'a prostituée, à l'aube choisie pour célébrer Maïa, la déesse aux douces mamelles, la Cérès scandinave.

Ils voient comme l'adversaire s'irrite à les voir dédaigner l'officialité de ses agendas et de ses almanachs, et passer à côté des vieilles cérémonies hiératiques dont on a faussé le sens. Ils voient le refus obstiné de reconnaître, au profit de leur religion nouvelle, de leur paganisme souriant et ingénu, un jour de fête, pour se recueillir, pour faire les serments sacrés, pour se donner le baiser de paix, se serrer les mains, entonner les chants de délivrance, pour communier dans l'espérance ! un jour respecté et pieux, égal à ceux que cet adversaire égoïste a légalement consacrés pour soi et pour ses superstitions.

C'est qu'il sent que cet apparent très peu de chose est gonflé de causes et formidable de conséquences. Il a peur, ils ont peur ! Car en eux travaille le pressentiment que le Premier Mai ouvrier n'est pas seulement une date pour le repos et le plaisir, mais marque un de ces tragiques et émouvants départs qui sont les grandes bornes milliaires sur les chemins de l'Histoire et de l'Humanité, sur les avenues mystérieuses qui mènent aux régénérations sociales destructives des tyrannies.

CHAPITRE XXX

Où le Prince Pantagruel décrit ce qu'il a vu des cérémonies de la Fête du Premier Mai, — ainsi que d'un certain fol surnommé Kaperdulaboula et du Corps de Doctrine philosophique et sociale établi par ce fol.

Le Premier Mai, classiquement considéré comme le premier jour du printemps, n'est pas, en Bilinguie, invariablement un beau jour. Cette fois, il le fut et j'assistai au défilé d'un cortège, moins nombreux qu'on eût pu le supposer, dans la grande Cité des Céphalopodes : ne comprend-on pas encore suffisamment la grandeur symbolique et la vertu de propagande de la nouvelle Fête?

Les participants formaient trois groupes : les Enfants d'abord, les Femmes ensuite, les Hommes enfin, marchant processionnellement, au bruit de musiques et de chants alternants, parmi lesquels l'*Internationale* dominait. Au-dessus de cette multitude, flottaient, innombrables, en grands papillons, des drapeaux rouges, librement tolérés, alors qu'il y a peu de temps, on les considérait comme emblèmes séditieux sur lesquels, me dit-on, les hommes de police avaient ordre de se jeter, et de les emporter.

Ils passèrent devant le Palais d'Aequs-Libra, Figurator de la République-à-Roi Bilingue, dont je vous parlerai bientôt plus amplement, Mon Père vénéré, et y envoyèrent une députation qui fut bien reçue. D'après les journaux, le Figurator leur aurait adressé à peu près ces paroles : « Mes Amis, je vous suis, certes, dévoué, mais je le suis à tous les Bilingues, car j'ai pour mission de maintenir entre eux l'Harmonie et l'Equilibre, autant qu'il est possible à l'infirme nature humaine dont nous sommes tous revêtus.

J'y pourvoirai autant que durera mon règne, mais ce n'est pas toujours facile, quoique j'aie cinquante ministres d'Etat et une demi-douzaine de conseillers secrets, et il me vient parfois envie de déposer mon bâton de chef d'orchestre. Vous avez mes sympathies. Je vous souhaite bonne Santé, bon Travail et surtout bonne Chance ! »

* * *

Le défilé reprit donc, d'un pas plus actif. Finalement, se produisit un imprévu et curieux épisode : Kaperdulaboula apparut dans sa chaloupe, roulant sur quatre roues pleines comme les chariots des Cimbres, tenant aux mains le volant d'un moteur électrique, comme s'il était au gouvernail. Vêtu en astrologue, coiffé du haut bonnet pointu parsemé d'étoiles et de petits croissants de lune, solennel et impassible, il était à la queue du cortège, dont, au reste, il ne faisait point partie.

D'où sort, d'où vient, que signifie ce personnage?

C'est un ancien publiciste, de son vrai nom Philarète Lapoir, victime d'un écrasement par une des pullulantes automobiles qui, maintenant, zigzaguent dans les rues : on le ramassa à demi-mort, on le répara du mieux qu'on put, mais il garda de l'accident un dérangement cérébral qui lui fait accroire qu'il est l'ancien Président d'une grande République, appelé par le Destin à formuler, dans un programme modèle, ce qu'il faut faire pour rétablir les vrais principes d'organisation sociale en rapport avec l'époque. Il va et vient, tantôt à pied, tantôt dans sa fameuse chaloupe, qu'il a nommée *Iter Praetentare*, et qui porte en figurine de proue une Chimère, les yeux bandés, tendant en avant les deux bras d'un geste tâtonnant, évangélisant, s'arrêtant et prêchant sur les places publiques, écouté par une foule gouailleuse qui l'a surnommé Kaperdulaboula.

Je me suis procuré un exemplaire de ce Manifeste, mélange bizarre et charivarique. Je le juge digne d'être reproduit dans ce feuillet de ma Chronique, afin que vous puissiez, mon Père, discerner la dose qu'y tient la Folie et la dose qu'y tient la Raison. Le voici :

DÉCLARATION ET CORPS DE DOCTRINE.

Principielles Directives Philosophiques et Sociales pour l'Homo-Europeus au temps présent.

Ad majorem gloriam et comprehensionem du GRAND TOUT, *substance et régie de l'univers inlassablement vivant et morphologiquement protéique. Totus in toto et in qua libet parte.*

ARTICLE PREMIER

L'allure générale actuelle de l'Humanité, dite européenne, est la Démocratie.

ARTICLE II

Cette Démocratie est la considération et l'organisation de tout par tous au profit de tous (altruisme) succédant à l'oligocratie; considération et organisation de tout par plusieurs au profit d'un petit nombre (cabalisme); venant après la Monocratie, considération et organisation de tout par un seul et au profit d'un seul (égoïsme).

ARTICLE III

A la Démocratie, comme règles inspiratrices et directives, les principales sont deux formules des tétragrammes suivants : A chacun selon ses besoins, — de chacun selon ses facultés, — par les efforts de tous et par les efforts de chacun. — Fraternité, — Egalité, — Liberté, — Simplicité.

ARTICLE IV

La Simplicité dans la manière de vivre est de première importance pour réaliser la distribution des ressources sociales produites soit par la Nature, soit par les efforts du travail des hommes. Elle a comme inspiratrices et directives l'étude et la découverte expérimentale de l'homme en sa vérité : l'Hominisme.

ARTICLE V

L'homme en sa véritable essence est un être cumulativement physique et psychique, — il est aussi cumulativement individuel et collectif.

ARTICLE VI

La mesure des Besoins, des Facultés et des Efforts à considérer est en proportion d'une moyenne équitable, appréciée d'après le moment, d'après le lieu et d'après les circonstances.

ARTICLE VII

La nature réelle expérimentale de l'homme comporte trois nécessités primordiales : Repos, — Travail, — Loisirs, — chacune à établir en proportion moyenne équitable.

ARTICLE VIII

Cette nature comporte également dans ses éléments essentiels: le Logement, — le Vêtement, — la Nourriture,— la Famille,—l'Outillage, — le Commercium, — l'Enseignement, — la Sécurité.

ARTICLE IX

La propriété individuelle ne doit pas dépasser ce que réclame la moyenne équitable des besoins.

ARTICLE X

Les Biens ou ressources sociales qui sont disponibles, après l'attribution à chacun de la moyenne équitable, vont et restent à la Nation pour être utilisés au Bien-être commun, selon les cas et les modes à déterminer d'après les circonstances.

ARTICLE XI

Les règles du présent Organisme, pouvant dans leur application donner lieu à des obscurités et à des difficultés d'appropriation, il est du devoir de tous de rechercher et proposer les solutions paraissant opportunes.

ARTICLE XII

Fraternité Internationale pour le supplément de la production nationale.

Ce faisceau d'aphorismes est inscrit sur des cartons que Kaperdulaboula distribue lui-même au cours de ses déambulations ou que, s'il est en train de naviguer dans sa chaloupe, deux diablotins, vêtus de maillots rouges, à l'avant du singulier véhicule, offrent aux passants. Le texte est entouré d'un cadre à emblèmes démocratiques. Le fronton est formé par les deux tronçons d'un canon brisé.

On m'a conseillé d'aller regarder la maison qu'occupe cet original. Elle a une façade banale, aux fenêtres sans rideaux, remplacés par des affiches multicolores collées sur

les vitres. J'y ai lu, au rez-de-chaussée, en trois rangées, superposées, ces exergues : A chacun selon ses besoins, De chacun selon ses facultés, Par les efforts de tous, Par les efforts de chacun. Au-dessus : Fraternité, Egalité, Liberté, Simplicité. Plus haut, en troisième ligne : A bas les parasites ! A bas les fêtards ! A bas les exploiteurs ! A bas la guerre !

Et nunc erudimini !

Carpalim m'a dit en riant qu'on attribuait à Kaperdulaboula la manie de ne pas faire un repas sans avoir sur la table un métronome, afin de régler hygiéniquement la cadence de sa mastication et d'éviter les avalements trop rapides, producteurs de dyspepsie.

CHAPITRE XXXI

Aventure de l'utopiste Kaperdulaboula qui, durant la guerre, s'imaginait qu'on pouvait ouvrir des pourparlers de paix, et qu'on voulut faire pendre.

Ce même personnage avait eu, avant son accident, une autre aventure. Voici comment on me l'a contée. C'était pendant la guerre. Il y avait deux ans et plus qu'elle durait et ne semblait pas plus avancée qu'aux premiers jours. Le chansonnier Spytigenduivel avait exprimé cette stagnation dans un de ses couplets :

Blyf staan est un mot excellent
Pour caractériser la Guerre.
Si l'on n'y va pas en arrière
On n'y va non plus en avant.

Après plus de deux ans durant
De tuerie et de misère,
On y est dérisoirement
Sur le même emplacement,
Nez à nez, le cul par terre,
Dans la boue et dans le sang!
Pour caractériser la Guerre
Blyf staan est un mot excellent.

Une lassitude, un découragement, un dégoût hantaient beaucoup d'âmes. Mais, d'autre part, et plus généralement, il y avait un acharnement colère, meurtrier et carnassier qu'on typait par ce mot barbare : le *Jusqu'auboutisme.* Spytigenduivel était tombé dessus avec ses coups de dents :

« Il faut qu'on aille jusqu'au bout »,
Est le cri d'un tas de fossiles.
Où donc est-il ce fameux bout?
Serait-ce sur le bord du trou
Où culbutent les imbéciles?
Est-ce au bout du dernier pioupiou
Qu'on extermine aux fronts par files;
Ou bien de notre dernier sou?
« Il faut qu'on aille jusqu'au bout ».
Est le cri d'un tas de fossiles.

Les circonstances paraissaient favorables. Si le Teute Picrochole persistait dans son rôle de fauteur principal de la tragédie, ses deux grands alliés, l'un Sultan, l'autre Empereur, en avaient assez et le disaient sourdement. Il en était de même de son adversaire à l'Orient, le Tzar, qui sentait gronder la Révolution qui devait l'abattre. Les massacres étaient déjà énormes et les dépenses immenses

sans atteindre, il est vrai, les proportions monstrueuses qu'ils prirent finalement. D'autres éléments du même ordre, qu'on connaît actuellement, fermentaient.

Le candide Philarète Lapoir crut que c'était le moment d'élever la voix et de saisir l'occasion. D'autres se joignirent à lui ; le Pape lui-même prit la parole, mais ces efforts furent accueillis par une bourrasque furieuse où se perdit ce coup de sifflet de l'opiniâtre et ricaneur Spytigenduivel :

Lorsque Lapoir prêcha la Paix,
Des enragés du parti prêtre
Vociférèrent : C'est un traître !
Voici que tout de suite après
Le Pape aussi prêcha la paix.
Quel embarras pour leur boutique !
Le Pape est-il un traître aussi
Qu'il faut clouer au pilori ?
De ces bons calotins la clique
Est-elle une clique hérétique ?
Ou la clique de ces chrétiens
Est-elle clique de crétins ?

Tout fut inutile. Les mercantis qui avaient intérêt à la continuation de la guerre eurent le dessus et leurs manœuvres fascinèrent les multitudes et les gouvernants. Tigrano, qui était à leur tête chez les Autogobards et à qui on demandait quelle était sa politique, répondit par cette formule brève et féroce : Je fais la Guerre !

Et la guerre continua ; elle avait été jusque là féroce, elle devint atroce. C'est alors qu'on vit apparaître ces nouveautés apocalyptiques : le torpillage des vaisseaux marchands et les gaz asphyxiants ; pendant les dix-huit mois que dura encore l'épouvantable drame, le nombre des morts et des mutilés passa du simple au triple et les dépenses bondirent de 400 à 1,200 milliards.

Et le peu chanceux Philarète Lapoir, en vertu d'un décret de la Justice immanente, s'il ne fut pendu, conquit son surnom de Kaperdulaboula.

CHAPITRE XXXII

Où Pantagruel, conduit par Asperus, visite l'usine où l'on fabrique les lois de la Bilinguie.

On fait présentement « à tour de bras » des lois en Bilinguie, ayant presque toutes le caractère provisoire de *Lois de circonstance*, l'état des choses et des esprits étant fort déréglé.

Le Droit Public qui régit la manière de les confectionner est très extraordinaire. Cette mission est exercée par des Chanteurs choisis au Suffrage Universel. Ils sont au nombre de trois cents qui se réunissent dans un vaste bâtiment nommé Vocifacture Nationale des Lois. C'est là que m'a conduit Asperus. C'était un jour de grand travail. Dès l'entrée, j'entendis non pas un bruit de métiers, mais un bruit de paroles. Asperus me retint quelques instants avant de m'introduire dans les ateliers d'où venaient ces résonnances : « Il y a, me dit-il, d'abord de petites salles dans lesquelles les musiciens se réunissent par groupes afin de montrer sur quel air ils croient que la Loi doit être chantée. Ces airs sont à leur choix et à leur inspiration. Quand cette besogne préparatoire est achevée, chacun des groupes note sur papier de musique l'air adopté et tous ces papiers sont remis à un groupe central qui détermine celui qui lui paraît le meilleur, pour être exécuté et apprécié successivement dans deux grandes Salles de Concert, la première composée des deux tiers, la seconde du troisième

tiers des ouvriers de l'Usine. Vous allez voir ceci. J'entends précisément la voix tonitruante du populaire Adamastor, notoire par la force de son larynx. Les séances sont publiques. »

Nous gravîmes un escalier monumental, car cette Vocifacture a les apparences d'un Palais et nous entrâmes dans une salle en hémicycle garnie de fauteuils où les travailleurs attendaient leur tour de chanter. Sur une estrade, le chef d'atelier, plus exactement le chef d'orchestre, présidait, ayant, devant lui, comme instrument, une cloche qu'il met en branle, me dit Asperus, quand il y a vacarme de clameurs et de vociférations, alors que, disciplinairement, chacun ne peut chanter qu'isolément. Croyez que, par ces temps d'après-guerre, il a de l'ouvrage, ce sonneur de cloches. Récemment, comme il semblait que les exécutants en tumulte allaient en venir aux mains, il a dit : Ah ! ne transformons pas en *Manu*facture notre noble *Voci*facture.

Adamastor psalmodiait sur un rythme grégorien. La loi qui servait de thème me sembla déconcertante ; elle avait pour objet des mesures contre la propagande des pratiques anticonceptionnelles ! En d'autres termes, faire obstacle à tout ce qui, dans l'activité des organes de la génération humaine, pourrait gêner la procréation de l'enfant ! On pénétrait donc dans le domaine très confidentiel de l'existence et, par une aberration, qui était apparemment un des effets disturbants de la Guerre, cela se faisait au grand jour, en séances solennelles dont les journaux publiaient le compte rendu par milliers d'exemplaires. On côtoyait la Pornocratie ! Quelle chevauchée d'indécence et d'obscénité cela devait faire galoper dans les imaginations de la Bilinguie entière !

— Mais, demandai-je à Asperus, quel mobile a fait agir les promoteurs d'une aussi effarante législation?

— C'est complexe, me dit-il, les uns disent qu'il faut augmenter la population de la Bilinguie, déjà pourtant surchargée ; ce sont des libres penseurs. Les autres, qu'il faut augmenter le nombre des âmes à conquérir à la Foi catholique : ce sont des dévôts.

Demi rieur, il ajouta :

Et ne supprimons pas, voulant qu'on nous seconde,
Quelque petit Chrétien qui veut venir au monde.

Adamastor allait toujours de son grand air. Voici qu'il proclamait l'unité nécessaire de tout fait de génération jusqu'au moment où la répétition devient légitime, quand il est apparent qu'il n'y a pas eu réussite. Toute femme fécondée, chantait-il en notes aiguës, doit être maintenue dans une réserve rigoureuse.

Et il déduisait d'autres extravagances, suite inévitable d'une doctrine absolue.

— A bas les Mauvais Semeurs ! cria-t-il d'une voix de stentor.

Cette intransigeance était repoussée par d'autres, tombant dans le fouillis des exceptions.

Panurge, assez haut pour scandaliser son entourage :

— Je donne ma démission et ma braguette aussi. Il n'y aura donc plus moyen de biscotter avec tranquillité ! A la Normande.

— A la Bourguignonne, dit frère Jean des Entommeures.

— Chacun à sa façon, hasarda timidement le discret Ponocratès.

* * *

Rêveur et décontenancé, j'interrogeai Asperus.

— Nommez-moi les meilleurs des exécutants de ce concert. Y a-t-il des vedettes, des voix remarquables?

— Il y en avait jadis, répondit-il, mais l'espèce semble

en être éteinte. La grande virtuosité parlementaire chantante, de jadis, est en général remplacée par une virtuosité vociférante, tombant parfois dans ce que des méchants nomment l'engueulement. Plus rien que du demi-choix, et pas toujours du bon demi-choix. Le Suffrage Universel n'a pas été heureux. Je ne puis que vous indiquer quelques types. Adamastor en est un ; on a caractérisé sa manière en disant : des lieux communs dans un trombone. — Cet autre là-bas, à visage de bois impassible, n'ayant jamais ri, est nommé à cause de son nasillement : Polichinelle devenu grave. — Cet autre qui profite de tout intervalle entre les chanteurs pour seriner de petits cris vieillots : c'est le grillon de l'assemblée. — Voilà encore Floridor, *Arbiter Elegantiæ* de l'orchestre. Ah ! ils en ont tous, ils en méritent tous des surnoms à pointes acérées. Il y a encore, là-bas, le quatuor des hurleurs qui donne dans les grandes circonstances.

— Mais, chantent-ils vraiment tous à l'occasion?

— Ah ! non, il y en a qui ne chantent jamais, invariablement muets : ce sont les carpes.

CHAPITRE XXXIII

Où il est question d'une loi dite de « Flamandisation Universitaire » et d'un Manuel dit « Le Crachoir polémiculaire ».

Asperus Dexter avait bien choisi le jour de cette visite à la Vocifacture. Voici, en effet, que le Président, chef des chœurs, après quelques coups de maillet sur son pupitre, dit :

— Il a été convenu, vous le savez, que nous devons consacrer une partie de chacune de nos séances à la répé-

tition du grand oratorio, *La Flamandisation Universitaire* qui, par la difficulté de nous mettre d'accord, subit des retards exorbitants. J'interromps donc, pour accomplir ce devoir, la discussion sur l'Anticonceptionnalité. Il y a encore soixante-dix-sept chanteurs inscrits. Je donne la parole à Tintamarros, le premier sur cette liste inquiétante.

Il convient, mon Vénéré Père, que je vous dise sommairement comment on explique ici cette histoire de Flamandisation, autant que, étranger de passage, j'ai pu m'en rendre compte. Pour la comprendre, il faut remonter à environ quatre-vingts ans en arrière, aux jours qui ont suivi la Révolution par laquelle la Bilinguie a été séparée de sa voisine, la Batavie. Vous savez que le pays avait immémorialement deux langues : la Thioise, ou Flamande, et la Franque. Or, il vint alors à certains esprits l'idée qu'on devrait n'en adopter qu'une comme langue officielle ; par haine de l'ennemi dont on venait de s'affranchir, on décida que ce serait la Franque. Et comme il n'y avait pas, dans le pays devenu libre, d'enseignement supérieur sous forme d'Université de l'Etat, on décida que, dans celle que l'on fonda à Léodium, en Wallonie et, dans celle que l'on fonda à Gandavum, en pleine Flandre, tout se ferait en français. Vous saisissez, ô mon juste et avisé Souverain, de qui le gouvernement fut toujours empreint de haute compréhension sociale, ce qui devait résulter de cette théorie étourdiment tyrannique. Une grande partie de la population nationale, frustrée du précieux aliment que donnent à une langue l'enseignement supérieur et ses infiltrations fécondantes, allait se trouver livrée aux seuls patois et subir, dans son langage et sa vie intellectuelle, l'inévitable déchéance qu'amène une telle mutilation, atteinte, également, dans son âme, par l'humiliation du discrédit frappant son idiome maternel et ancestral.

Les conséquences de ce brutal système se firent sentir

promptement et, parfois, avec une cruauté criant vengeance au ciel ; c'est ainsi qu'un père, déclarant à l'état civil, en flamand, la naissance d'un enfant, fut pénalement condamné, parce qu'on assimila sa prétention à l'absence de la déclaration que lui imposait la loi ; et que deux malheureux ouvriers, à qui on imputait un assassinat, poursuivis devant une Cour d'Assises où tout se déroula en français, dont ils ne comprenaient pas un mot, furent condamnés à mort et guillotinés, alors qu'ils étaient innocents, comme il fut prouvé dans un procès ultérieur où les vrais coupables avouèrent.

Comment s'étonner qu'une résistance s'inaugura, dès l'origine, et se déroula avec une intensité incompressible et augmentante? Quiconque lutte contre des forces naturelles finit par être vaincu. Le caractère de ce mouvement qui s'alimentait aux fibres les plus profondes de la nature humaine, avait pour principe d'obtenir, en toutes choses, l'égalité entre les deux langues et le respect réciproque, dans ce domaine, des deux fractions de la Nation. C'est, proclame-t-on, simple, légitime et beau : et on en voulut la réalisation dans l'enseignement supérieur, en obtenant, à Gandavum, une Université Flamande, dont on l'avait privé jusque-là, dans des conditions symétriques à l'Université de Léodium, en remplacement de l'Université franque qu'on avait imposée à la Flandre.

Cette revendication fut d'abord combattue avec acharnement. Il fallut pourtant se résigner finalement à la force de l'évidence et se soumettre. L'Université Flamande fut admise en principe, mais alors s'ouvrit un marchandage. On voulut que l'Université franque fût maintenue à côté de la nouvelle, qui aurait ainsi à subir, inévitablement, une lutte de concurrence affectée du poison des rivalités, dans laquelle l'inégalité du point de départ, résultant de tout l'acquis de septante-cinq années d'existence

de l'université intruse, devait donner à celle-ci une supériorité telle dans la lutte qu'il en pouvait résulter, peut-être, un écrasement et certainement des difficultés et des retards indéfinis.

— Rendez-nous, crient les Flamands, cette Université que vous avez établie et organisée avec les ressources communes de la Nation ! Quittez-la, restituez-la à la Mère Flandre, à cette terre, à cette race chez qui eurent lieu presque tous les événements capitaux de l'Histoire du Pays et accomplissez cet acte de suprême justice, sans l'affaiblir hypocritement par des restrictions adroitement combinées !

Voilà, mon Père Vénéré, comment on m'a exposé la bataille de la Flamandisation. Cette lutte ne s'interrompt pas et elle est furieuse. Asperus, avec qui j'en causais, fredonnait, à son sujet, sardoniquement, ce couplet :

Quand Anglicans et Puritains,
En Angleterre étaient aux prises,
Qu'on se battait pour des Eglises
Aussi fort que pour des catins...

* * *

Or, j'allais pouvoir assister à un des épisodes de cette querelle frénétique.

Tintamarros chantait, de sa voix puissante, en faveur de la réforme. Immédiatement, il fut assailli par des interruptions partant comme des javelots de points divers de l'atelier. Ce fut un vacarme qui transforma cette répétition, laquelle devait amener l'accord, en un charivari où tout fut désordre et que, vainement, le chef d'orchestre essaya d'amener à une harmonie, à coups de maillet d'abord,

à coups de cloche ensuite. Les chanteurs, les exécutants, ne restaient pas même à leurs places : ils marchaient l'un sur l'autre, comme dans un combat, s'interpellant et s'insultant comme des guerriers Homériques, de si près, parfois, que les huissiers de la salle devaient s'interposer et qu'après une demi-heure de ce tumulte le Président crut devoir suspendre la séance.

Je compris alors pourquoi circulait, en Bilinguie, une brochurette que m'avait apportée Epistemon, quelques jours auparavant, et dont je n'avais pas, d'abord, compris l'opportunité. Je vous en fais transcrire ici le titre par Ponocratès : à lui seul, il vous révèlera une situation générale sévissant actuellement en Bilinguie et dont la scène que je viens de décrire rapidement n'est qu'un épisode. Ce titre, le voici :

LE CRACHOIR POLÉMICULAIRE.

Manuel pratique à l'usage de
Messieurs les Politiciens et les Journalistes.

Donnant une nomenclature
des injures, insultes, gros mots,
méchants propos, quolibets, sobriquets,
déformation de noms,
insinuations, expressions caricaturales,
formules tendancieuses,
perfidies malicieuses, diffamations adroites,
grossièretés diverses,
pétarades, déjections alvines,
etc., etc.,
usités en Bilinguie
dans les polémiques journalistiques
et parlementaires,

Recueillis
par POLYDORE TOURNEBOURNE
membre de la Ligue Zwanzhéatique
et de plusieurs Académies littéraires et
philologiques.

En vente chez tous les libraires
et chez le concierge du Palais de la Vocifacture.

La couverture de cette curieuse brochure est aux couleurs nationales tricolores.

CHAPITRE XXXIV

La parabole des seaux crevés.

Avant de continuer le récit de ma visite à la Vocifacture, je me laisse aller, mon Auguste Père, à faire intercaler ici, par Ponocratès, encore une fantaisie du pamphlétaire Spytigenduivel, dont le caractère mystagogique vise, à la mode d'Alcofribas, non pas ce qu'il a l'air de dire, mais ce qu'il veut que l'on devine. Cette envie m'est venue par ce que je viens de voir et d'entendre, émanant des faits, gestes et paroles de cette cohue de « politiculards » abondante en non-valeurs, en débris, en rebuts. Trouverez-vous cette allégorie, à la fois ricaneuse et cruelle, suffisamment indicatrice de sa réalité secrète qui en est le poison, ou plus exactement la médecine de correction?

J'ai grand' pitié des seaux crevés
Qu'on découvre autour des villages,
Dans les gravats, dans les fossés,
Avec de si navrants visages.

Ah ! qu'ils ont l'air désespéré !
La lon fa maluré dondaine !
Ah ! qu'ils ont l'air désespéré !
La lon fa maluré dondé !

C'est surprenant, en vérité,
Autant de seaux crevés dans l'herbe !
Pourtant en fer galvanisé !
« Dur comme fer ! » dit le proverbe.
C'est-il qu'on nous aurait bernés !
La lon fa maluré dondaine !
C'est-il qu'on nous aurait bernés !
La lon fa maluré dondé !

Ils sont piteusement souillés
Sur ce qu'il leur rest' de peinture :
Du vert, du blanc, du panaché,
Du bleu, du brun couleur d'ordure.
Et tous salement encrottés !
La lon fa maluré dondaine !
Et tous salement encrottés !
La lon fa maluré dondé !

Je donne des noms d'amitié
A ces débris si lamentables.
Un noir, c'est Monsieur le Curé ;
Un roug', Monsieur le Connétable;
Un gris, Monsieur le Député !
La lon fa maluré dondaine !
Un gris, Monsieur le Député !
La lon fa maluré dondé !

Comment ça t'est-il arrivé,
Seau, qui gît là comme le crâne
D'un vieil ivrogne assassiné ?
Est-ce le coup de pied d'un âne,

Ou d'un butor, qui t'a crevé?
La lon fa maluré dondaine!
Ou d'un butor, qui t'a crevé?
La lon fa maluré dondé!

Que faisaient ces estropiés,
Au temps jadis, dans des ménages?
De quels propres, ou sal' métiers
Leur infligeait-on l'esclavage?
Y prenait-on des bains de pieds?
La lon fa maluré dondaine!
Y prenait-on des bains de pieds?
La lon fa maluré dondé!

Ils me parlent, ces mutilés,
Un langage sans politesse.
Ils disent, d'un air renfrogné,
Sans faire cas de mes tendresses:
« Es-tu pas toi-même un crevé? »
La lon fa maluré dondaine!
« Es-tu pas toi-même un crevé? »
La lon fa maluré dondé!

Que ne sont-ils gratifiés
D'une sépulture honorable,
Dans des enclos palissadés,
Sur lesquels un cœur charitable
Inscrirait: « Paix! aux seaux crevés,
» La lon fa maluré dondaine!
» Cimetière des seaux crevés,
» La lon fa maluré dondé! »

CHAPITRE XXXV

Où Pantagruel visite le second grand atelier du Palais de la Vocifacture.

— En avez-vous assez? me demanda mon guide.

— Ah ! certes, oui ! dis-je, en me levant.

La tournée continua ; je fus conduit dans la seconde salle de concert.

— Pourquoi cette seconde audition? fis-je.

— Oh ! dit-il, c'est le résidu d'une habitude. Autrefois, les chanteurs devaient ici être plus âgés et riches. On croyait que cela influait sur la voix et on ne se trompait pas toujours. C'était quelque chose comme le chœur des vieillards dans les tragédies antiques. En réalité, c'est maintenant un méli-mélo. Voyez, il y a même une femme à qui on a donné aimablement le surnom de Junon, en attendant d'autres divinités du même sexe, si l'on en trouve dignes de l'emploi, mais, en Bilinguie, on se défie encore du sens politique des Dames ; elles sont, par nature, religieuses et conservatrices ; aussi, les partis avancés ne les gratifient qu'à petites doses et en dorant la pilule amère de leur refus.

La salle avait les mêmes dispositions que la première.

— Mais, demandai-je, est-ce que tout ce cérémonial sert à quelque chose?

— Non, répondit Asperus, chacun des exécutants arrive avec son morceau tout fait et tient pour loyal de ne pas le modifier. C'est de l'apparat, rien de plus. Un chanteur célèbre a dit : Ces morceaux de musique ont quelquefois changé mon opinion, mais ils n'ont jamais changé mon vote.

* * *

Trois grands tableaux décoraient, derrière le Président, la paroi de l'hémicycle.

— Qu'est-ce? demandai-je à Asperus.

— Des symboles historiques, répondit-il. D'abord, nos communiers thiois, vainqueurs à la bataille des Éperons d'or de l'armée du Monocrate Philippe-le-Bel, qui voulait les asservir. Ensuite, les batailles contre le Monocrate Louis XIV, qui voulait les conquérir. Enfin, la victoire contre notre annexion à la Gaule, que le Monocrate Napoléon voulait maintenir.

— C'est, dis-je, beaucoup de symboles contre cette Gaule. N'est-elle pas maintenant votre chère alliée? Ne serait-il pas galant de les remiser, ces symboles?

— On n'y a pas encore pensé, répondit-il.

Et, après un moment de silence :

— Il est bon de ne pas aller vite dans cette question qui s'est échelonnée tout au long de l'histoire de la Bilinguie et de la Gaule, sous l'étiquette : *la frontière du Rhin*. Elle est dans l'âme de tout Gaulois autogobard, comme la venue du Messie dans l'âme de tout juif ; parfois, il arrive qu'on la taise, mais c'est de l'archi-provisoire, elle remonte fatalement à la surface. Même à l'heure actuelle, où il y a cent raisons de ne faire aucun tort à la Bilinguie qui s'est tant sacrifiée, on voit le problème surgir ça et là, en lueurs révélatrices de la persistance du mal et ce n'est pas un paradoxe de considérer comme très dangereuse, à ce point de vue, l'occupation par des forces militaires de Gaule, sur un long parcours et pour une durée de nombreuses années, de la rive gauche du Rhin, essai préparatoire et redoutable d'une annexion totale. Suis-je maladroitement inquiet et pessimiste ? La guerre mondiale a fait surgir, dans la langue, quelques mots heureux comme *amoché*, pour désigner l'affaissement moral d'à-peu-près tout le monde ; et, aussi, *activiste*, pour désigner ceux à qui on

prête le désir d'une annexion à la Germanie, alors qu'il faudrait l'appliquer, avec plus d'à propos, peut-être, à ceux qui rêvent une annexion à la Gaule.

CHAPITRE XXXVI

Où Asperus renseigne et ratiocine au sujet des chefs de partis en Bilinguie.

Revenus dans le grand vestibule d'entrée, je dis à Asperus :

— Ces trois partis dans lesquels ces législateurs sont groupés ont-ils des chefs?

— Autrefois, c'était l'usage, quand il n'y en avait que deux et ils eurent parfois alors des Egrégores remarquables. C'était avant le Suffrage Universel et la Démocratisation qui a partout gagné, en répandant comme une épidémie l'Individualisme personnel auquel la Bilinguie a toujours été prête, par son esprit d'extrême indépendance. On ne voit plus se dresser de personnalités éminentes ayant le don de commandement sur les masses. Il semble qu'on ne veut plus de Chefs ou peut-être qu'il n'y a personne capable d'en remplir le rôle. Le dernier qu'on puisse citer est, dans le parti Cléricalou, ce grillon d'atelier que vous avez vu tantôt et dont on tolère charitablement les crins-crins, qu'il fait crisser à tout propos pour attester que petit bonhomme vit encore. Lui disparu, ce parti ne sera-t-il plus qu'un totage incolore, qu'un demi-choix d'appauvris? Les Libéralous ont peut-être quelques unités plus notables, mais ils n'ont plus qu'une confiance affaiblie dans les doctrines qu'ils croyaient des spécifiques souverains. Si les premiers sont des appauvris, on peut dire des

seconds qu'ils sont des alanguis, des découragés, luttant encore, mais sans grand espoir et sans élan. Quant aux Socialous, ce sont des insoumis, remuants, bruyants, confiants, mais indisciplinés, n'admettant guère de subordination, agissant en une collectivité où chacun affirme sa liberté et son « petit genre ». Bref, partout la ferme volonté d'ensemble manque ou est chancelante. Ce phénomène s'affirme dans ce qu'on nomme le Noyautage, c'est-à-dire une dislocation en petits groupes à maniement difficile. Et il me vient à l'esprit de vous signaler une transformation qui est, apparemment, dans les destinées de l'Evolution historique. Plaît-il à votre Altesse que je le fasse, pour plus d'aisance, sous les ombrages que nous voyons, par ces fenêtres, à quelques pas?

CHAPITRE XXXVII

Où il est raconté comment il y eut, en Bilinguie, une saute des vents politiques et comment les vents Cléricon et Libérou s'amalgamèrent en un vent nouveau.

Parvenus dans un endroit favorable de cet asile de verdure, nous nous assîmes et Asperus reprit :

— Vous connaissez, Prince, les vents qui vous ont assailli à votre arrivée en Bilinguie et l'influence qu'a chacun d'eux sur les mœurs politiques de cette très spéciale nation. Depuis qu'a commencé la période de l'après-guerre, le vent Socialou a régné de façon dominante et en augmentant de force. On a subi, au début, son action avec une sorte d'entrain. Cela eut pour conséquence une avancée accélérée de la politique socialiste. Des réformes, pour lesquelles on combattait depuis longtemps sans

résultat, ont été brusquement admises, comme si une vague montante emportait la multitude. Le Suffrage Universel à vingt et un ans ; l'abolition du vote plural ; le vote relatif des femmes ; la liberté des syndicats et de leurs grèves ; la nation armée à casernement réduit à quelques mois ; les indemnités aux chômeurs involontaires ; le minimum des salaires ; le maximum des heures de travail ; les pensions aux travailleurs vieux ou devenus infirmes ; des impôts sur le revenu ; tout cela réalisé étourdiment et imprudemment, disent aujourd'hui les réactionnaires. Le vent Cléricon et le vent Libérou n'étaient plus que de très légers courants d'air. Ceux qui avaient le sentiment qu'on allait trop vite et trop fort se taisaient et laissaient faire. On parlait d'aller plus loin encore, surtout dans le domaine économique, car, dans le domaine politique, il semblait qu'on était allé presque jusqu'au bout.

Une réaction s'est alors produite qui me fit penser à l'inscription que j'avais lue chez l'Américain Sirius, synthétisant la constante et inépuisable transformation de la nature, notamment dans les sociétés humaines : *Itus et Reditus*, l'en avant et le retour en arrière, continua Asperus. Le Cléricon et le Libérou semblent prendre une revanche, avec cette nouveauté dans le phénomène qu'ils ne soufflent plus séparément, mais se mélangent en un courant unique dont les effets se font sentir sur les mentalités des deux grands partis dont ils étaient les animateurs.

Ils ne disputent plus en controverses confessionnelles sur les matières soit de Religion, soit de Libre Pensée, mais s'unissent en un vaste accord tacite sur les problèmes relatifs à la fortune, à la propriété, en un mot au Capital qu'ils sentent menacé et qui a, pour les uns et les autres, un intérêt commun et palpitant. Deux armées se constituent pour des batailles nouvelles de Classes : Les Possidentes contre les Non-Possidentes ; dans cette lutte, les

anciennes querelles dogmatiques qui inspiraient tout, sont reléguées parmi les vieux accessoires. Ce ne sont plus les Eglises qui symbolisent architecturalement les doctrines, mais ici les Banques ; là, les Maisons du Peuple ; — ici, les Capitalistes ; là les Salariés ; — la Bourgeoisie, le Prolétariat.

De jour en jour, cette transposition se caractérise davantage et plus ouvertement. Comme d'habitude, les politiculards croient que c'est à leur habileté que ce changement est dû. En réalité, dit Asperus, c'est le vent nouveau qui en est la cause, vent que l'on s'habitue à nommer le Capitalou ; lui-même ne dépend-il pas des puissances secrètes et inconscientes de l'Histoire et de la Nature? — C'est un *Reditus*, mais comment croire qu'il ne sera pas suivi d'un nouvel *Itus*. Et, alors, jusqu'où ira-t-on ? — Cela me fit penser à Spiridion Boukouloff et à ce qui se passe dans sa sauvage patrie. N'en voit-on pas, dès maintenant, les infiltrations? Nous subissons « des lois invisibles que rien ne peut fléchir et que rien n'attendrit », destinées dans lesquelles notre bonheur n'est qu'une quantité négligeable et nos efforts que des gesticulations de pantins.

— Mystère et compagnie, ricana Panurge-Uylenspiegel, et il fredonna :

Laat U maar varen,
Troost U met uw lot.
Nog eenige jaren,
Dan zijn wij kapot!

CHAPITRE XXXVIII

Où Asperus Dexter parle de la résolution qu'ont prise les capitalistes bourgeois de former, pour leur défense, une armée officieuse de Prétoriens.

— Et voici, dit alors Asperus, que se produit un phénomène nouveau et inquiétant.

Deux groupes énormes sont donc en présence, deux Faisceaux, en l'attitude du combat. Bourgeois, voulant défendre et assurer leurs positions acquises, Travailleurs, voulant conquérir davantage. C'est la fameuse guerre de Classes. Et il semble que, des deux parts, cela pourrait ne finir que par l'emploi de la Force !

L'idée est alors venue à quelques-uns d'organiser cette Force, non pas gouvernementalement, mais officieusement ; non point par le jeu d'une institution publique, mais par un effort privé constituant une sorte d'Etat dans l'Etat, analogue à ces formations historiques devenant maîtresses des directions sociales, sous les noms fameux de Janissaires, de Mamelucks, de Strelitz et surtout, pendant la décadence de la Rome ancienne, les Prétoriens, faisant et défaisant les Empereurs.

Sous une forme encore rudimentaire, on a vu, en certains pays, les Ouvriers s'emparant des usines et des installations de l'Industrie lourde, chassant les Directions Bourgeoises qui les administraient, bravant les résistances de la police régulière. Et, par contre, en cas de grèves ouvrières, on a vu les Bourgeois, en une improvisation triomphante, se substituer aux chômeurs du travail et accomplir les fonctions désertées.

Ces mouvements spontanés ont pris corps spécialement

dans la classe des capitalistes, aidés des sportulaires innombrables qui, parce qu'ils dépendent d'eux, marchent avec eux. C'est un mouvement d'ensemble qui, sous le nom d'Union Civique ou de Compagnons de Bonne Volonté, ou sous quelque autre étiquette sournoise, forme une armée ayant même un uniforme de ralliement, ayant ses armes et les ressources nombreuses dont disposent les détenteurs de richesses. Ils vont, viennent, agissent en Pouvoir social, se substituent à la légalité en cette besogne extraordinaire dont, au début, la faiblesse gouvernementale les a laissés s'emparer, s'imaginant trouver en eux des auxiliaires contre les dangers de la montée plébéenne.

Et cela gagne et devient une tactique politique pour tous ceux qui rêvent de réaction et mettent dans celle-ci leurs espoirs.

— Grave, très grave, dis-je. Prévoyez-vous jusqu'où cela ira? Prévoyez-vous comment cela pourra finir?

— Non, dit amèrement Asperus, j'en suis encore à la période psychique où l'on pense à quelque problème sans rien savoir du mystère de sa solution. A ne consulter que l'Histoire, cela finit toujours par le sauvage remède de la Guerre civile, de ses violences et de ses cruautés. Souvenons-nous, notamment, de ce qui advint à Rome : de Marius et sa Plèbe écrasant l'Aristocratie ; de Sylla et ses Réactionnaires écrasant le Populaire ; de Jules César, dans un mouvement analogue, luttant contre le parti de Pompée ; d'Antoine et d'Octave abattant Brutus et Cassius ; et tout cela finissant par la Dictature de César Auguste ! L'Histoire ne recommence guère, dit-on. Oui, dans les détails et les figurations concrètes. Mais bien dans les lois profondes de l'évolution.

— Mais ces syndicats dont tant on parle ne sont-ils pas des formations pouvant se transformer en une armée analogue à celle des partis Bourgeois, se dressant contre

elle, s'armant de la même manière, passant de l'organisation privée à une organisation publique redoutable au même degré. N'est-ce pas alors la guerre civile dans toutes ses fureurs et ses horreurs? *Di, talem avertite casum.*

CHAPITRE XXXIX

Dans lequel Epistemon fait connaître les motifs secrets qu'Alcofribas Nasier lui aurait révélés de l'introduction, dans le premier livre de son œuvre, de l'étrange et énigmatique Chapitre XIII consacré aux Torche... dos.

A ce que m'exposait ainsi Asperus Dexter se mêlait, dans mon esprit, le souvenir des rumeurs turbulentes que j'avais entendues et du répertoire singulier d'Incivilités grossières recueillies dans le Crachoir polémiculaire, trésor odieux que je ne pouvais m'empêcher de mettre en rapport avec une impression que je ressens fréquemment ici : celle de « visages à hostilité menaçante » chez ceux que l'on rencontre ou qui vous parlent, sans que rien justifie pareille attitude. Est-elle dans le sang de la population bilingue? Est-ce une de ses caractéristiques? Et, par une association d'idées, cela me fit penser au chapitre fameux et bizarre qu'Alcofribas a introduit dans la première partie de son épopée, avec un déconcertant cynisme et une prodigieuse audace dédaigneuse de respect humain, de défi et de mépris du qu'en dira-t-on, énigme littéraire dont souvent et sans résultat on a recherché le mot.

Le lieu tranquille où nous étions, l'intimité du cercle que nous formions, mes compagnons fidèles et moi, les hasards de notre causerie, me firent dire tout haut la

fantaisie de mes pensées sur ce sujet. M'adressant à Epistemon :

— Vous êtes de ceux qui conversèrent avec Alcofribas en ses derniers jours. Mon Père vous avait envoyé de Dipsodie auprès de lui pour savoir où en était la rédaction de notre grand premier voyage dont il avait la charge. En le visitant dans sa cure de Meudon, où il devait bientôt mourir, n'avez-vous rien appris de lui sur l'extravagance de ce chapitre XIII, dont l'invraisemblable scatologie fit se réjouir les uns jusqu'aux confins du rire humain, fit s'indigner les autres jusqu'au sacrilège de renier le génie du sarcastique et profond philosophe dont l'œuvre étonnante semble douée d'une vie inétouffable ?

Epistemon, ainsi pris à partie, se tut, d'abord, quelques instants, rassemblant ses souvenirs, car il ne faut pas oublier que c'est peu après cette entrevue dernière avec Alcofribas que, revenu en Dipsodie, il fut englobé dans le grand cataclysme frigorifère qui nous a endormis durant plus de trois siècles. Puis, avec quelque hésitation, il dit :

— Oui, j'en vins avec lui à parler de ce chapitre XIII et voici, autant qu'il m'en revient à la mémoire, ce qu'il me dit : « Songez au temps où j'écris. Cette terrible époque de la Réforme fait trembler le Catholicisme jusqu'en ses fondements : jamais Rome et le Papisme n'ont subi les secousses d'autant de schismes, et jamais, entre les humains, n'a brûlé une telle fureur d'antagonisme et de représailles abominables. Dire ce que je voulais dire, c'était s'exposer à la mort par le bûcher. Oh ! si je n'avais pas eu la protection de Messire Jean du Bellay et de Messire, son frère Guillaume ! Si je n'avais pas eu la bienveillance de notre Seigneur le Roi ! Un irrésistible et mystérieux besoin de ma destinée, « Quelque diable aussi me poussant », m'empêchèrent de me taire. Tant d'abominations ou de ridicules se déroulaient autour de moi que, d'elle-même,

ma main allait à l'écritoire, dût-elle y puiser la mort. Mais on pouvait user de subterfuges et plus ils étaient extravagants, plus ils pouvaient être préservateurs. Partout on n'entendait qu'explications, colloques, sermons, prédications, par lesquels on tentait de justifier les horreurs ou les sottises qu'on accomplissait ; les hommes m'apparurent en êtres de misère s'efforçant de se nettoyer, de se torcher après opération latrinatoire. De là vint mon énumération des Torchons, adaptée aux différents modes qu'emploient l'hypocrisie ou l'imbécillité pour habiller ces justifications. Vous souvenez-vous du début de mon propos? Grandgousier, revenant de la guerre, va visiter son fils Gargantua, alors encore enfantelet ; il lui demande si ses gouvernantes l'ont tenu blanc et net. Il est accompagné de ses deux officiers de chambre, le Garde-chier royal et le Porte-coton sanitaire. Et le jeunet, déjà merveilleux, lui répond par l'étrange nomenclature des torchons qu'il a employés : les attifets de velours ou de satin d'une damoiselle ; un bonnet de page bien emplumé ; puis d'herbes : saulge, fenouil, marjolaine ; de roses, de feuilles de choux, de pampres, de guimauves, de laitues et de feuilles d'épinards ; puis de couvertures, rideaux, coussins, tapis, nappes, serviettes, mouschenez, peignoir ; puis de foin, de paille, de bourre, de laine, — figurations qui, dans ma pensée cachée, représentaient les excuses doucereuses imaginées par les timides et les bons apôtres. Puis viennent celles des brutaux et des impudents qui croient superflu de recourir aux mensonges de la rhétorique et qui se torchent de leurs malpropretés verbales ou écrites : d'un panier (mais ô ! le malplaisant torchon). Et, le petit Gargantua continue son truculent babillage en citant comme torchons par lui employés des chapeaux, une poule, un coq, la peau d'un veau, un lièvre, un cormoran, un sac d'avocat. »

Tout cela est figuratif, symbolique, emblématique, allégorique, il faut en pénétrer le sens dissimulé. L'œuvre de Rabelais est vraiment une épopée, un poëme épique, procédant par une série de paraboles décrivant mystagogiquement les évènements et les mœurs tragiques de l'Occident de l'Europe pendant la première moitié du terrible XVI^e^ siècle. Rabelais, qui semble constamment y rire, en réalité y grince des dents.

— Mais, interrompis-je, dans la scène à laquelle j'ai assisté tantôt, à la Vocifacture Nationale, tout cela serait donc présentement encore d'application?

— Oui, dit Epistemon, tous ces cris injurieux, tous ces discours astucieux ne sont peut-être qu'une vaste torcherie où chacun est surtout occupé du nettoyage, vis-à-vis de soi-même ou d'autrui, de ses méfaits et des incongruités qu'ils laissent derrière eux.

— Une torcherie, cria Panurge, une torchonnade, où les torchards se torchonnent. Torchez-vous, torchons-nous, qu'ils ou elles se torchent ! ! Qui n'a pas quelque chose à se torcher? Vivent les torchons !

— Serait-ce là la Politique? soupira mélancoliquement le doux Ponocratès.

— Ah ! c'était une insolente leçon qu'Alcofribas voulait donner à ses contemporains, reprit Epistemon. Oui, elle peut servir encore aujourd'hui. Ce n'était pas simplement une mare de bouffonneries scatologiques. Alcofribas lui-même ne l'indiquait-il pas dans cette phrase de son texte : « Ces propos entendus, le bon homme Grandgousier, fu ravy en admiration, considerant le hault sens et merveilleux entendement de son fils Gargantua. »

L'entretien semblait devoir en rester là, quand, tout à coup, entre Panurge-Uylenspiegel et Spytigenduivel, qui s'était mêlé à notre groupe, s'ouvrit le singulier duo que voici, sorte de jeu de raquette où les mots lancés

par l'un, répliqués par l'autre, étaient des balles qu'on se renvoyait :

SPYTIGENDUIVEL.	UYLENSPIEGEL.
— Torchez-vous :	— Je me torche :
— D'un oremus.	— D'une cornemuse.
— D'une lettre pastorale.	— D'une flûte à deux sous.
— D'un mandement de carême.	— D'une pinte d'huile de ricin.
— D'un toast dans un banquet honorifique.	— D'un cornet de pralines au jus.
— D'une profession de foi politique.	— D'une langouste atmosphérique hermaphrodite.
— D'un programme électoral.	— D'une vessie transformée en lanterne.
— D'un exposé des motifs.	— D'une seringue à triple expansion.
— D'une justification ministérielle.	— De l'arrière-faix d'une ânesse avortée.
— D'un budget en déficit.	— D'une cruche à lait égueulée.
— D'un appel aux bons citoyens.	— D'un orgue de barbarie désaccordé jouant *Mie Katoen*.
— D'un prospectus de société anonyme.	— D'un écheveau de fils à couper le beurre.
— D'un discours de réception académique.	— D'un collier d'émeraudhoïdes.
— D'un article de fond.	— D'un emplâtre sternutatoire.
— D'un traité international.	— D'un chiffon de papier.

— Ah ! ça, s'écria le colérique Frère Jean des Entocs, cessez cette parade de tréteaux de foire, couple indésirable, ramassis infect, rebut de la création, persifleurs déprimants, ricaneurs, saboteurs, sabouleurs, mystificateurs, matagrabolisateurs ! J'ai soif. Y a-t-il, dans l'environ, une bonne taverne, où l'on peut se désaltérer de la purée siliginale, qui est la cervoise renommée du pays, nectar dont je veux rapporter une cargaison pour les moines et les moinesses de mon abbaye de Thélème ?

— Il n'y en a pas une, mais des douzaines, dit Panurge. Je m'offre d'y conduire notre bande.

— Eh bien ! en marche ! cria Frère Jean.

— Vooruit ! dit Panurge. Goede reis en de wind van achter !

Et ils se défilèrent, bras dessus, bras dessous, dodelinant de la tête et barytonnant de la croupe selon leur ordinaire, Panurge-Uylenspiegel chantant :

Mie Katoen,
Kom morgen noen,
Wij zullen een pintje drinken.

CHAPITRE XL

Du principe du Droit Public bilingue dit : le Ligotage de l'Exécutif, — et de la manière dont le Figurator Boula-Matari s'en était accommodé.

Il y a, dans le Droit Public de Bilinguie, une disposition qui paraîtra fort curieuse à votre Paternelle Majesté, investie, en Dipsodie, du pouvoir absolu et de Droit divin. Vous êtes, en effet, tyran dans le sens bienveillant du terme, un tyran éclairé, sage et bon comme l'était Marc-Aurèle, si bien exprimé par ces mots que je porte insérés en illustration dans mon exemplaire d'Alcofribas Nasier, ainsi que font les dévotes dans leurs livres de prières :

« Son règne, c'est la vertu en action... Le plus sage, le plus pur, le plus vertueux des hommes... Ses décrets bienfaisants descendent sur les faibles et sur les petits... Les épreuves, la souffrance n'altèrent pas la source de douceur que répand son âme... Il voulut élever un temple à la Bonté, il n'eut qu'à le tirer de son cœur... Sa miséricorde était infatigable ; le seul reproche

qu'il adressa à autrui fut celui de son exemple... Ce héros n'est qu'un père doux et tendre, ce philosophe se fait enfant avec les enfants... C'est dans ses « Pensées » qu'il faut mesurer son âme, elle est là en sa force et en sa grandeur ; elles se succèdent comme les soupirs d'un cœur gonflé par l'extase... Marc-Aurèle s'incline devant la Puissance divine immuable. C'est en lui chantant un hymne qu'il acquiesce à ses lois. »

Tel vous êtes, mon très Vénéré Géniteur, et je m'incline humblement.

Mais si, même au temps où nous frappa la grande congélation, un Roi était absolu, que de choses ont évolué pendant les siècles de notre immobilisation glaciaire ! Actuellement, tous les pouvoirs ont passé à la Nation ; c'est *Demos*, c'est-à-dire la Démocratie, qui domine et un Roi n'est plus qu'un des serviteurs de cette puissance ; ce qu'il a encore de prérogatives anciennes n'est plus qu'un résidu, matière à défiance plutôt qu'à autorité. C'est ce régime nouveau auquel est soumis le Figurator de la République Bilingue, dont on pourrait dire qu'elle est une République *Royalique*, une République-à-Roi. L'institution juridique, destinée à le contenir dans ses fonctions, ainsi diminuées, est le Ligotage constitutionnel. Il n'a plus la prérogative de faire à volonté des lois. Celle-ci appartient à un autre pouvoir que je vous ai décrit en vous parlant de la Vocifacture Nationale. Le Figurator leur donne une sanction finale qu'il ne refuse guère et ne s'occupe que de les faire exécuter, en prenant les mesures réglementaires opportunes. S'il allait au delà, ce serait un abus pour lequel on ne pourrait rechercher de responsabilité que chez les ministres qu'il a le droit de choisir comme agents d'exécution. Il est donc enserré dans un étroit réseau de liens qui paralysent ses volontés, qui le ligotent, qui sont, pour la Nation, une garantie précieuse et qu'on a symbolisés dans son costume

de grande cérémonie par des fils d'or lui couvrant la poitrine, en somptueux, mais vigoureux brandebourgs.

La fonction ainsi réduite de Figurator est encore héréditaire en Bilinguie, comme souvenir de la Royauté ancienne et ne fut supportée qu'avec impatience par le prédécesseur de celui qui en est maintenant investi. C'était le fameux Boula-Matari.

L'homme était extraordinaire et de proportions mentales qui en faisaient, en quelque sorte, un anachronique. Asperus Dexter m'a décrit cette curieuse figure : certes, il ne s'évada pas, en Bilinguie, du cercle fermé par la Constitution. Mais il chercha à côté de quoi satisfaire une âme fastueuse, et c'est de là qu'est sortie une œuvre grandiose et peut-être en dehors de la destinée naturelle de la Bilinguie : le Congo !

On le vit, avec une audace, une habileté, une persévérance prodigieuses, conquérir, « au nez et à la barbe des Puissances », un territoire, grand comme quatre-vingts fois la Bilinguie, peut-être le plus riche de l'Afrique, dont lui seul discernait alors la valeur et l'avenir.

— Si vous avez affaire à lui, aurait dit un homme d'Etat, tenez-vous à distance, c'est un enchanteur : s'il vous parle, vous serez envoûté.

Les Bilingues de son temps ne l'ont pas apprécié à sa haute valeur. Il dépassait trop ces *Minces*, lui à qui il eût fallu la souveraineté d'un grand Empire. Il dédaigna leurs insuffisances et leurs sarcasmes.

— Je suis à Lilliput, disait-il, où l'on se bat pour savoir si c'est par le gros bout ou le petit bout qu'il faut manger les œufs à la coque, mais je veux laisser la Bilinguie plus riche, plus belle, plus grande.

Et il fit comme il avait dit. Sa gloire est certaine, mais elle est à retardement.

CHAPITRE XLI

Où l'on voit comment une maladie nommée la Mataïote est, en Bilinguie, un moyen de Gouvernement.

Aequs-Libra, successeur de Boula-Matari, au moment où fut déclarée la Grande Guerre, répondit au Picrochole des Teutes, qui réclamait, pour ses armées, passage par la Bilinguie : Jamais ! Mot qui, peut-être, fut le seul à retentissement héroïque de tout l'affreux cataclysme, aussi pauvre en grandeurs que ruisselant en horreurs. Il a dû se soumettre au rôle effacé que lui infligeait le ligotage, sans obtenir du sort la magnificence d'une occasion analogue à celle de son devancier.

Mais, vraisemblablement, sur les suggestions d'un entourage médiocre de ministres ou de familiers, il s'engagea dans un système où sa fonction lui laissait la liberté : celui de la distribution des Faveurs, ayant pour base la Vanité, l'incompressible vanité humaine, la Mataïote, d'après son étymologie grecque. Y voyait-il lui-même, y voyait-on, pour lui et les siens, une source de popularité préservatrice au milieu d'événements qui ébranlaient ce qu'il reste de Dynastes? On dit qu'il avait échappé au fondateur de la dynastie, à qui on marchandait le pouvoir de décorer « ses sujets », cet indiscret mouvement de mauvaise humeur : « Ils veulent donc m'empêcher de mettre des muselières et des colliers à mes chiens ! »

J'assiste aux résultats de cette politique de gratifications qui semble avoir fait de la Bilinguie le pays le plus décoré du monde, en amoindrissant malheureusement les caractères dans la puérilité des hochets et des amulettes élargie aux proportions d'une manie nationale.

Jugez-en, mon Souverain et droiturier Seigneur, par les innombrables détails dont je vois autour de moi, partout, les traces, comme on voit sur le sol celles d'une averse après orage.

Il fit d'abord distribuer cinquante titres, dits de Thérapeute-d'Etat, chargés, en théorie, de donner leurs conseils au Roi-Président Figurator de la République, dans les cas graves de maladie politique, dignité dont furent affublés, pour bon nombre, des politiculards, plus malades que ce qu'ils avaient à traiter. Ils ont rang de Ministres et ne se font pas faute de s'en « glorifier ». Il y eut, ensuite, une attribution de titres de Noblesse, qu'acceptèrent avec allégresse pour leurs hauts faits civiques, souvent imaginaires, des médiocres à qui pourtant seyait une ancestrale honorable roture. Il y a, maintenant, ici, d'illustres « demi-castors » ayant droit de se qualifier Baron de la Sucrerie, avec une betterave sur leur blason ; ou Prince des Tramways électriques, ou Comte du Blijven-Staan ou de l'Achter-Uit, ayant pour devise : « Je freine », et pour armes un Sabot ; un Vicomte de la Grande Percée, pour avoir imaginé une communication urbaine nouvelle ; un Chevalier de l'Abattoir ; un Ecuyer de l'Egout Collecteur ; un Vidame de l'Epuration des Eaux ménagères ; bref, un rappel de leurs faits et gestes comme, pour de grands soldats, leurs victoires.

Quoique le Roi-Président ait seul la prérogative de ces distinctions, on a imaginé de lui faire une sorte de concurrence en émaillant le réseau de la Voirie des noms de célèbres inconnus, investis passagèrement d'une fonction publique, s'étalant aux yeux des passants sur des plaques bien en vue. Il y a la grande avenue Pielstikker van Muysenwinkel, un boulevard Le Moutardier, le square Vindevogel, la rue Machin de la Chose, la place Dupantalon, la chaussée Tommelaere-Rottenderm, et même une impasse du Cail-

lou, bref, un armorial à la fois lamentable et bouffon, dont les peuples futurs se demanderont, apparemment, le sens mystagogique ou mystificatoire. Et, pourtant, l'histoire de la Bilinguie abonde en grands ou pittoresques souvenirs qui auraient pu remplacer les rébus de ces énormes plaisanteries.

Ce que je viens de dire est toutefois peu de chose en comparaison du carnaval que vous allez voir : le chapitre des Décorations proprement dites.

Elles sont actuellement au nombre de vingt-sept variétés et rien ne garantit que cet important total ne sera pas augmenté. Il l'est même, dès maintenant, par les grades allant jusqu'à la demi-douzaine dans quelques-uns de ces ordres : Grand Cordon, Grand Officier, Commandeur, Officier, Chevalier, Palmes et Médailles, bref, un pullulement qui se manifeste aussi dans les éléments au moyen desquels on s'est efforcé de distinguer chacun des hochets formant le signe extérieur de cette hiérarchie compliquée.

A cet arrosage de babioles, il faut ajouter celles venant en aspersion de l'étranger.

Comme, en Bilinguie, il y a une fête annuelle où l'on distribue des jouets, des bonbons, des sucres d'orge aux petits enfants sous l'invocation de Saint-Nicolas, on a pu dire que cette Politique de sucrerie est la Saint-Nicolas des grands bambins. C'est un Salmigondis de croix en métaux variés, de rubans, de cordons et cravates en couleurs et largeurs diverses, de chiffres, d'emblèmes combinés, de colliers, de palmes, de guirlandes, de couronnes, de liserés, de plaques, aussi multiples que les tatouages dont s'ornent les sauvages, véritable origine de ces figurations, où la peau humaine remplace les habits et les uniformes sur lesquels on accroche maintenant ces insignes. Les femmes participent à ces distributions ; il est même question de créer pour elles l'ordre spécial du Cordon Ombilical, vu

les préoccupations relatives aux moyens de favoriser la natalité entamée par les massacres de la Guerre.

Y a-t-il des refus? Archi-rares. On signale celui d'un citoyen notoire qui répondit : Non. Je préfère rester créancier du pays plutôt que d'en devenir débiteur.

Il y a aussi une gazette qui a assumé le rôle d'être le Moniteur de ces œuvres, ainsi que de toutes les balivernes de la vanité bourgeoise. C'est le *Pett-en-l'air*. Il n'est pas de petite niaiserie de cette nature qui n'y soit boursoufflée aux proportions d'un événement mondain méritant la publicité. On se croit disqualifié si on ne s'en procure pas la satisfaction. Il est vraiment comique de voir les extravagances de cette manie glorioleuse, qu'il s'agisse d'un mariage, d'un enterrement, d'un déplacement en villégiature ou de n'importe quelle faribole jetée en grenaille de poulaillier à la curiosité publique. *Vanitas, vanitatum, omnia vanitas!*

CHAPITRE XLII

Où Panurge sollicite de Pantagruel permission d'organiser un Congrès de Grimaces pour régler les suites de la Grande Guerre.

Il y a ici une association nommée la Ligue Zwanzhéatique, unique, je crois, en son genre. Elle a pour but de ridiculiser et mystifier les sots et les sottises. Elle a pour instrument la Moquerie allant souvent jusqu'aux proportions épiques et cruelles ; elle a adopté l'antique devise : *Castigat ridendo mores.*

Or, voici que, ce matin, me survient Panurge, se pliant en deux et les bras étendus devant lui à la turque :

— Prince toujours magnifié et obéi, votre serviteur désire vous soumettre humblement une requête.

— Redressez-vous, Panurge, et parlez.

— Vous connaissez, Seigneur, les efforts faits depuis la fin du grand Massacre, — et il intercala son juron coutumier : — Dix millions de morts ! Vingt millions de mutilés ! Cent millions d'amochés ou de vies raccourcies ! Mille milliards de dépenses ! Trois mille milliards de dévastations et de ruines ! Un abîme de souffrances aux corps et un autre de souffrances aux âmes !

— Au fait, Panurge, dis-je, troublé, pourtant, à ces entrevisions si terribles et si vraies.

Il poursuivit :

— Pour se tirer de cet affreux désordre, causé par la prolongation du drame, voulue avec obstination par des insensés qui en resteront célèbres : Ribotte, Pakvast et Tigrano, et tenter de dénouer les nœuds gordiens qu'ils ont enchevêtrés, on a multiplié les colloques, les conciliabules, les conférences, les commissions, les sous-commissions, les arrière-commissions, les expertises, tout le fatras des délibérations et le trimberlin des paroles creuses. Il n'en est sorti que du vent.

— Et des billevesées, ne pus-je m'empêcher de dire.

— Des Foutaises ! exclama Panurge. Des Pataquès en pays de Pataquois, aux villes de Temperdu, de Rienquivaille, de Blagembourg et autres localités investies, désormais, de la notoriété des inutiles bavardages et gyries — kinderspelen, prullery, culagiën — qui, chaque fois, ont montré ce que peuvent, en fourgonnant dans la marmite des événements, de grands diplomates tels que les illustres Sottinez, Cerveaukibrule, Jaspinoche.

— Alcofribas, exclama Epistemon, aurait dit : Bavards bombinant dans le vide !

— Or, celui qui remplit actuellement la fonction prési-

dentielle dans la Ligue Zwanzhéatique, Hanus Karacucarador, de son nom de bataille, est venu me trouver. C'est lui qu'a rendu célèbre sa fameuse thèse juridique sur la question de savoir si l'adultère commis par le mari au long du mur mitoyen avait été perpétré dans le domicile conjugal. Il m'a dit : « La Ligue Zwanzhéatique croit de son rang et de son devoir de faire un geste dans le conflit des Nations ; elle a résolu d'organiser, pour un but d'éclaircissement, un solennel Congrès de Grimaces, dépassant, à cet égard, tous les simulacres auxquels on s'est livré en ces derniers temps. Ayant appris qu'un descendant du fameux Thyl Uylenspiegel est arrivé dans nos murs, et que c'est Vous ; se souvenant aussi que votre illustre Ancêtre avait, au XV^e^ siècle, dirigé à Lutèce, dans la grande salle du Palais de Justice, sur les ordres du Roi Louis le XI^e^, un concours de grimaces, destiné, d'après les pronostics de son astrologue nécromancien, Tristan l'Ermite, à établir le programme de sa politique contre le farouche et tumultueux Karel-den-Stoute, Duc de Bourgogne, notre conseil suprême des Agathopèdes a pensé que le soin de tout régler ne pouvait être mieux confié qu'à vous. Acceptez-vous? »

Et Hanus Karacucarador, louchant des deux yeux en sens opposé, me fit ce qu'on me dit être le Signe de fraternité et de détresse des Zwanzeurs.

— Oui, dis-je, mais sauf autorisation de mon Prince et Seigneur Suzerain Pantagruel. Et avec cette remarque que je ne suis pas un descendant de Thyl Uylenspiegel, mais Thyl Uylenspiegel lui-même, car Thyl Uylenspiegel et sa mission nécessaire et fatidique sont éternels.

— Laissez-moi réfléchir, répondis-je.

Et, dans ma mémoire, revint ce souvenir de mon premier voyage accompli sur les ordres de votre Paternelle et Bienveillante Majesté : celui de notre escale dans l'Ile de la Quinte-Essence, où régnait la Reine Entéléchie et où

l'on résolvait toutes les difficultés privées ou publiques par des attouchements, des gestes, des chansons ou des bals pratiqués, soit par les Ministres et Gentilshommes d'Etat, soit par la Reine elle-même, suivant l'ordre réglé par le Droit constitutionnel de ce singulier Royaume, inspiré par une Souveraine si ennemie de tout discord, de tout grincement, de toute querelle, de toute inutilité, en un mot de toute Vulgarité, qu'au dire sans vergogne de notre chroniqueur Alcofribas Nasier, synthétisant la politique et la nature de cette personne diaphane : « Elle ne fientait que par procuration ».

* * *

— Veuillez donc vous retirer, dis-je, je vous ferai rappeler tantôt.

Et, resté seul, je me mis à relire la Chronique d'Alcofribas aux chapitres de la descente dans le Royaume de la Quinte-Essence. Je ne résiste pas au désir d'en rappeler ici quelques fragments : c'est si riche en vérités cachées sous une savoureuse et audacieuse fantaisie ! C'est si applicable, *Mutatis mutandis*, à ce qui se passe maintenant ! Quelle ironie de sagesse, en ce qui concerne les bavardages et les logomachies stériles de la Diplomatie et des Politiciens !

« Rien plus par admiration ne subvertit nos sens que l'exercice des gentils-hommes de sa maison, abstracteurs, perazons, nedibins, spodizateurs et autres, lesquels nous dirent franchement, sans dissimulation, que la dame Royne faisoit tout impossible, et guarissoit les incurables seulement ; eux, ses officiers, faisoient et guarissoient le reste.

» Là je vy un jeune perazon guarir les verolez, je dy de la bien fine, comme vous diriez de Rouen, seulement leur touchant le vertebre dentiforme d'un morceau de sabot par trois fois.

» Un autre je vy hydropique parfaictement guarir, tympanistes, ascistes et hyposargues, leur frappant par neuf fois sur le ventre d'une bezaguë Tenedie, sans solution de continuité.

» Un guarissoit de toutes fiebvres quartes sur l'heure, seulement leurs pendant à la cinture sus le costé gauche une queue de renard (*alopex* est nommé des Grecs).

» Un du mal des dents, seulement lavant par trois fois la racine de la dent affligée avec vinaigre suzat, et au soleil par demye heure la laissant desseicher.

» Un autre toute espece de goutte, fust chaude, fust froide, fust naturelle, fust accidentalle, seulement faisant ès goutteux clorre la bouche et ouvrir les yeux.

» Un autre je vy lequel en peu d'heures guarist neuf bons gentils-hommes antiques du mal Sainct-François, les ostant de toutes debtes, et à chacun d'eux mettant une corde au col, à laquelle pendoit une bourse pleine de dix mille escus au soleil.

» Un autre par engin mirifique jettoit les maisons par les fenestres ; ainsi restoient émundées d'air pestilent.

» Un autre guarissoit toutes les trois manières d'hetiques, atrophes, tabides, emaciez, sans bains, sans laict tabian, sans dropace, pication ni autre medicament, seulement les rendant moynes par trois mois. Et nous affermoit que, si en estat monachal ils n'engraissoient, ne par art ne par nature jamais n'engraisseroient.

» Un autre vy accompagné de femmes en grand nombre par deux bandes : l'une estoit de jeunes fillettes saffrettes, tendrettes, blondelettes, gratieuses et de bonne volonté, ce me sembloit ; l'autre de vieilles édentées, chassieuses, riddées, bazanées, cadavereuses. Là fut dit à Pantagruel qu'il refondoit les vieilles, les faisant ainsi rajeunir, et telles, par son art, devenir qu'estoient les fillettes là presentes, lesquelles il avoit cestuy jour reffondues et entiere-

ment remises en pareilles beauté, forme, elegance, grandeur et composition des membres comme estoient en l'aage de quinze et seize ans, excepté seulement les talons, lesquels leurs restent trop plus courts que n'avoyent en leur premiere jeunesse. Cela estoit la cause pourquoy elles dorenavant à toutes rencontres d'hommes seront moult subjettes et faciles à tomber à la renverse. »

Ah ! quelle saveur ! Quelle philosophie profonde et quelle satyre, sous ces plaisanteries dans lesquelles le vulgaire ne voit que farces et amusement ! Ah ! comme elles font penser aux discours, moyens, subterfuges, remèdes, recettes qu'imaginent les politiciens de tout acabit. Quel besoin de lire davantage, auquel je me laisse entraîner, en reproduisant ce qu'Alcofribas décrit de la Reine elle-même, pratiquant sa politique de Chansons et de Bals !

« En la seconde gallerie nous feut par le capitaine monstré la Dame, jeune, et si avoit dixhuict cens ans pour le moins, belle, délicate, vestue gorgiasement, au milieu de ses damoiselles et gentils-hommes. Le capitaine nous dict : « Heure n'est de parler à elle, soyez seulement spectateurs attentifs de ce qu'elle faict. Vous, en vostres royaumes, avez quelques roys lesquels phantastiquement guarissent d'aucunes maladies, comme scrophules, mal sacré, fiebvres quartes, par seule apposition des mains. Ceste nostre Royne de toutes maladies guarist, seulement leur sonnant une chanson selon la competence du mal. »

» Furent alors les lepreux introduits. Elle leur sonna une chanson, je ne sçay quelle : soudain furent et parfaictement guaris. Puis feurent introduits les empoisonnez ; elle leur sonna une autre chanson, et gens debout. Puis les aveugles, les sourds, les muets, leurs appliquant de mesme. Ce que nous espouvanta, non à tort, et tombasmes en terre, nous prosternans comme gens ecstatiques et ravis en contemplation excessive et admiration des vertus qu'avions veu

proceder de la Dame, et ne fut en notre pouvoir mot aucun dire. Ainsi restions en terre, quand elle, touchant Pantagruel d'un bouquet de roses franches, lequel elle tenoit en main, nous restitua le cens et le fist tenir en pieds. »

Mais si, en royaume de Quinte-Essence se trouvaient ainsi guéris gouvernementalement les maux personnels de ses sujets formulant ses Décrets, soit par les attouchements de ses Ministres et Gentilshommes d'Etat, soit par ses chansons que personnellement elle improvisait, c'était par des Bals qu'elle résolvait les questions plus graves intéressant la généralité. Vous souvenez-vous de ce mode de délibérations, de discussions et d'argumentations?

« Fut en presence de la Dame faict un bal en mode de tournoy, digne non seulement d'estre regardé, mais aussi de memoire eternelle.

» Pour iceluy commencer fut le pavé de la salle couvert d'une ample piece de tapisserie veloutée, faite en forme d'eschiquier, savoir est à carreaux, moitié blanc, moitié jaulne, chascun large de trois palmes, et carré de tous coustez, quant en la salle entrerent trente deux personnages, desquels seize estoient vestus de drap d'or, seize autres vestus de drap d'argent.

» Chascune bande avoit de sa part ses musiciens vestus de pareille livrée.

» Posées en leurs assiettes les deux compagnies, les musiciens commencent ensemble sonner en intonation martiale. Là voyons les deux bandes fremir, et soy affermer pour bien combatre, venant l'heure du hourt, qu'ils seront evoquez hors leur camp.

» Mille ruses, mille assaulx, mille desmarches furent faictes, tant d'un costé que d'autre.

» Et print fin ce premier bal en tant grande allegresse, gestes tant plaisans, maintien tant honneste, graces tant rares, que nous fusmes tous en nos esprits rians comme

gens ecstatiques, et non à tord nous sembloit que nous fussions transportez és souveraines delices et dernière félicité du ciel Olimpe.

» Fini le premier tournoy, retournerent les deux bandes en leur assiette première, et, comme avoient combatu paravant, ainsi commencerent à combatre pour la seconde fois, excepté que la musique fut en sa mesure serrée d'un demy temps plus que la precedente, les progrez aussi totalement differens du premier.

» Pour le tiers et dernier bal se tindrent en pieds les deux bandes, comme devant, et me semblerent porter visage plus gay et deliberé qu'és deux premiers precedens. Et fut la musique serrée en la mesure plus que de hemiole, en intonation phrygienne et bellique, comme celle qu'inventa jadis Marsyas. Adonques commencerent tournoyer et entrer en combat, avec telle légèreté qu'en un temps de la musique ils faisoient quatre desmarches, avec les reverences de tours competans, de mode que ce n'estoient que saux, gambades et voltigemens petauristiques entrelassez les uns parmy les autres. Et, les voyans sus un pied tournoyer après la reverence faite, les comparions au mouvement d'une rhombe gitante au jeu des petis enfans. »

Ainsi imageait les assemblées délibérantes et les colloques politiques le grand Messire François Rabelais que Panurge-Uylenspiegel persiste à nommer Franssus Rabelaer. Et je me répétai : « Comme le bon sens fait parler le génie ! Quel amour pour l'âpre vérité eût ce maître en son âpreté ! Quelle pénétration sarcastique des choses de ce monde, si triste et si profonde que, lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer ! » Dès lors, pourquoi, si ces Chansons et ces Danses peuvent, sous leur apparente frivolité, servir d'enseignement, ne pas admettre que des Grimaces peuvent avoir une analogue vertu?

* * *

Je me souviens aussi qu'au temps où le grand gel vint nous surprendre, Uylenspiegel-Panurge était reçu comme étant l'incarnation humaine de la résistance de la multitude populaire, spécialement celle des campagnes, contre la tyrannie des Seigneurs et de leurs Emules, les Bourgeois des Villes. Sa légendaire figure ne s'applique-t-elle pas mieux encore à la masse plébéenne agrandie par l'extension prodigieuse de la classe ouvrière? La pérennité de son type ne s'affirme-t-elle pas en cet aspect plus vaste ? Puisque le hasard avait mis à mes côtés un si significatif emblème, ne fallait-il pas en profiter?

Je fis donc rappeler Panurge.

— J'autorise votre projet, dis-je. Mais qui déduira des Grimaces que l'on y verra les horoscopes utiles pour régler les affaires?

— Les Grimaceurs eux-mêmes, dit Panurge, s'ils parviennent à s'entendre.

Hanus Karacucarador, prévoyant, lui aussi, un nouvel échec, suggérait, comme recours suprême, une Conférence de Pétomates et de la Pétomatie, véritable prononciation, disait-il, de « diplomates » et de « diplomatie ».

CHAPITRE XLIII

Où l'on voit Pantagruel entrer en relations avec le banquier Juif Aron ben Arosh et l'interroger sur la situation financière de la Bilinguie.

Le banquier Aron ben Arosh est un des administrateurs de la grande Banque Interocéanique, une des six grosses qui fonctionnent actuellement en Bilinguie avec tous les avantages, les combinaisons fructueuses, l'autorité, directe et indirecte, issus de la Guerre et de ses conséquences

désordonnées. C'est un homme distingué d'aspect et de tenue, vêtu à l'européenne, imitant les allures de son milieu, mais ne parvenant toutefois pas à faire disparaître, sous ce mimétisme, les caractéristiques physiques et morales de son origine orientale. Il remplit ici le rôle qui, me raconte-t-on, faisait dire à un homme d'expérience : Je ne mettrai jamais, fût-ce qu'un sol, dans une Banque où il n'y a pas au moins un Juif ; s'il n'y a que des Chrétiens, on risque de devoir « faire une croix » dessus.

Etabli en Bilinguie depuis longtemps, il y est très apprécié comme expert en choses financières, mais, pourtant, ne s'y trouve qu'en surface. « Comme tout bon Israélite fixé à l'étranger, même naturalisé, dit Asperus Dexter, il n'a de grande patrie que celle de son origine sémitique, toujours prêt, quand son intérêt le lui conseille, à délaisser cette nationalité factice, pour en adopter une autre plus fructueuse, ne perdant du reste jamais, au fond de l'âme, les instincts de sa race qu'il considère comme supérieure à toutes les autres : la première aristocratie du monde ! »

Et notre amer philosophe ajouta : « Dispersés dans les nations les plus diverses, partout ils restent des Métèques imbus d'orgueilleuse prétention à une super-humanité. Entre eux, ils forment, en fait, spontanément, sourdement, ce qu'ils nomment l'Alliance Israélite Universelle qui, en employant la terminologie démographique actuellement usitée, serait plus exactement qualifiée Grande République Fédérative des Juifs, vaste solidarité ethnique, sans concert préalable, sans écrit, sans Capitale, sans point central, sans groupement en Nations, malgré des tentatives de Sionisme. Un tissu, un filet analogue à celui des Jésuites, une Franc-Maçonnerie, mais autrement durable, consistante, efficace. Écoutez Aron ben Arosh, il vous dira probablement des choses fort intéressantes sur le chapitre de la Finance ; sa foi dans la supériorité de sa

race lui permet de mieux juger de haut ce qui se passe dans ce qu'il croit notre multitude inférieure, semence de bétail, comme dit son Talmud. »

* * *

Aron ben Arosh est venu me trouver dès mon arrivée à Céphalopolis, très documenté sur le réveil de notre Dipsodie, avec espoir d'y faire des affaires, « de bonnes affaires », à commencer par le change des barils de carolus d'or, d'escuz au soleil et nobles à la rose, dont m'a muni votre Généreuse Majesté, qu'il a fallu remplacer, pour nos quotidiennes nécessités, par la monnaie du pays, toute en papier.

L'homme est de rapports insinuants et agréables. Il a pris l'habitude de converser avec moi, et moi celle de l'interroger sur les questions de Finance en Bilinguie qui sont, depuis la guerre, une préoccupation générale et inquiétante. Il me semble qu'il en parle avec pénétration et certainement avec une originalité dont il convient que je vous communique les détails pour que vous puissiez mieux vous en rendre compte. Toujours, néanmoins, un peu lointain dans ses idées, laissant l'impression qu'il y a en lui un arrière-faix dissimulé sous son habituel sourire, et qu'il cherche plutôt à savoir ce que vous pensez qu'à dire ce qu'il pense de vous.

CHAPITRE XLIV

Où Pantagruel note les vues du banquier Ben Arosh sur la situation économique de la Bilinguie.

C'est ainsi que, parlant un jour de ce papier-monnaie qui circule avec une étrange abondance et que je m'éton-

nais de voir admis par tout le monde avec une singulière confiance, Ben Arosh me dit :

— Ceci renverse le principe longtemps admis de l'économie politique classique, qui proclamait qu'une monnaie de papier doit avoir pour garantie essentielle une encaisse de réserve, en or ou argent, déposée dans les caisses de l'Etat. Actuellement, en Bilinguie et ailleurs, il n'y a plus de proportions entre cette réserve protectrice et ce qu'on nomme l'Inflation des billets de banque de l'Etat, fait qui eût, jadis, amené une dépréciation désastreuse. Entre Bilingues, le chiffre inscrit sur le billet est considéré comme s'il était frappé sur pièce d'or ou d'argent. De telle sorte que tout se passe en ne se préoccupant guère de la garantie palpable du dépôt métallique, mais presque uniquement avec la foi, plus ou moins élastique, que l'on accorde au Crédit de l'Etat, c'est-à-dire de la Nation. Cela peut faire croire, curieuse innovation de Finance Sociale, que l'on va à la suppression de la monnaie métallique et à son remplacement par un procédé fiduciaire ingénieux qui apparaissait jusqu'ici comme une utopie. Dès maintenant, quantité de transactions se font sans les fameux billets de banque, par de simples virements d'écritures, un Comptabilisme qui pourrait devenir un système de paiements et de compensations général, remarquablement commode.

* * *

Une autre fois, notre entretien et mes interrogations roulaient sur les craintes et les plaintes que j'entendais en murmures continus : la Bilinguie va à la misère, son industrie, son commerce, ses exportations qui lui sont aussi nécessaires que les poumons au corps, languissent de façon redoutable.

— Bah ! dit Aron ben Arosh, on s'en inquiète outre

mesure. Ce pays est habité par un groupe national humain doué d'une étonnante vertu de résurrection et de rebondissement. A peine a-t-il été bousculé par quelque événement, qu'on le voit reprendre son activité, comme font les fourmis dont un bûcheron a escarboté à coups de sabot la fourmilière.

— Toute son histoire, interrompit Asperus, est une chaîne de vicissitudes de ce genre. Par sa situation géographique ou par quelque autre mystère historique, (y a-t-il jamais une cause unique à n'importe quoi?) ce coin de terre fut toujours en tremblement ; soit par ses propres turbulences, soit surtout par les voies de fait de l'Etranger, on en a fait un champ clos pour le pillage et le carnage ; aussi, est-il devenu usuel de le nommer carrefour des peuples, chemin des nations, territoire d'élection pour les batailles et leurs massacres. On l'envisage et on le traite en grande utilité, que chacun emploie ou redoute à sa guise. Celui-ci pour en faire un matelas-tampon protecteur, une barrière ; celui-là pour le réserver comme bonne matière à échange diplomatique ; cet autre comme bénéfice d'annexion partielle ou totale ; cet autre, encore, y voit danger de base permanente pour une attaque. Pourtant, malgré le tumulte ininterrompu de ces méfaits et de ces convoitises, si on l'a mutilé, si on l'a passagèrement asservi, jamais on n'a pu ni le dompter, ni le faire disparaître, ni anéantir la force régénératrice de sa population merveilleusement travailleuse et son obstination à rester toujours, avec l'avantage parfois périlleux de l'être, un des pays les plus peuplés du monde.

Ben Arosh dit encore :

— Travailleurs ! Oui, travailleurs ! Comptant instinctivement surtout sur eux-mêmes. Voyez leur attitude présente en ce qui concerne cette fantastique indemnité pour les dévastations de la Guerre, qu'un traité ridiculement

exagéré impose aux vaincus. La Bilinguie y a sa part. Elle est même classée première pour le partage. En nombre considérable, ses citoyens y ont droit et ont réclamé. Mais ils ont vite compris le caractère aléatoire de cette prébende et peut-être son danger, analogue à celui des galions chargés d'or qui ont ruiné l'Espagne, après la découverte du nouveau-monde, en l'enlisant dans l'inertie. Les Bilingues s'en détournent et ont déjà presque réparé « par leurs propres moyens » les dévastations qui leur furent infligées. Combien d'entre eux se sont même débarrassés de ce souci d'Indemnité en cédant, à prix plus ou moins vil, à des spéculateurs, leurs chances d'être payés. Voilà de la bonne et vaillante besogne !

— N'est-ce pas aussi, continua Asperus, l'attitude de la plupart en ce qui concerne les biens qu'ils avaient en Russie et qu'on y a nationalisés au détriment des propriétaires à qui on veut les faire restituer par motifs d'équité bourgeoise, quoiqu'ils soient parmi les plus féroces détracteurs du gouvernement communaliste, ne comprenant rien aux désordres, aux heurts, aux cruautés que subit ou commet un peuple se bousculant sur le chemin raboteux et les fondrières d'une révolution brusque et brutale, qui semble une fatalité? Oh ! profondeur sombre de la Nature ! Oh ! trouble effarant de l'âme d'un Pascal,d'un Shakespeare ou d'un Goethe grimé en Faust !

— Je ne suis pas historien comme Maître Asperus Dexter, dit Ben Arosh, mais, au point de vue financier, je me crois expert et je vois les choses comme lui. J'ai peu de goût pour le côté politique de l'évolution d'un peuple, mais j'en ai beaucoup pour le côté économique. Je trouve bizarre et parfois comique le fait de mes congénères qui briguent des fonctions publiques dans un groupe National auquel ils sont étrangers par nature et auquel leurs sentiments et leurs pensées restent étran-

gers malgré leurs efforts. Leur âme garde malgré tout l'accent de leur race. N'a-t-on pas vu récemment l'un d'eux, tout fraîchement naturalisé Bilingue et législateur, prétendre avoir trouvé la vraie formule de solution pour le problème des deux langues à l'université de Gandavum, absolument comme si, dans ses veines, coulait le sang des contemporains d'Artevelde avec tout ce que ce flot charrie de traditions et de mœurs originales? Beau pays pour l'histoire, la Bilinguie, mais surtout beau pays pour les affaires !

Je ne me risque pas, mon Père Vénéré, à juger si Ben Arosh a raison ou a tort dans ses propos. Est-ce un Sage ou un Sophiste, ou un adroit financier? Je ne suis ici qu'un passant ; je ne vois que la surface des choses.

CHAPITRE XLV

Continuation des vues du banquier Ben Arosh sur les questions de finances en Bilinguie, spécialement de la Vie chère et du Change.

Voici un autre point sur lequel je l'interrogeai.

Quand la Guerre fut brusquement arrêtée, la Bilinguie, qui avait subi plus de quatre années d'occupation militaire, était saturée de plusieurs milliards de monnaie-papier teutonne, introduits chez elle par les tractations innombrables faites avec les soldats envahisseurs individuellement, inévitables et permises quand elles ne portent pas sur des munitions ou aides à l'armée ennemie elle-même. Cette monnaie subit, à l'armistice, un effondrement ruineux pour les Bilingues qui la détenaient. Y avait-il remède à pareille catastrophe? On crut le trouver en faisant

l'échange au pair en billets de banque de l'Etat Bilingue, ayant comme contrevaleur la masse du papier étranger dont on escomptait la reprise prochaine par la nation vaincue. Or, cette espérance a été terriblement déçue ; et l'on impute amèrement aux gouvernants la responsabilité de cette combinaison menaçant de devenir un définitif désastre, grevant la dette publique d'une charge énorme sans compensation sérieuse.

Ben Arosh, s'expliquant à ce sujet, m'a dit (Est-ce du paradoxe?) : c'est peut-être la plus efficace mesure qui ait permis à la Bilinguie de reprendre ses aplombs. C'est comme si on lui avait fait un prêt de quelques milliards pour remettre en train son industrie et son commerce affreusement disloqués. Oui, un prêt sans intérêt à charge de l'emprunteur, grevant, il est vrai, en capital, la dette publique de l'Etat, mais procurant des ressources énormes sans recourir à l'expédient, qui, alors, eût été vraisemblablement un fiasco, d'un emprunt de plusieurs milliards. On obtenait ainsi, sous forme d'Echange, une entr'aide indispensable pour éviter une stagnation résultant du défaut de monnaie coursable. Qu'importe le procédé, dès qu'il y avait nécessité sociale? Dette publique augmentée, certes, par l'inflation du papier-monnaie national, mais désagrégation publique évitée.

Louanges donc, et non pas réprobation à ceux qui en furent les auteurs, et qui, peut-être, n'en comprirent pas le véritable caractère. Ils ne sont coupables et responsables que dans la limite des échanges qu'ils se sont maladroitement laissé endosser sur des marks importés de l'étranger pour profiter de l'aubaine. —

Et alors, avec un sourire :

— Ce qui est drôle et presque dérisoire quand on va à l'origine de cette affaire, c'est que le service ainsi rendu à la Bilinguie le fut, au fond, par l'ennemi abhorré, « par

les Boches ». C'est d'eux, en effet, et de nulle part ailleurs, qu'étaient provenus ces milliards de marks qui furent la matière employée pour réaliser l'ingénieuse et salvatrice opération. Sans cet indirect et inconscient secours, comment se serait-on tiré d'embarras? La substance nécessaire eût manqué. N'est-ce pas amusant quand on se rend compte de cette filière, ce côté farceur des événements? Devoir avouer que, sans les achats faits chez nous par les Boches et payés en marks, nous aurions été dans un terrible pétrin.

— C'est, dit Panurge, ce qu'Alcofribas Rabelaer eût nommé une contrepetterie.

* * *

Et, revenant sur un sujet obsédant que j'avais déjà examiné avec Asperus Dexter :

— Et la Vie chère, dis-je, que pensez-vous de ses causes ?

— Les professeurs d'économie politique, dit Ben Arosh, vous répondraient que c'est la loi de l'offre et de la demande et, certes, au début, quand les transports semblaient arrêtés et que travaillaient les accapareurs, c'était exact. Mais bientôt ce facteur classique ne joua plus qu'en ordre très secondaire ; tenez, permettez-moi de m'expliquer par un apologue tiré de la vie familière courante. Les petits exemples sont si éclairants quand les grands ne sont que l'accomplissement des mêmes faits élargis. Au lieu de considérer la Vie chère dans son immense mécanisme, prenons la verdurière du coin et ses choux-verts. Elle les vendait quelques centimes et voici qu'une de ses pareilles se risque à taxer les siens à un prix multiplié et, dans le désordre et les craintes générales, réussit à trouver les acheteurs. La première se dira : Pourquoi ne

pas risquer, moi aussi? Et cela prend et cela devient une épidémie et cela s'étend aux choux-fleurs, aux carottes, à tous les légumes. Il ne faut pas pour cela un concert et des réunions : c'est tacitement que le phénomène gagne ; on s'imite, on se soutient les uns les autres pour le créer et le maintenir ; c'est une conspiration de camarades quasi-universelle. Et bientôt les marchands n'en démordent plus et le public s'y prête, tout en se répandant en clameurs. Désormais, il pourra y avoir des diminutions, mais jamais le retour aux bienheureux anciens prix. Ce n'est donc pas la loi de l'offre et de la demande qui, alors, a agi : c'est, pour les uns, la loi de la Cupidité ; pour les autres, la loi de la Lâcheté sous des formes diverses : crainte de manquer une occasion, ennui d'avoir à marchander, besoin pressant de se ravitailler, inconscience progressive de la valeur des choses et de la monnaie, et même, qui le croirait ? Vanité, pour quelques-uns, d'apparaître celui qui sait payer cher et qui n'y regarde pas.

— C'est, dit Epistemon, analogue aux vents alisés : dès qu'on entre dans leur région, on en a pour des jours et des jours à les sentir souffler de la même façon et on ne change plus rien à la voilure. C'est aussi analogue aux armées : sitôt qu'un Etat augmente ce qu'il appelle ses troupes, les autres soudain augmentent les leurs, de sorte que c'est le surenchérissement qui devient la loi commune.

Frère Jean des Entommeures intervint :

— On laisse faire ces effrontés exploiteurs? Pourquoi n'en pas mettre quelques-uns, à titre d'exemple, au pilori devant leurs boutiques et les y bâtonner? Je m'offre comme exécuteur ! Mon bâton de la Croix n'est pas encore rompu.

* * *

— Mais, repris-je, ne trouvez-vous pas que nos phénomènes du change ressemblent un peu à celui des choux-verts?

— Parfaitement, dit en riant Ben Arosh, vous y êtes, vous avez tapé dans le mille, comme on dit ici. Mettez les banquiers à la place des verdurières et le tour est joué : remplacez les choux-verts par des billets de banque. Ce sont les gros qui commencent. Au début, c'est comme l'air de la Calomnie. Il n'y a alors rien que de normal. Le Change est une opération régulière : elle a lieu quand l'habitant d'un pays veut se procurer en échange la monnaie d'un autre pays pour sa facilité ; il se présente alors chez un changeur qui lui délivre la monnaie du pays voisin. Cela donne lieu à un échange de bons services et moyennant une commission minime, à moins que le pays voisin ne soit dans un état de gêne, alors, mais alors seulement, surgit une question de confiance dans la capacité monétaire du pays voisin auquel on ne fait plus cette même confiance. Mais tout change quand il y a crise et et particulièrement crise durable, ce qui est l'état classique de la guerre ; alors le service que l'on rend prend des proportions parfois considérables.

Actuellement, le change anglais et le change du dollar prennent une allure effrénée, de même encore, le change hollandais. C'est alors une course au clocher, dans laquelle il n'y a pas de mesure ; on va, on vient, au hasard des circonstances et des gros profits. Les grandes banques règlent la course et celle-ci n'a guère plus de mesure que l'arbitraire. Depuis la guerre, on savait que les munitions, le fret, les assurances, le ravitaillement étaient de bonnes affaires, de magnifiques affaires. Maintenant, les munitions, le fret, les assurances, ont remplacé le change. On dit qu'en bonne économie politique, le change, en son état normal et modéré, était un service de banque. Voici

qu'il devient une exploitation très analogue à la vie chère et cela durera jusqu'au rétablissement de la normale avec retour à la bonne loi du change pratiquée avec modération. Il y a même, outre ce phylloxéra, des joueurs qui font du change un mode de spéculation, jouant sur la différence des cours, ne pratiquant aucune opération sérieuse en dehors du jeu, semblable aux fameux marchés à terme qui sont la plaie de la Bourse.

Aron Ben Arosh s'était singulièrement animé pendant cette dernière tirade. Il y avait été aidé quelque peu par les bonnes rasades de notre fameux clos du Coq Emplumé, dont Votre Majesté m'a muni de plusieurs barriques pour faire honneur au vin de Bilinguie.

— Je m'aperçois, dit Ben Arosh, que je me débine moi-même. Je suis Banquier, Messieurs. Ne me faites pas, sur ce sujet, bavarder davantage.

* * *

— Pourtant, dites-nous, Monsieur le Banquier, ce que vous pensez de ce déficit des Budgets de la Bilinguie, dont tant j'entends parler avec inquiétude. Comment combler ce trou?

— Soit, pour vous faire plaisir, aimable Prince, je m'y risque comme je m'y suis risqué pour le reste. Vaille que vaille.

— Klappen zijn geen oorden, interrompit Panurge-Uylenspiegel.

— On parle d'économies, de la diminution des besoins par la Vie Simple, de compressions, d'indemnités boches, d'un nouvel emprunt, au besoin forcé. Tout cela semble puéril. Il n'y a que les Impôts, notamment sur les Revenus, en attendant l'éclosion possible de ceux sur le Capital, à la mode communiste à laquelle on va inconsciemment,

avec la fatalité des grands courants océaniques. Étonnante la facilité avec laquelle se laissent actuellement dépouiller, sous cette forme, les populations qui, autrefois, se fussent mises en révolte ouverte et qui, actuellement, subissent avec une bénévolence moutonnière ce régime de dépouillement. —

Et je pensai : Ne vont-elles pas, sans qu'elles s'en doutent, au grand et salutaire mouvement de Solidarité qui est celui de la Démocratie moderne?

* * *

Là-dessus, Ben Arosh prit congé, salua, partit et s'en alla dans sa voie. Je ne pus m'empêcher d'ajouter ces réflexions :

— Ce que j'ai entendu du Change et de la Vie Chère me suggère que la façon dont on les comprend et les applique présentement en Bilinguie pourrait bien n'être que de l'Usure, si celle-ci n'est pas autre chose que l'habitude de vendre un objet ou de rendre un service moyennant un prix exagéré, dépassant celui qu'on a payé soi-même et en abusant de la faiblesse et des nécessités de celui qu'on semble obliger. C'était, dans la Rome Antique, une calamité sociale que l'on met au nombre des causes de la décadence.

— L'Usure, dit Epistemon, l'anti-fraternelle usure, monstre aux yeux torves, la hideuse usure. Elle règne, pour le moment, souverainement en Bilinguie. Tout le monde en est atteint. Tout le monde y est usuré et usureur. C'est vilain, j'en conviens, mais à une amplitude, une impudence, une grandeur de malfaisance qui revêtent de beauté le phénomène. C'est vilainement beau.

— Il ne faudrait, repris-je, en ce cas, plus dire Vie Chère, mais Vie Usurière et, vu son caractère odieux,

arbitraire et déprédateur en sa forme actuelle, ne plus dire opération de Change, mais opération de Fange.

— L'Usure, exclama Frère Jean, en faisant sonner sur le plancher de la Thalamège un grand coup de son bâton de la croix, l'Eglise la condamne comme Péché criant vengeance au ciel.

— Sauf, dit Panurge, à ne parvenir pas mieux à l'extirper que tous les autres péchés, gros ou mignons, auxquels elle a fait l'honneur de son catalogue de la Pénitence.

CHAPITRE XLVI

Dans lequel est racontée la mission du président de la Zwanze et de Panurge auprès de la Sibylle de Panzoust, pour savoir dans quelle ville il convient de convoquer le Congrès des Grimaces.

Cette mission a été racontée dans le Srqpnmlltième annulaire de la Ligue Zwanzhéatique. Le récit en a été rédigé par Epistemon, sur les indications que Panurge fut chargé de lui donner, de concert avec le Président de la Zwanze.

La grande Conférence de quarante Nations, qui avaient été réunies à Villenpoires pour rétablir la paix entre tout le monde, venait d'échouer par le fait de Jaspinoche, un des délégués de la petite Bilinguie, qui avait obstinément exigé comme condition de sa signature que la Soviétie s'obligeât à donner à chacun des Bilingues qui y avait engagé des capitaux, un bonhomme en pain d'épices. C'était la quatorzième ! Or, il n'y avait guère plus de pain d'épices en Soviétie, où on l'avait aboli comme aliment suranné et socialement nuisible. On avait proposé de le

remplacer par des bonshommes en chocolat, mais Jaspinoche s'était maintenu dans une intransigeance irréductible, prétendant que c'était une question de principe et avait ainsi tout fait rater, comme le sauvage qui abat un arbre séculaire pour y arracher une noix de coco. Chacun, du reste, étant libre de traiter à sa manière avec la Soviétie, ce qui revenait à peu près au même, sauf la question purement de mots, de savoir si, au lieu de la reconnaissance *Juris et de Jure* du gouvernement de la Soviétie, on se contenterait de la reconnaissance simplement *Juris*.

Jaspinoche triompha d'un aussi beau succès. Il fut glorifié par les officieux de certains journaux. En Bilinguie, on le décora du grade de grand Dindon de l'ordre des Palabreurs et du titre de Marquis du Pain d'Épices.

Cet échec et cette dispersion donnèrent une actualité immédiate à la convocation d'une nouvelle Conférence. Mais où? C'est alors que les Zwanzeurs qui avaient décidé le Congrès des Grimaces s'adressèrent à la Sibylle de Panzoust et déléguèrent, à cet effet, deux fondés de pouvoir.

La Sibylle avait établi sa tanière dans un des halliers les plus reculés et les plus sauvages de la vaste forêt druidique qui ennoblit à l'orient la chef-ville de Céphalopolis.

« Sans difficulté ilz entrerent en la case chaumine, mal bastie, mal meublée, toute enfumée.

» Au coing de la cheminée trouverent la vaticinatrice. « Elle est, s'escria Hanus, vraye sibylle et vray portraict naïfvement représenté par τῇ καμινοῖ de Homere. »

» Elle estoit mal en poinct, mal vestue, mal nourrie, edentée, chassieuse, courbassée, roupieuse, langoureuse, et faisoit un potaige de choux verds avecques une couane de lard jausne, et un vieil savorados.

» Verd et bleu, dist Hanus, nous avons failly. Nous ne aurons d'elle responce aulcune, car nous n'avons le rameau d'or.

— » Je y ai, respondit Panurge, pourveu. Je l'ay ici dedans ma gibessiere en une verge d'or, acompaigné de beaulx et joyeulx Carolus. »

Ces mots dictz, Panurge la salua profondément des mots : Salut en de kost, et lui présenta la carte d'identité de son compagnon, sur laquelle elle put lire :

Hanus Karacucarador,
Grand rapin de la Ligue Zwanzhéatique
et des Agathopèdes,
Ecornifleur de mufles, Etripeur de
cuistres, Escarboteur de pignoufs.

» La Sibylle dit : Vous êtes les bienvenus, ô hommes de biens.

» Panurge lui présenta six langues de bœuf fumées, un grand pot beurrier plein de coscotons, ung bourrabaquin guarny de breuvaige, une couille de belier pleine de carolus nouvellement forgez ; enfin, avecques profonde reverence, luy mist on doigt medical une verge d'or bien belle, en laquelle estoit une crapaudine de Beusse magnificquement enchassée. Puys en briefves paroles luy exposa le motif de sa venue, la priant courtoisement luy dire son advis.

» La Sibylle resta quelque temps en silence, pensive et richinante des dens ; puys s'assist sus le cul d'un boisseau, print en ses mains troys vieulx fuseaulx, les tourna et vira entre ses doigtz en diverses manieres, puys esprouva leurs poinctes ; le plus poinctu retint en main, les deux aultres jecta soubs une pille à mil. Aprés print ses devidoueres, et par neuf foys les tourna ; au neufvieme tour consydera sans plus toucher le mouvement des devidoueres, et attendit leur repous perfaict. Depuys je veitz qu'elle deschaussa un de ses esclos, nous les nommons sabotz, mist son davantau sus sa teste, comme les presbtres mettent leur amict quand ils voulent messe chanter ; puys,

avecques un antique tissu riolé, piolé, le lia soubs la guorge. Ainsi affeublée, tira un grand traict du bourra-baquin, print de la couille beliniere trois carolus, les mist en trois coques de noix, et les posa sur le cul d'un pot à plume ; feist trois tours de balay par la cheminée, jecta on feu demy fagot de bruiere et ung rameau de laurier sec. Les consydera brusler en silence, et veid que bruslant ne faisoit grislement ne bruyt aulcun.

» Adoncques s'escria espouvantablement, sonnant entre les dens quelques motz barbares et d'estrange termination ; de mode que Panurge dist à Hanus : « Par la vertus Dieu, je tremble ; je croy que je suys charmé. Elle ne parle poinct christian. Voyez comment elle me semble de quatre empans plus grande que n'estoit lorsqu'elle se capitonna de son davantau ! Que signifie ce remument de badiguouinces? Que pretend ceste jectigation des espaules? A quelle fin fredonne elle des babines comme un cinge demembrant escrevisses? Les aureilles me cornent, il m'est advis que je oy Proserpine bruyante ; les diables bien toust en place sortiront. O les laydes bestes ! Fuyons. Serpe Dieu, je meurs de paour. Je n'ayme poinct les diables. Ilz me faschent et sont mal plaisans. Fuyons. Adieu, ma dame, grand mercy de vos biens. »

» Ainsi commençoit escamper de la chambre, mais la sorciere anticipa, tenente le fuseau en sa main, et sortit en un courtil prés sa maison. Là estoit un noyer antique ; elle l'escrousla par trois foys, et sus huyct feueilles qui en tomberent, sommairement avecques le fuseau escrivit quelques lettres. Puys les jecta au vent, et leur dist : « Allez les chercher, si voulez ; trouvez les, si povez ; le » nom de la ville cherchée y est escript. »

» Ces paroles dictes, se retira en sa tesniere, et sus le perron de la porte se recoursa robbe, cotte et chemise, jusques aux escelles, et leurs monstroit son cul. Panurge

l'aperceut, et dist à Hanus : « Par le sambre goy de boys, » voy la le trou de la sibylle. » Soubdain elle barra sus soy la porte ; depuys ne feut veue.

» Ilz coururent aprés les feueilles, et les recuillerent, mais non sans grand labeur, car le vent les avoit esquartées par les buissons de la vallée. Et les ordonnans l'une aprés l'aultre, trouverent ces mots : « Carabistouilles, en Carabistouillerie-Supérieure. »

CHAPITRE XLVII

Où est décrite une réunion publique dans laquelle est exposé le projet d'un Mémorial Commémoratif de la Grande Guerre.

On éprouve, en Bilinguie, le désir coutumier de commémorer la victoire par quelques trophées ; les Grecs ne manquaient jamais d'y pourvoir, au dire de Thucydide.

Voici que des affiches ont convoqué à des assemblées de propagande pour préparer « les voies et moyens ». Elles sont largement encadrées de la trilogie des couleurs nationales : noir, jaune, rouge, bruyantes, mais lourdes en leur rusticité qui s'accorde avec le caractère bilingue à l'allure plus imprégnée de bonhomie vulgaire que de grâce. L'appel était fait dans les deux langues nationales et précédé de l'exergue :

« L'Union fait la Force.
Eendracht maakt Macht. »

Je ne pus assister moi-même à cette cérémonie, à cause des proportions gênantes de mon anatomie. Elle avait lieu dans la salle d'un des théâtres principaux de Céphа-

lopolis. Toute ma suite habituelle s'y rendit et je chargeai Epistemon et Asperus de m'en faire le récit.

La séance commença par une exécution solennelle, tous les Cephalopodes debout, de l'air national Bilinguie : la *Brabançonne*. Je l'ai entendu souvent, car il est maintenant aimé et populaire, alors qu'avant la Guerre on le dédaignait plutôt. D'après moi, il a de la beauté. Il est viril et serein quand on le joue dans un mouvement moyen. Il est grave et poignant quand on le ralentit. Il est joyeux et entraînant quand on le précipite.

L'orateur était Hortensius, architecte renommé. Il était au milieu de la scène, ayant derrière lui deux groupes, l'un de jeunes filles, l'autre de jeunes hommes, vêtus à la romaine du temps de la République d'Auguste, chœurs destinés à célébrer l'espoir que l'auditoire comprendrait l'idée capitale de la fête : « La nécessité de régénérer la Patrie, en pratiquant les vertus sévères d'une vie simple, austère et féconde. »

Voici, en substance, ce qu'il dit :

« L'Heure de la Délivrance de la Patrie est enfin arrivée ! Heure douce entre toutes quand elle s'accompagne de grands Souvenirs et de vaillants Espoirs.

» Quelques Concitoyens pensaient — dès les premiers mois de nos malheurs, quand nous étions encore dans *l'Année Héroïque* des débuts de la lugubre catastrophe — à ce qu'il faudrait faire pour la commémorer.

» C'était chez un sculpteur — un sculpteur de notre race, de nos traditions historiques, de notre *Ame Belge*. — On s'entretenait, mélancoliquement, anxieusement, de nos cruels soucis : la Guerre et le sort de la Patrie.

» Au-dessus de nos tristesses, planaient, comme les franges d'argent à la bordure d'un gris nuage, nos Espérances !

» Et, en nous, pénétrait, lointaine, indécise, consolante,

l'entrevision du Jour béni de l'Indépendance nationale reconquise et de la Liberté retrouvée.

» L'Artiste dit tout à coup : De quel Monument Symbolique fixer alors le souvenir des maux soufferts et des vertus épanouies pendant l'invasion? Ne faut-il pas en couver déjà le projet pour être prêt à l'heure voulue, pour ne pas fléchir dans l'hésitation, pour aller droit et dignement au but?

» Il y eut du silence : chez tous, la pensée ouvrit ses ailes et s'envola dans les espaces du rêve. C'était calme, attendri, confiant, comme le silence de la prière.

» A demi-voix, hésitant, la pensée bégayant à l'aspect brumeux des images qui se dessinaient en elle ; subissant, peut-être, mystérieusement l'influence de l'ambiance statuaire de cet atelier, où tant de belles œuvres avaient éclos et flottaient encore en fantômes, quelqu'un dit :

» Il me semble..., ne croyez-vous pas..., ne serait-il pas héroïque, touchant et beau... que, par des figures de bronze ou de marbre, assemblées en un lieu et en un ordre heureux, sur un fronton..., sous une colonnade..., au long d'un péristyle, fussent glorifiées et perpétuées les hautes Vertus qui, sous l'oppression du malheur, à l'émerveillement du Monde et à la confusion des incrédules, ont surgi de notre *Ame Belge* si longtemps niée, méconnue, bafouée?

» Cette Bravoure, d'abord, sur les champs de bataille, et dans les périls civils, qui a retenu sur le sol de la Patrie mourante les plus virils de ses enfants, double force qui sauva l'honneur de la Nation en l'agrandissant à des proportions non surpassées dans l'Histoire, et attachera à son Figurator Roi, le surnom d'Intrépide. Cela ne vaut-il pas une statue à *L'Intrépidité?* Avec cette devise : *A cœurs vaillants, rien d'impossible.*

» Cet Optimisme, ensuite, qui, malgré toutes les incertitudes et les trahisons de la Fortune, maintint inébran-

lablement la Foi en une Bilinguie qui ne veut, qui ne peut pas périr, qui n'est pas en agonie mais en résurrection morale ; optimisme qui s'est transformé en une aide, aussi puissante que celle des armes, pour maintenir notre indépendance. Cela ne vaut-il pas une statue à *La Confiance?* Avec cette devise : *L'Espérance fait vivre.*

» Puis, cette indomptable Obstination des âmes contre l'envahisseur, faisant obstacle à toute compromission avec la puissance étrangère, ne concevant, comme solution possible du conflit terrible où nous avons été précipités, que « la restitution en entier » de ce bien sacré et irremplaçable : notre vie nationale. Cela ne vaut-il pas une statue à *L'Intransigeance?* Avec cette devise : *Il faut s'opiniâtrer dans la Justice.*

» Et cette attitude résolue de subir avec un Calme extérieur ne se démentant jamais, avec la patience et la sagesse de l'homme fort, les dures calamités dont le cataclysme est, sur nous, venu s'abattre ; de ne rien livrer aux hasards des répressions redoutables, de demeurer sans crainte. Cela ne vaut-il pas une statue à *L'Endurance?* Avec cette devise : *Il est beau de souffrir pour la Patrie.*

» Ce n'est pas tout. La brusque réduction des besoins et des dépenses, contrainte, certes, par les événements, mais acceptée sans récriminations, en une vision soudaine de son accord avec l'existence mieux ordonnée, en une plus exacte conscience de la nature humaine vouée au labeur et aux vicissitudes. Cela ne vaut-il pas une statue à *La Simplicité?* Avec cette devise : *La vraie Richesse est la Vie Simple.*

» Et ce dogme, désormais accepté par tous les Belges, de notre Unité nationale, aperçue, enfin, en sa durée miraculeuse, embrassant deux mille ans d'Histoire ; unité cent fois cherchée, cent fois menacée, cent fois submergée, toujours reparaissant plus vivante, plus énergique, plus

opiniâtre, malgré les attaques du dehors, malgré les railleries et les blasphèmes du dedans. Cela ne vaut-il pas une statue à *La Patrie*, une et indivisible? Avec cette devise : *L'Amour de la Patrie est le premier Amour.*

» Enfin, pendant « les Heures de Détresse », cette immense mobilisation des cœurs et des ressources pour organiser une entr'aide prodigieuse ; efforts surprenants et triomphants vers une œuvre magnifique de Fraternité crue d'abord impossible, et s'épanouissant néanmoins en une efflorescence confondante ; mouvement d'une ampleur pareille aux forces de la Nature ; où la bienfaisance, en son immense collectivité sociale, apparaît en Génie de la solidarité. Cela ne vaut-il pas une statue à *La Fraternité?* Avec cette devise : *L'Union fait la Force.* »

« Des statues ! Sept statues.

» L'Idée ainsi exprimée était belle, touchante, animée d'un noble et pur Patriotisme : Elle prit son vol.

» Promptement révélée à des fervents et à des Artistes, elle éveilla l'inspiration chez un de nos plus grands, de nos plus sincères, de nos plus aptes à formuler un Projet magnanime dans une œuvre grandiose.

» Cette œuvre, vous la voyez ici, dit l'Orateur, se tournant, le bras tendu, vers le fond de la scène que remplissait le décor d'une vaste grisaille où les sept figures se dressaient harmonieusement unies au-dessus d'un soubassement figurant couchée, d'une part, la Bilinguie opprimée, d'autre part, la Bilinguie délivrée. »

Il y eut, dans la salle, un frisonnant silence. Puis, l'Orateur reprit :

« Telle fut l'origine du Projet, point de départ d'une conception plus vaste, agrandie aux proportions d'un Monument en rapport avec les Evénements, les Calamités et les Gloires qui apparaissaient les plus émouvants de notre Histoire Nationale.

» On envisagea un Edifice Commémoratif imposant, à élever au rond-point de l'Avenue qui mène à la forêt légendaire attachée à notre capitale en joyau merveilleux, à l'un de ses sites les plus dominants, ayant, sur un beau vallon, un accès en amphithéâtre, avec rampes, menant à une terrasse où figurerait l'Œuvre, sculptée en dimensions grandioses, en Maître-Autel de la Patrie ; un Edifice ayant une arche de triomphe vers la forêt, une autre vers la Cité, surmonté d'un Dôme allongé et côtelé, dressant à son faîte une Statue olympienne de la Bilinguie.

» Des salles au-dessous recevraient un Musée de l'Invasion et de la Guerre. Dans des niches et sur les couronnements des figures isolées ou en groupes, représentant les Héros et les Episodes de notre grande Aventure, nos Provinces, la Flandre, la Wallonie, tout ce qui a glorifié la Patrie Bilingue durant la tragique période que nous venons de subir. Que d'artistes y trouveraient une application de leur talent ! Des tables de marbre contiendraient, comme à la Place des Martyrs ou à l'Arc de l'Etoile, les noms pieux de ceux que la Mort a sacrifiés.

» Il semble superflu d'en dire actuellement plus long pour apprécier ce Projet, certes vraiment en rapport avec les Fastes Nationaux à consacrer, et qui dépasse les habituelles mesquineries des réalisations coutumières des *In Memoriam.* »

Et il termina par ces mots :

« O peuples des siècles futurs ! lorsque, par une chaude journée d'été, vous serez courbés sur vos charrues dans les douces campagnes de la Patrie ; lorsque vous verrez, sous un soleil pur, la terre, votre mère féconde, sourire dans sa robe matinale au travailleur, son enfant bien-aimé ; lorsque, essuyant sur vos fronts tranquilles le baptême de la sueur, vous promènerez vos regards sur l'horizon immense et paisible, — ô hommes libres, pensez à Nous qui

n'y serons plus, et dites-vous que nous avons acheté bien cher le repos dont vous jouissez. »

Il y eut de longs applaudissements mêlés de cris d'émotion et d'enthousiasme qui s'apaisèrent quand l'orchestre préluda au chant des chœurs sur la musique de la vieille Brabançonne, mais sur des paroles mieux en rapport avec l'ère nouvelle qui s'ouvrait sur le pays.

Ce fut, dit Epistemon, hanté de souvenirs antiques comme le *Carmen Seculare* d'Horace, chanté au Capitole par la jeunesse Romaine en l'honneur des Divinités tutélaires, pour appeler sur la Rome, qu'on croyait renaissante, la protection céleste, et pour couronner les *Ludi Seculares* solennellement renouvelés :

Les deux chœurs à l'unisson :

Debout ! Enfants de la Belgique !
Debout ! pour le Droit et la Paix !
En avant ! d'un pas énergique
Par le Travail vers le Progrès !
Que toujours l'Union nous donne
La Force et la Fécondité !
Que la splendeur des Arts couronne
La Justice et la Liberté !

Chœur des jeunes filles :

En vain la Guerre et l'Esclavage
Ont tenté nous mettre au tombeau,
Le Belge a conquis d'âge en âge
Son Sol, son Nom et son Drapeau.
L'âme héroïque, l'âme fière,
Parfois vaincu, jamais dompté,
Il a pour Guide et pour Bannière :
La Justice et la Liberté !

Chœur des jeunes hommes:

Quand de cruelles destinées
Ravageaient nos champs et nos toits;
Quand, au choc sanglant des armées,
Tintait le tocsin des beffrois;
Flamands, Wallons, sortant de terre,
N'ayant qu'une Ame, ont arrêté
Ceux qui profanaient par la guerre
La Justice et la Liberté!

Les deux chœurs à l'unisson:

Ame belge, longtemps niée,
Par des fils ingrats et sans foi,
Tu rayonnes ressuscitée,
Gloire à ceux qui crurent en Toi!
Par toi, leur vaillance affermie,
Ardente de Fraternité,
A ramené dans la Patrie
La Justice et la Liberté!

Chœur des jeunes filles:

Et vous, humbles compagnons d'armes,
Trouvés gisants sous nos sillons,
Sans que notre Patrie en larmes
Ait pu savoir même vos noms,
Soldats Inconnus et Sublimes,
Grandis par votre obscurité,
Inspirez-nous, nobles victimes,
La Justice et la Liberté!

Chœur des jeunes hommes:

A bas la Vengeance entre Peuples!
Elle déshonore et corrompt.
Ceux qui la prêchent sont aveugles,
Et criminels ceux qui la font.

Soyons une seule Famille
En une seule Humanité.
Sur tous qu'un seul firmament brille :
La Justice et la Liberté !

Les deux chœurs à l'unisson :

O Belgique, ô terre bénie,
A toi nos cœurs, à toi nos bras !
Et notre sang, Mère chérie !
Nous le jurons tous, Tu vivras !
Puisses-tu toujours noble et belle
En ton immuable Unité,
Garder pour devise immortelle :
La Justice et la Liberté !

Il y eut un orage d'applaudissements et de clameurs. Encore, criait-on, encore cette dernière strophe. Encore encore.... et l'on recommença ! et les acclamations recommencèrent ! cette fois mêlées, eût-on cru, de sanglots.

Tel fut le récit d'Epistemon, et il ajouta : Oui, ce fut comme à Rome.

— *Sic Semper Patriae*, dit Asperus.

Et tous nous dîmes : Amen !

Mais l'incorrigible Panurge-Uylenspiegel :

— Pourvu que tout ça ne soit pas du « bourrage de crâne ».

— Tais-toi, vilain Hibou de malheur, cria frère Jean des Entailles.

— Hélas, dit Asperus, cette grandiose fête romaine marque, en poteau fatidique, le commencement de l'Empire et de la décadence ! Nul ne l'entrevoyait durant ces fêtes de l'historique Jubilé *Seculare*. Nous préserve le Sort d'un avenir pareil !

CHAPITRE XLVIII

Où il est parlé d'un grand écrivain surnommé Maréchal des lettres de Bilinguie, et où est indiquée une caractéristique importante de l'Art bilingue.

Asperus m'a dit :—On va inaugurer un monument à la gloire du plus grand écrivain qu'eut ce pays depuis son indépendance. Voulez-vous assister à cette cérémonie? Sa vision pourrait vous en être instructive pour votre mission d'explorateur.

— Très volontiers. Mais donnez-moi quelques renseignements préparatoires sur l'Homme et l'Artiste qu'il s'agit d'honorer.

— Il fut une gloire et un Symbole. En lui se sont concentrés, à un degré supérieur, les éléments de l'art littéraire de Bilinguie durant un demi-siècle. Il peut donc être pris pour type et ressort axial de ce mouvement. Ceux qui l'avaient compris et marchaient à ses côtés en compagnons de bataille, l'avaient surnommé le Maréchal de nos Lettres, comme il y avait à cette époque en Russie un Maréchal de la Noblesse. On disait aussi le Mâle, du titre d'une de ses œuvres les plus fameuses. Il commença, d'instinct, sa carrière artistique dès son adolescence. On avait voulu faire de lui un fonctionnaire, mais obéissant à l'incompressibilité de sa nature foncière, il rejeta cet oripeau et ne voulut plus, ne sut plus qu'écrire avec une ténacité tenant du sortilège et une indépendance que rien ne put dompter. Il est mort septuagénaire, après avoir accompli une œuvre totale, merveilleuse de variété et de beauté, et aussi parfois d'une audace qui attira sur lui la tempête. Il fut, pour la cohorte bourgeoise émincée de l'époque, un réprouvé, et il

en subit les malfaisances ; les chaponnés de cette cohue (Alcofribas aurait dit crûment : les écouillés, et l'un de nos contemporains les a qualifiés par un néologisme hardi « les excatofoutoménosses ») eurent l'indécence de le traduire deux fois en Cour d'Assises, du chef d'outrage aux bonnes mœurs et d'attirer ainsi, non pas sur lui, mais sur eux-mêmes, l'opprobre de voir proclamer ce surhumain incapable et déchu du droit d'être juré, expert, témoin, tuteur, fonctionnaire, garde civique ! Par deux fois il fut acquitté, non sans peine, à l'honneur du bon sens national. Mais jusqu'à sa mort, cette animadversion stupide, qu'il supportait avec une ironique vaillance et pourtant avec douleur, pesa sur son âme. Le dramatique résumé de son existence est exprimé dans ces vers qui lui furent dédiés lors d'un banquet de protestation contre une mesure gouvernementale qui, alors qu'il était déjà au sommet de son génie et de sa notoriété, ne l'avait pas jugé digne d'être lauréat d'un prix de Littérature !

O sort des généreux tant fait pour consterner,
Il est le sol navrant où croît l'ingratitude,
Le Bienfaiteur déçu subit la servitude,
Après avoir « donné » d'avoir à « pardonner ».

Ami, dans ta noblesse et dans ta solitude,
Marchant le front serein sans jamais l'incliner,
Connaissant l'injustice et sans t'en étonner
De cette amère loi tu souffris l'habitude.

Ton aveugle pays t'a longtemps méconnu.
Fier incompris, longtemps tu n'as rien obtenu,
Malgré ton dur labeur, de sa triste ignorance.

Qu'importe à ton grand cœur ton culte venu tard?
Vaillant tu lui « donnas » les joyaux de ton art,
Et tu lui « pardonnas » sa longue indifférence.

Aspérus s'arrêta, ému, à ces souvenirs. J'étais ému, moi aussi et je dis :

— Et c'est Lui à qui, actuellement, on va élever un monument?

— Oui, dix ans environ après sa mort. Et les imbéciles qui le conspuaient et faisaient les dégoûtés y auront leurs courtisans représentés, n'en doutez pas.

* * *

Nous avons donc été à cette cérémonie. Elle eut lieu sur une promenade publique. Les organisateurs avaient choisi un des derniers jours du neigeux novembre, alors qu'un peu plus de retard pour attendre le printemps eût été plus harmonieux. Frimaire ne faillit point à ses rigueurs météorologiques. Les blancs flocons volaient par rafales et le froid était mordant. Tout fut disloqué par ces intempéries. Les assistants emmitouflés et les parapluies ouverts étaient moins nombreux que ne le méritait un aussi illustre Mort. Des discours furent bégayés et mal écoutés par l'assistance sur qui planaient le rhume et la bronchite. On dut couper dans la musique. Etait-ce une fête glorificatrice ou un enterrement?

Quand le monument fut dégagé de la toile, il me sembla qu'il ne sortait guère des habitudes accessoires de ces sortes de productions : un éphèbe nu, dardant ses deux bras vers les cieux, symbolisait apparemment l'élan de la jeunesse vers les perspectives que lui avait ouvertes son Maréchal, dont la tête était taillée au-dessous, en médaillon.

* * *

Il paraît que le candide Philarète Lapoir, dit Kaperdulaboula, avait émis une idée plus impressionnante que ces

banalités : établir la tombe de celui qui fut un admirable chantre des Bois, « *Au cœur frais de la forêt* », qui orne si pathétiquement les environs de Céphalopolis, dans un site où l'on aurait été en pèlerinage, se souvenir et méditer sur le grand mort dont la statue drapée aux plis d'un manteau aurait été couchée, en repos éternel, protégée par le feuillage et les ramures de quelques hêtres séculaires qui sont l'orgueil de ces solitudes. — Cela fut dédaigné.

* * *

Nous nous en retournâmes.

— Tout cela est bien approximatif, dit Asperus, et après une pause, je n'y vois notamment rien de ce qui me frappe quand je médite sur la littérature de Bilinguie ; elle a une caractéristique qui la met curieusement à part et qui, au lieu d'être prise comme une qualité précieuse et savoureuse, est signalée comme une infirmité, si pas une gaucherie ou un ridicule, quand elle emploie, pour exprimer ses idées et ses sentiments, la langue franque et que, instinctivement, irrésistiblement, y transperce l'originalité de sa nature, pittoresquement, ancestralement hybride. Tâchez de vous figurer, à ce point de vue, le sort des âmes tourmentées par le besoin d'écrire, comme le fut celle de ce Maréchal qu'on vient de célébrer. Type saisissant de Flamand par sa corporalité et sa psychologie, inconsciemment contraint, par son éducation et les préjugés de son temps, d'employer cette langue que seule il connaissait, lui-même, au début, ne se doutait pas du phénomène dont il allait, surtout vers la fin de ses jours, devenir un impressionnant exemple. Il croyait qu'il ne pouvait mieux faire que d'imiter les écrivains de Gaule ; il souffrait quand on le chicanait sur ses flandricismes, comme on a chicané Tite-Live... ou Virgile, sur leur « patavinité ». Et

il n'y eut pas que lui qui subit cette fatalité et cette prétendue déchéance ; les noms Thiois se pressent sur les lèvres : De Coster, Eeckhoudt, Maeterlinck, Van Lerberghe, Van Arenberg et surtout le puissant Verhaeren, qui semble avoir réalisé avec la confiance la plus effrontée, — dirais-je — ce phénomène de beauté, méconnu mais s'imposant, malgré tout, plus aux étrangers que chez nous. J'ai osé dire que ces artistes admirables pouvaient être titrés les grands Bâtards de Bilinguie, assimilation téméraire, prêtant à équivoque auprès des inconscients, mais, dans ma pensée, grandiose, comme on dit : Antoine, grand Bâtard de Bourgogne ; Dunois, grand Bâtard d'Orléans ; don Juan, grand Bâtard d'Autriche, et aussi Hercule, grand Bâtard du Kronide Jupiter. Ah ! combien je les préfère à ceux qui, en Bilinguie, s'enorgueillissent d'être d'une correction littéraire dont la forme extérieure risque de n'être que du pastichage, du Singisme, de l'Instar et qui, dans les profondeurs de la pensée et le choix des images, n'est pas d'accord avec l'essence de notre intimité racique.

CHAPITRE XLIX

Les idées de l'illustre Connétable Chauvain de Montpétard sur l'Occupation de la Ruhr et la frontière du Rhin.

Je me prépare au retour. Je reçois dans ma Thalamège les visites de congé, où l'on me rend les quelques devoirs civils que l'usage commande.

Telle fut celle du correct Israélite Aron Ben Arosh qui, en bon fils de sa race, n'oubliant jamais l'enfant de sa mère, m'a prié de le recommander à votre gracieuse

Majesté pour obtenir la place de Consul général de Bilinguie, en Dipsodie, dignité représentative et lucrative pour les affaires petites ou grandes qu'il combine.

J'eus aussi avec mon guide irréprochable, le chagrin mais si bien averti Asperus Dexter, une longue causerie d'adieu, dont l'objet principal fut ce qu'on nomme ici l'Occupation de la Ruhr, le *punctum saliens* actuel de la politique internationale, obscur en ses desseins, plus obscur encore en ses éventualités. C'est Pakvast, grand vizir du Figurator-Président de la République Autogobarde, qui est le metteur en scène de cette aventure. Pakvast n'est constitutionnellement que l'Ombre de ce Président figuratif ; mais, dans ce pays, ce sont les ombres qui inspirent et dirigent les corps. Il est entouré d'une douzaine de sous-vizirs, ses aides subalternes, parmi lesquels, suivant la coutume, un bon lot d'eunuques.

Cette expédition hors frontières a pour point de départ le non-paiement partiel de l'indemnité de guerre infligée aux Teutes par le traité de Pandore ; il s'en fallait, paraît-il, de seize pour cent. Cela valait-il de mobiliser le Dieu Mars, ses cohortes à concurrence d'au moins 100,000 hommes et ses machines de guerre, non pas, explique-t-on, il est vrai, pour faire la guerre, mais pour impressionner et contraindre le débiteur en déployant une majesté hautaine? Je ne saurais vous narrer, en tous ses détails, ce qui se passe, ce qui se dit à ce sujet ; on patauge dans le marais des controverses et des hypothèses. Voici, en guise d'échantillon, un article qu'Asperus m'a remis comme curiosité et qui sera, je l'espère, une documentation suffisante pour la haute et subtile intelligence de Votre Majesté ; il est extrait d'une feuille spéciale fort savoureuse dans sa malignité : le *Voddenraper* (le chiffonnier), *Moniteur officifielleux de tous les Potins éclos en Bilinguie.*

Histoire de cambriolage international.

« Avant de se lancer dans l'affaire de la Ruhr, avec ses 100,000 hommes, l'aventureux Pakvast a cru qu'il serait prudent de prendre l'avis d'un homme de guerre expérimenté, le Connétable Chauvain de Montpétard, qui a rempli avec gloire les fonctions de Généralissime, lors de l'invasion brusquée et de l'attaque foudroyante perpétrées et ratées par les Teutes.

» Le brave guerrier s'est retiré des tumultes de la guerre dans son village natal de Montpétard, où il occupe un vieux château-ferme dit le *Buisson-des-poules* ; il s'y adonne à l'exploitation de la volaille, des abeilles et des chiens.

» C'est là que Pakvast est allé. Il l'a trouvé au seuil de sa vaste basse-cour, en petite tenue, la casquette à six galons d'or sur la tête, bottes à éperons, dolman déboutonné, barbe grise livrée à elle-même, fouet de chasse à la main.

» Après de brefs salamalecs, Pakvast expose sa demande. Montpétard lui dit : — Qu'est-ce que c'est que ce caniche noir à l'avant-train crépu comme une tête de moricaud, à l'arrière-train rasé, poli comme une douille d'obus, qui vous flaire les talons? — Excusez-moi, répond Pakvast, c'est le seul allié fidèle que j'ai. Comme s'il n'avait pas entendu la question politique qu'avait formulée Pakvast, le Connétable lui dit : — Allons voir mes volailles. Et faisant demi-tour, poussant le grillage d'entrée, déployant tout à coup son fouet dans la basse-cour, où picoraient et caquetaient une multitude de poulailles, voilà qu'il se met à le faire claquer et à mettre rapidement en un bruyant désordre toute cette population de coqs et de pondeuses qui se sauve dans les coins, qui cherche des abris, qui se bouscule à l'entrée étroite des dormoirs, qui volète par-dessus les clôtures.

— Est-ce que notre brave Généralissime devient fou, se demande Pakvast.

» Mais l'autre va, vient, claque, reclaque à grands tours de bras. Puis, toutà coup, s'arrête et sans autres paroles dit à Pakvast : — Allons boire.

» Et ils entrèrent dans une salle du château.

» — Très curieuse votre basse-cour, dit Pakvast, revenu de son ahurissement ; mais pourquoi avez-vous fouetté ces malheureuses bêtes?

» — Pour les faire mieux pondre, répondit solennellement Montpétard.

» Pakvast demeura un instant perplexe et pensif, puis :

» — Ma demande, ma consultation, vous plairait-il maintenant d'y répondre?

» — J'y ai répondu, dit Montpétard.

» — Je n'ai rien entendu, dit Pakvast.

» — Il n'y avait pas à entendre, dit l'autre, mais à voir. Est-ce que vous ignorez le fait de cet antique Roi des Romains qui, recevant l'envoyé d'un de ses généraux, pour lui demander comment il fallait traiter les habitants d'une ville qu'il venait de prendre, mena le messager dans son jardin, devant un parterre où fleurissaient des pavots, et se mit à abattre, en silence, à coups de canne, les têtes les plus hautes et dit au messager : — Allez raconter ça au général, il comprendra. N'auriez-vous pas, Monsieur le Grand Vizir, le flair d'un grand vizir? Ces sacrées poules ne me donnent pas le pourcentage d'œufs que j'ai fixé ; alors j'ai cru — parce que je suis, comme vous, partisan de la manière forte, — que je parviendrais, en tapant dessus, à en obtenir le déficit.

» — Je doute, dit Pakvast, sauf respect pour votre flair de Connétable, que le moyen soit bon.

» — Eh ! bien, reprit Montpétard, je doutè aussi que le vôtre vaille mieux.

» Puis, tout à coup, changeant de ton, croisant les bras, regardant Pakvast en face :

» — Voyons, mon compère, cessons ce jeu, jouons cartes sur table. Avouez que ce que vous voulez, ce n'est guère faire pondre davantage vos volailles de la Ruhr, mais réduire à misère et impuissance ces Teutes à qui vous avez injecté un virus de revanche formidable, et dont vous redoutez l'explosion. Car ils sont, ces forbans, prodigieusement vivaces, industrieux, travailleurs et prolifiques. Vous comprenez aussi bien que moi, chauvin de nom et d'estomac, que là est le vrai but et, puisque vous détenez pour le moment le record de la manière forte, vous voulez en user.

» — Mais..., interrompit Pakvast.

» — Pas de mais, cria Montpétard, avouez. Et je précise : sous toutes vos malices, c'est la frontière du Rhin qui vous tournebourne la cervelle, depuis les Alpes jusqu'à la mer. Vous commencez par la Rhénanie, en y ajoutant même ce supplément de la Ruhr, que vous savez être la grosse veine du pays de ces démons. Le reste viendra avec la longueur du temps et de l'opiniâtreté. Votre occupation n'est qualifiée par vous que garantie provisoire, Protectorat. C'est du définitif que vous espérez, et moi aussi et trente-cinq millions d'Autogobards, (le surplus est un résidu négligeable,) que vous traînez derrière vous en queue de comète. Avouez et allez-y ! Ce fut aussi le rêve du grand Napoléon, avec son royaume de Westphalie et son protectorat de la Confédération du Rhin ; mais ce dévorateur alla peut-être trop loin.

» Et décrochant les bras, les élevant vers le plafond, Montpétard ajouta, sur le ton d'une acclamation :

» — Achevons la Guerre par l'écrasement de l'ennemi. Serrons la vis du pressoir, supprimons cette concurrence et ce péril. A bas les Teutes ! Maintenez-leur dans le ventre l'occupation de leur fameuse vallée de la Ruhr, comme un cuisinier son lardoir dans un gigot. On criera ! Mais lais-

sez crier, c'est la bonne tactique. A la guerre, en politique, en finances, les gens à scrupules ne sont propres à rien, a dit Bonaparte. Reprenons le poste de Grande Nation, nombril du monde. Vive la France, le plus riant jardin de l'univers, la plus belle république sous le ciel!

» Les Anglais, les Italiens, les Belges, les Américains sont de bons hommes, mais après nous! Je suis prêt à le soutenir de jour et de nuit, à pied et à cheval, en automobile, en tank, en avion, tonnerre de tous nos forts et de tous nos ports!!!

» A ce moment, on entendit au dehors les cris déchirants d'un animal poursuivi et blessé. Montpétard courut à la fenêtre et l'ouvrant :

» — Qu'est-ce que c'est? cria-t-il.

» — C'est, répondit-on, le chien du Grand Vizir qui est allé flairer du côté des abeilles ; il lui en est tombé sur la croupe et il vient de sauter dans la mare au purin pour s'en défaire.

» — Ah! mon pauvre Jaspinoche, exclama Pakvast.

» — Repêchez-le, dit Montpétard ; menez-le à la cuisine, plongez-le dans une marmite d'eau tiède, frictionnez-le avec notre bon savon de Marseille, le premier du monde, puisqu'il est français. »

* * *

Tel est, mon Vénéré Père, l'article du *Voddenraper*, signé VERRAX, dont Ponocratès nous fit la lecture.

— Qu'en pensez-vous, dis-je à Asperus? Est-ce pure fantaisie, ou y a-t-il quelques substances nutritives dans cette pièce montée par un folliculaire?

— Il y a toujours du vrai, dit gravement Asperus, dans cette question de la frontière du Rhin et dans cette mégalomanie des Autogobards. Au début de la Grande Guerre, elle avait gagné les Teutes. Il y en eut 93 qui s'avisèrent

de reprendre pour leur patrie le fameux titre de Grande Nation, *Regina Mundi*, et toutes les vantardises habituelles de cette maladie. On a crié à gosier perdu contre cette proclamation insensée, vite évanouie. Mais les Autogobards sont à l'état permanent du même gobisme irritant pour le reste de l'humanité. Or, était-il opportun de s'être affreusement désarticulés à coups de canon pour remplacer un impérialisme par un autre? N'est-il pas dérisoire de croire que l'on pourra réduire, sous prétexte de sécurité, un peuple de quatre-vingts millions, y compris les morceaux qu'on lui a tranchés, à l'état de serfs, comme au temps de la Féodalité, marchant à quatre pattes sur leur territoire réduit à l'état de brousse !

Ah ! mon Père, combien tout cela me laisse perplexe au fond de l'âme. Certes, les lubies humaines apparaissent déconcertantes ! Mais combien sont plus prodigieuses les lubies que le farcesque Destin tire de l'inépuisable et ténébreux réservoir de ses Imprévus.

Et combien surtout demeure étrange le bizarre phénomène de la nature humaine, tant médiocre en son totage. Que de maux sont encore tels qu'ils étaient à l'origine de notre Humanité : orgueil, envie, luxure, cruauté, colère, haine, cupidité. Et la guerre avec ses affreux massacres ! Où donc est-elle en dehors de ces vices suprêmes l'amélioration de notre poussière. De l'idéalité d'une part nous élevant parfois au-dessus de notre atmosphère et parfois nous abaissant prodigieusement au-dessous en descendant ou en remontant les échelons. Est-il vrai ce cri de l'Empereur de Rome au sommet du monde exclamant : » Je suis obéissant à l'avilissante et turpide nécessité quotidienne de la nature, soumis fatalement à la défécation humaine ! »

CHAPITRE L

Nouvelle lettre de Gargantua à Pantagruel.

Quelques jours après la cérémonie relative au mémorial de la guerre, Malicorne, écuyer et messager, était revenu de Dipsodie, apportant une nouvelle lettre de Gargantua au Prince Pantagruel. Asperus Dexter fut autorisé à en prendre la copie que voici :

Mon fils joli,
objet constant de mes préoccupations,

J'ai à vous annoncer une nouvelle attristante : notre voisin, le petit Roi de l'île d'Yvetot, a été déposé par ses sujets. Cela s'est fait presque sans bruit et de façon aimable, le plus naturellement du monde. Quand on s'informe du motif de ce renversement, les gens répondent : Nous ne savons pas ; c'était notre idée.

Seul notre renommé philosophe Pirotton, professeur d'anti-phraséologie supérieure, à l'Université de Thalasse, dogmatise en disant : « La suppression des Rois est dans le courant de l'histoire ».

C'était un souverain modèle qu'une chanson populaire d'Yvetot célébrait en disant : se levant tard, se couchant tôt, dormant fort bien sans gloire ; couronné d'un simple bonnet de coton ; faisant ses quatre repas ; pour toute garde n'ayant qu'un chien ; n'ayant jamais agrandi ses Etats, ne mobilisant son peuple que pour tirer à l'arc. Comme il avait su plaire aux belles filles de son canton, ses sujets avaient cent raisons de le nommer leur Père. Quand on lui annonça sa dépossession, on lui offrit la

Présidence de la République que l'on inaugurait. Mais il haussa les épaules, siffla son chien et s'en alla.

Cet événement me préoccupe. Est-ce pour moi-même, Roi de Dipsodie, un avertissement, et pour vous aussi, mon héritier présomptif? Peut-être mon Père Grandgousier, Moi et Vous, sommes-nous les derniers des soixante représentants de notre maison Royale, à partir du Pelasge colonisateur Calbroth, qui avait cent coudées, tandis que je n'en ai plus que dix et que vous n'en avez plus que six, (car les lignées royales dégénèrent,) qui engendra Sarabroth, qui engendra Faribroth, qui engendra Hurtaly qui régna au temps du déluge, qui engendra Nembroth, et ainsi de suite, jusque aujourd'hui, *in sæcula sæculorum*. A la grâce de Dieu ! dont la volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Je viens à l'objet principal de cette lettre. Vous me dites que vous êtes proche de votre retour. Mais, avant de quitter la Bilinguie et de me donner la joie de vous revoir, je désire que vous vous occupiez d'un sujet dont vous ne m'avez rien dit jusqu'à présent : la Vie Judiciaire de ce peuple. Vous avez, pour l'observer et la comprendre, des aptitudes particulières résultant du séjour que vous fîtes à Lutèce, pendant la période de votre éducation, et qui furent attestées, notamment par l'honneur qu'on vous fit en vous confiant la décision du procès fameux, jusque là insoluble, entre le Seigneur de Baisecul et le Seigneur de Humevesne, que vous terminâtes par un arrêt dont les derniers mots « amis comme devant, sans despend » devraient être ceux de toute décision de Justice, pour les conflits privés.

C'est à vous aussi que le parlement de Mirelingue et son Premier Président Trinquamelle confièrent la sentence à rendre, dans la poursuite disciplinaire contre le bon Juge Bridoye qui décidait les procès par le sort des dés, avec une telle bonne chance que, sur quarante ans et plus, on

ne trouva que quatre fois matière à réformation. Votre sagesse et votre science furent alors reconnues, comme l'a raconté Alcofribas Nasier en sa Chronique Pantagruéline :

« En Sorbonne tint contre tous les theologiens par l'espace de six sepmaines, despuis le matin quatre heures jusques à six du soir, exceptez deux heures d'intervalle pour repaistre et prendre sa refection. Et à ce assisterent la plus part des seigneurs de la Court, maistres des requestes, presidens, conseilliers, les gens des comptes, secretaires, advocatz et aultres, ensemble les eschevins de ladicte ville avecques les medicins et canonistes. Et notez que d'iceulx la plus part prindrent bien le frain aux dentz ; mais, nonobstant leurs ergotz et fallaces, vous les feistes tous quinaulx, et leur monstra visiblement qu'ilz n'estoient que veaulx engiponnez. Dont tout le monde commença à bruyre et parler de votre sçavoir si merveilleux, jusques és bonnes femmes lavandieres, courratieres, roustissieres, ganyvetieres et aultres, lesquelles, quand vous passiez par les rues, disoient : « C'est luy ! »

Ah ! les bons et plaisans souvenirs pour moi, votre engendreur si fier de vous !

Donc, je vous requiers, mon rejeton très cher et émissaire à la recherche de la Dive Bouteille de Vérité, de vous mêler, sans plus tarder, aux faits et gestes juridiques de la Bilinguie, de les observer avec l'acuité qui vous fut reconnue, non altérée par notre séculaire congélation, et de m'en faire rapport, étant d'avis que, pour tout peuple ou nation, la matière du Droit doit être considérée particulièrement et servie la première, comme étant celle qui, par sa rigueur de contrainte, à laquelle peut être appliquée, en cas de besoin, la Force Sociale, tient tout ensemble en une Solidité qui ne saurait être obtenue des devoirs laissés à la liberté fragile des humains.

Mon fils, la paix et grâce de notre Seigneur soient avec

vous ! Saluez de par moi vos compagnons fidèles et votre excellent guide Asperus Dexter. Amen.

Votre père,
GARGANTUA.

P. S.—Notre grand volcan, le Torti-Koli, gronde sourdement depuis quelques semaines. Qu'annonce-t-il? La Dipsodie est-elle menacée de quelque nouvelle catastrophe de la mouvante écorce terrestre?

CHAPITRE LI

Ce que répondit Pantagruel à la lettre du Roi, son Père.

Mon Auguste Père, de Grande Majesté
et de Bonté Inaltérable,

Vous entendre exprimer vos désirs, c'est obéir quand cela dépend de moi. Sous la direction d'Asperus Dexter, je m'occuperai de la Chose Judiciaire. Je le ferai avec d'autant plus d'intérêt qu'elle aussi subit une crise dérivant des vicissitudes de la Guerre. Je vais donc fréquenter le monumental Palais que les Bilingues ont construit pour les œuvres de la Judicature, pendant la période où ils vivaient au sein d'une paix qui n'était troublée que par des querelles intestines, sans gravité.

C'est à mon retour en Dipsodie, dans la chaleur de votre affection paternelle et la fraîcheur de mes souvenirs, que j'en ferai le récit en me laissant aller à mon penchant naturel de ne rien dire de définitif sur toutes choses, ce qui m'a valu le surnom de Douteur.

Ce que vous me faites savoir de la déposition de notre voisin, le bon Roi d'Yvetot, ne m'a pas étonné. Ces édifices

monarchiques sont tous destinés à des écroulements prochains et notre savant Abalesblagues me semble dans le vrai, quand il les impute au courant naturel de l'Histoire. Si un tel sort nous frappe, subissons-le avec la flegme résignation des Stoïques : *Impavidum feriunt ruinæ.*

Votre écuyer Malicorne m'a dit que notre cousin d'Yvetot en donne un bel exemple en annonçant qu'aussitôt le retour du grand Prieur crucifère Jean des Entommeures, il sollicitera d'être reçu frère Thélémite à l'abbaye de Thélème, et d'occuper l'une des neuf mille troys cens trente et deux chambres que contiennent ses six tours et ses six étages et d'y pratiquer la devise établie par son fondateur : *Fay ce que vouldras.* Il vous souvient, n'est-ce pas, de cette autre inscription au-dessus de la porte qui est entre la tour Anatole et la Tour Mesembrine :

« Cy n'entrez pas, hypocrites, bigotz,
Vieulx matagots, marmiteux borsouflez,
Torcoulx, badaulx, plus que n'estoient les Gotz
Ny Ostrogotz, precurseurs des Magotz ;
Haires, cagotz, cafars empantouflez,
Gueux mitouflez, frapars escorniflez,
Befflez, enflez, fagoteurs de tabus,
Tirez ailleurs pour vendre vos abus. »

Agenouillé devant vous et vous baisant les mains, la poitrine élargie à la pensée de ma prochaine grande joie de vous revoir, que la paix de Christ, notre Rédempteur, et de son Père le grand philosophe et gentilhomme d'En-Haut, continue à planer sur vous !

PANTAGRUEL.

TROISIÈME LIVRE

THÉMIDIE

Au District de l'Avocature. Sermons dans la Salle des Pas-Perdus.

CHAPITRE LII

Pourquoi ce fut Asperus Dexter qui écrivit la chronique des derniers jours du voyage de Pantagruel en Bilinguie.

Hélas ! l'espoir du Prince Pantagruel d'être lui-même le narrateur de la fin de son voyage ne se réalisa pas.

Et c'est à moi, Asperus Dexter, qui fus son compagnon, son guide et son confident, durant cette dernière période, qu'incombe la charge pieuse de la raconter.

On sait la catastrophe nouvelle qui frappa la Dipsodie, au moment de son retour, et la fit disparaître des terrestres nations. Etablie sur une des grandes félures qui sillonnent l'écorce de notre planète, comme les crevasses d'un fruit mûr, soumise aux tremblements de son terrible volcan

Torti-Koli, elle a disparu sous les eaux Atlantides, par un cataclysme inverse de celui qui l'avait fait monter trop haut dans les airs. Elle n'est plus qu'une Terre engloutie, dont le seul vestige dépassant la surface de l'océan est une couronne, formée par les bords du Cratère qui la dominait de sa permanente menace. Rien n'échappa et plus jamais n'arrivèrent de nouvelles. Sur l'espace qu'elle occupait s'est étendue la mer prairiale des Sargasses qui couvrait déjà la partie de son territoire précédemment submergée.

Stoïcien, l'admirable Prince, type de sagesse, de bonté, d'harmonie, de simplicité, avec qui j'eus la fortune de vivre, n'existe plus que par le souvenir. Il m'avait laissé copie du manuscrit qu'avait tracé, sous sa dictée, Ponocratès : il composa les pages qui précèdent, mais c'est de moi-même que j'ai dû tirer la suite et la fin.

Ses habituels compagnons sont partis avec lui, sauf Panurge, retenu, semble-t-il, par les liens secrets qui rattachent les hommes à leur Patrie — comme l'enfant à sa mère — par un invisible cordon ombilical qui jamais n'est coupé. Je revois encore leur groupe, où dominait la haute taille de leur Prince, clamant leurs adieux auxquels se mêlaient des « Au revoir » qui devaient être si tragiquement dérisoires, sur le tillac des deux thalamèges quittant le port de Manujectogne, superbement pavoisées comme à leur arrivée.

CHAPITRE LIII

Où Pantagruel visite le Palais de Justice de Céphalopolis, à l'extérieur.

— Commençons ma Mission Juridique, me dit Pantagruel. Et, pour début, allons au monument que vous nommez

Palais de Justice et qui, plus exactement, devrait être dit Palais du Pouvoir Justiciaire, puisque c'est la maison dans laquelle on juge les conflits qui naissent de la pratique sociale du Droit, le Temple de la Thémis grecque, de la Pallas, dans un de ses attributs la Déesse Justiciaire, Maison des Procès, Hôpital des Droits lésés. Justice, Droit, mots à sens double qui, rigoureusement, supposent la rectitude, ce qui est le Juste dans sa pure acception, alors qu'une des choses les moins incertaines qui soient, c'est que toute loi, par conséquent tout droit, est grevé de quelque imperfection ; que, dans ce Palais où l'on juge, on fait, on doit faire le même sort à ces imperfections, soit minimes, soit parfois terribles, qu'aux règles qui expriment vraiment ce qui est juste : il y a le bon Droit et le mauvais Droit. *Dura Lex, mala lex, sed lex.* Combien la belle langue romaine disait mieux par le mot *Jus*, qui, dans sa généralité suprême, signifie non pas ce qui est *droit*, mais aussi ce qui est *tord* dès que c'est *commandé* sous peine de contrainte par la force publique. Allons donc à ce monument ; un peuple se révèle dans son architecture, consciemment, mais plus souvent inconsciemment. Imprégnons-nous des fluides invisibles, des Energies qui émanent des choses en apparence inertes et les révèlent mieux peut-être que leur matérialité.

Ecoutant le noble prince ainsi philosopher, je pensais à ce qu'Alcofribas a dit de lui lors de son séjour à Lutèce et que, dans sa lettre, rappelait son Père.

Quittant la Thalamège, nous partîmes, accompagnés de l'érudit Epistemon, du silencieux Ponocratès, du remuant Frère Jean, de Panurge, émanant tant de brutal bon sens sous ses allures de bouffon. Et, traversant la ville, nous passâmes par le quartier où s'élevait jadis le vieux Palais de Justice et je dis, contournant l'emplacement déjà couvert de constructions modernes : Dans l'ancien Palais,

l'enveloppe était tellement délabrée, piteuse, insignifiante, avec ses façades plates de caserne, ses pignons de hangar ou de magasin à fourrage, ses salles banales et ses corridors d'hospice bâtis économiquement, son strict et vulgaire nécessaire en toutes choses. C'était une sorte de baraquement provisoire ; mais combien longtemps ce provisoire dura !

Nous montâmes à l'Acropole sur laquelle le nouveau Palais repose son énorme masse, comme le Sphynx accroupi au pied des pyramides de Memphis. Pantagruel s'arrêta dans un des angles du parvis d'où on pouvait voir en écharpe deux des façades du monument, en un aspect augmentant son originalité et sa grandeur. C'était un matin un peu frais, nimbant d'une brume légère le sommet de la tour gigantesque terminée en dôme.

— Pourquoi, demanda le Sage, là, tout en haut, en motif terminal, cette sorte de bourrelet pour tête d'enfant?

— C'est, dis-je, une courtisanerie, une couronne royale mise là, en symbole suranné. L'Architecte n'y a été pour rien. Il avait rêvé une statue emblématique synthétisant la destination de l'édifice. Il est mort trop tôt pour empêcher la fâcheuse substitution.

— Qui fut cet Architecte? reprit le Prince. Pourquoi a-t-on choisi celui-là? Comment lui vint l'idée de doter la petite Bilinguie d'un monument à proportions de grand empire? Comment lui fut-il possible de réaliser un tel rêve qui rappelle les prodiges des pierres de l'Égypte, de l'Assyrie, des Indes?

— Quand on médite là-dessus, cela paraît tenir du miracle. L'architecte avait un nom thiois vulgaire qui, insensiblement, fut remplacé par le pseudonyme Abenhiram, constructeur légendaire du Temple de Salomon, quand l'œuvre apparut dans sa réalisation extraordinaire.

C'était une âme sauvage, revêtue d'une enveloppe charnelle hirsute, un taciturne, un ours, comme disait la Zwanze Bilingue. Ces dehors trompeurs masquaient-ils un homme de génie? Moi, je le crois, mais la foule mesquine de l'étroit pays où nous sommes se refuse à une telle vision. Elle aime la minceur ! Elle a fait obstacle à l'artiste luttant contre elle avec une ténacité hautaine qui a triomphé de tout, comme s'il était inspiré et soutenu par une force mystérieuse. On lui avait, au début, permis une dépense de trois millions et son œuvre en a consommé soixante ! ! ! Au Moyen-Age, on l'aurait accusé de se faire aider par le Diable et, peut-être, l'eût-on brûlé.

Pantagruel restait contemplatif et méditatif, puis, tout à coup :

— Faisons-en le tour, dit-il.

Et nous commençâmes une marche lente, émaillée de paroles qui me firent penser à une promenade analogue accomplie par moi, quelques ans auparavant, en compagnie de mon maître au Barreau, Harmonios, que, par une coïncidence singulière, je comparais alors au Pantagruel décrit par Alcofribas, dont l'œuvre m'était chère et familière. Ce que me disait maintenant le Prince me semblait comme un écho de ce que j'avais entendu autrefois et que, machinalement, j'avais retenu et répétais mentalement comme on fait une oraison. Cet accord imprévu des deux esprits était d'une saveur et d'une douceur de souvenir surprenantes.

* * *

Ce fut, d'abord, la façade orientale, déshonorée, encore aujourd'hui, par ses abords misérables et l'inachevé de son accès, ses massifs reliefs masqués à la vue par une reculée insuffisante pour l'œil ou plutôt inexistante.

— Ah ! quel petit pays, quels petits esprits gouverne-

mentaux pour laisser, disait-il, dans cet état piteux l'aspect d'une déroulée de pierres aussi grandiose. Un Justinien n'eût pas permis ce permanent blasphème.

Quand nous arrivâmes où commence la façade méridionale, il s'arrêta, contemplant la belle colonnade qui s'allonge vers le bas de la ville :

— Quelle élégance ! Quelle sérénité ! s'écria-t-il. Quelle différence avec la façade que nous venons de quitter ; quelle concurrence entre elles pour la Beauté ! Et, encore une fois, quel écran stupide, gênant tout cela, que cette longue rangée de maisons basses et plates qui lui font comme un bandeau empêchant de la voir et de lui laisser produire sur l'esprit la magie de son architecture !

Et nous allâmes alors vers la façade occidentale, précédée de ses escaliers cyclopéens, faisant éclater, en une nouvelle expression, la fécondité de l'esprit tourmenté d'Abenhiram, si étrangement, si audacieusement inventif.

— Est-ce permis sans scandale, poursuivit-il, de laisser tout cela sans usage, car je ne vois personne sur l'admirable terrasse où nous sommes. Il n'y a pas d'accès sérieux. Nul ne gravit ces marches. Un beau cortège y a-t-il jamais circulé, progressant vers le temple?

Nous revînmes ainsi au point de départ, à la seule façade qui ait des abords dignes d'elle, à celle du septentrion.

Notre déambulation, fertile en poses et en colloques, avait occupé la matinée.

— N'entrons pas aujourd'hui, dit-il, dans l'intérieur de la Basilique. J'ai besoin de sentir décanter en moi les impressions dont je me sens imprégné. Retournons à la Thalamège. Nous reviendrons demain.

CHAPITRE LIV

Où Pantagruel visite le Palais de Justice, à l'intérieur.

Et, le lendemain, nous nous mîmes en devoir de visiter l'intérieur du puissant Edifice. Voyant à l'entrée du portail, aux douze colonnes imposantes qui dressent majestueusement leurs sveltes lourdeurs, les deux emplacements réservés pour des sculptures à venir :

— Que va-t-on ériger? dit Pantagruel.

— On ne sait, dis-je, on a parlé de lions, ce qui, vraiment, est une manie en ce pays.

Donnant cours à sa philosophie précieuse et curieuse, il dit :

— J'y ferais mettre deux statues symboliques ; là, à droite, celle de la Loi ; là, à gauche, celle de la Force publique au service de la Loi, sans laquelle la Loi n'est que du Platonisme. Ne sont-ce pas les deux éléments essentiels résumant le Pouvoir Judiciaire? Elles seraient là en sentinelles pour ouvrir et défendre les portes : Minerve tenant les tables de la Loi, Hercule bienfaisant tenant sa massue.

Montant jusqu'au prostyle, je le conduisis, d'une part aux deux statues colossales de Tribonien et de Cicéron, d'autre part, de Lycurgue et de Démosthène, élevées au pied des rampes jumelles de cet « Escalier des Géants ».

— Celles-ci sont bien trouvées, dit-il, car elles expriment chacune, en leur double accouplement, la Science du Droit et le devoir de la Défense, sans lequel il n'est pas de décision judiciaire qui puisse être éclairée ou obtenir autorité.

Et nous entrâmes, franchissant le seuil, privé des gigantesques battants en bronze, hauts de vingt coudées, que les envahisseurs avaient enlevés pour les fondre en canons.

Nous fûmes d'abord dans la Salle des Pas-Perdus, grande nef de la Cathédrale, où descendaient, en longues pentes, des rayons solaires évoquant magiquement celles qui, dans la religion scandinave des Niebelungen, formaient le pont menant au Walhalla bâti par les géants pour les Dieux et les Héros. Dans les hauteurs, la Salle se perdait en des perspectives piranésiques.

Il s'arrêta, pivotant lentement sur lui-même, en contemplation.

Notre cortège, grossi de curieux attirés par le bruit qui s'était répandu dans le Palais de la visite du Prince Royal de Dipsodie, continua son parcours. Nous allâmes d'abord au vaste, sévère et impressionnant local de la Cour d'Assises.

— Oh ! la belle salle, dit-il, pour le déroulement pathétique des procès criminels. Mais comme, par son emplacement, elle continue bien la grande nef de la Salle des Pas-Perdus, tel le chœur d'une Cathédrale, centre du culte destiné aux plus hautes manifestations religieuses. Ce n'est pas assez pour elle que d'en être le théâtre. C'est ici que se font, j'espère, les plus hautes cérémonies de la Vie Judiciaire. Les âmes humaines ont besoin qu'on extériorise pour elles les idées et les principes ; elles les comprennent mieux sous la forme matérielle des mouvements, des couleurs et des lignes.

Nous allâmes aux prétoires de la Cour de Cassation, de la Cour d'Appel, du Tribunal de Première Instance, cheminant par les longues galeries où se manifestent, dans les détails de l'architecture, la force et l'élégance de l'inspiration du grand constructeur, si peu remarquées par les plaideurs vulgaires, absorbés par leurs préoccupa-

tions et leurs soucis d'affaires, mais que tant admirent et dont s'étonnent les artistes de métier.

Ce fut une longue randonnée qui se termina par un retour à la Salle des Pas-Perdus. Pantagruel relevant la tête vers le faîte :

— A quelle hauteur? demanda-t-il.

— Deux cents coudées, répondis-je à partir du sol où nous sommes, mais presque trois cents à partir du point où commence la colline qui domine la Ville.

— Alors, dit-il, c'est donc plus que la cime aiguë de la plus haute des trois pyramides du Nil?

J'entendis Panurge dire à Frère Jean : « Mon mignon, il faudra que tu y montes avec moi ; nous y entendrons sans doute péter les anges ! »

— Tais-toi, détestable profanateur ! Je prévois que c'est en se cassant sur tes épaules de rustre que mon bâton de la Croix finira sa carrière ! Les tours, les dômes, les monts sont plus proches du Ciel. Ce sont les vrais autels pour les divinités. « L'âme s'y sent ouverte et la prière aisée. »

— Que votre Grandeur, Monsieur l'Abbé de Thélème ayant rang d'Evêque, ne se mette pas en colère. Pour moi, « un homme (que vous dites Roi de la Création), fût-il sur le plus haut des faîtes, me fait le même effet justement qu'une mouche au haut d'un pain de sucre ». Révérendissime Éminence, « la bouche des humains sûrement les met haut, mais leurs pieds les mettent prodigieusement bas. »

— Cessez ce colloque, dit le calme et sage Pantagruel. N'altérez pas la majesté, la beauté, la dignité des lieux où nous sommes. Moi, ils m'inspirent, ils me remplissent de paroles que je veux tout de suite vous dire pour que leur concert ne s'envole pas. Vous plaît-il les entendre?

CHAPITRE LV

Le premier Sermon de Pantagruel dans la Salle des Pas-Perdus sur l'Ame et l'Energie inconsciente d'un Monument.

Conticuere omnes, intentique ora tenebant.

Le groupe des compagnons du Prince et des curieux attirés, presque tous Avocats en robes, et même des Avocates récemment admises en Bilinguie, formèrent demi-cercle. Adoucissant sa voix retentissante, toujours riche, profonde, émouvante, voici comme il leur parla :

Mes Amis,

Depuis bien des jours déjà, vous circulez dans ce Palais de Justice. J'essaie de me représenter les impressions que vous devez y avoir ressenties.

Tantôt loué, tantôt attaqué, il ne dégage que peu à peu ses influences obscures, irrésistibles pourtant. Muet, héroïque, il apparaît tantôt admirable, tantôt difforme, toujours écrasant. Ses qualités s'épanouissent, ses défauts imposent leur accoutumance et, devant sa majesté, la voix de la critique insensiblement faiblit et s'éteint. La magie de l'ensemble devient dominante et courbe tout sous sa souveraine grandeur. On l'admet désormais comme l'inévitable et le formidable et l'on parcourt ses salles immenses, ses galeries indéfinies, ses portiques en apparence inutiles, ses perspectives, ses avenues, avec le respect des croyants pour les choses supra-sensibles.

Tel, au moins, me le représente mon imagination.

Cet apparent gaspillage de l'espace et de la pierre

n'est-il que la réalisation d'un rêve d'architecte hanté de proportions démesurées et d'entassements comme en eussent fait les Titans? N'y a-t-il, dans tout cela, qu'une débauche du colossal? En sacrifiant à ce point l'homme qui, pour ses semblables et pour lui-même, n'y semble qu'une fourmi, en réduisant aux proportions de scènes infimes, reléguées en quelques coins, les audiences et les œuvres judiciaires, l'artiste taciturne, énigmatique et bizarre qui a dressé, dans l'atmosphère, l'équilibre étonnant de cette pacifique citadelle, n'a-t-il suivi que les impulsions d'un caprice grossi aux dimensions d'un cauchemar?

Mais voici que surgissent des sentiments imprévus et s'éveillent des pensées qui font la lumière sur les secrètes aspirations de l'homme de génie à qui l'on doit ce monstrueux chef-d'œuvre.

Un temple nouveau s'est ouvert, un vrai, cette fois, et la Justice, déployant ses ailes, reprend ses proportions épiques, emplissant l'édifice entier et lui donnant une AME. Ah ! ce n'est pas trop pour qu'Elle s'épanche et palpite à l'aise. Tout ce vide apparent, c'est Elle qui l'occupe et si, pour les œuvres humaines, il n'est dans ce dédale que peu d'espace et peu d'apparat, si les auditoires sont comme des logettes et les hommes comme des nains, tant mieux : c'est le signe que chacun reprend son rôle et rentre dans la normalité.

On se sent ridicule à faire l'important sous ces travées qui pourraient servir d'orangerie aux palmiers et aux cèdres. Chacun redevient, avec une sérénité grave, un homme, tout simplement, pensant au devoir et guéri de la préoccupation de poser devant ses semblables.

O ! transformation salutaire due tout entière au miracle de l'architecture. Modération, gravité, simplicité pour tous, telle est la règle qui se dégage de la majesté du monument et du principe qu'il symbolise.

C'est bien là l'effet que les civilisations conscientes de leur art et maîtresses de leurs impressions ont toujours cherché à faire rendre à l'architecture. Les temples de l'Égypte et de la Grèce avaient cette nudité sereine et imposante qui faisait, pour la divinité, une demeure aussi libre que l'atmosphère. L'adorateur qui franchissait leurs portes, même le prêtre qui pontifiait, y apparaissaient et s'y sentaient réduits aux proportions humbles de l'humanité devant les forces sociales que la naïveté antique incarnait en des Dieux. Les idées y puisaient la grandeur qui les rendait sacrées pour tous et il ne venait à personne la pensée de confondre avec leur inaltérable et bienfaisante influence les erreurs, les abaissements ou les compromissions de ceux qui avaient la mission de les appliquer à la vie quotidienne. La cathédrale chrétienne, dans sa forme romane, sobre et grave, et même dans sa forme gothique jusqu'à l'époque où elle dévia dans l'abondance de l'ornementation, eut ce même caractère de vacuité, bizarre pour quiconque n'y voit pas la place souveraine réservée au convive divin au banquet des âmes.

Est-ce là ce qu'Abenhiram a voulu réaliser dans son œuvre merveilleuse? Arrivé à cette période de la vie où l'on s'élève aisément au-dessus des contingences et où l'on pénètre les vastes généralités qui mènent la mêlée humaine, artiste et penseur, avait-il la claire notion de cette mission de l'architecture et en était-il arrivé à dédaigner la conception superficielle et vulgaire, qui n'y voit qu'un moyen de procurer la plus haute dose possible de confortable et d'utilité, fût-ce aux dépens de la Beauté? Dédaigneux et farouche, me dit-on, durant les dernières années de sa vie, mort sans écrits, l'obscurité plane sur ses méditations. Mais son œuvre parle pour lui et résout

l'énigme. Il était entré dans la sphère supérieure où la postérité inscrit les noms des architectes les plus fameux. Il avait compris le secret de leur art puissant et en a fait une matérialisation nouvelle, d'une gloire impérissable, comme celle des œuvres conçues d'après les mêmes principes et qui l'ont précédée.

Mes Amis d'un jour, vos esprits ont-ils suivi le mien dans les chemins que je viens de parcourir?

N'est-ce pas simplement un rêve que cette conception des Énergies que recèlent les matérialités inconscientes, et qu'elles font agir sur nous, si habitués à croire qu'il n'y a action que là où il y a matière cérébrale? Entrevoyez-vous que de grands esprits ont pu se demander si les astres eux-mêmes n'ont pas des forces directoires analogues à notre volonté, les faisant s'éviter les uns les autres dans leur gravitation harmonieuse? Si les humbles fleurs n'ont pas des forces analogues qui les font diriger leurs racines vers les parties du sol les plus fertiles? S'il n'y a pas, dans la matière d'un poussin chétif sortant de l'œuf, sans avoir encore rien pu apprendre, une vertu analogue qui le pousse à rechercher et découvrir le grain de mil qui peut le nourrir? S'il n'en est pas ainsi pour le jeune chien qui va au chiendent pour se guérir? Dès lors, le même mystère n'est-il pas dans les blocs de granit assemblés pour un Monument ?

Il se tut. L'auditoire demeura silencieux comme après un prêche dans une église. Panurge seul dit : « Amen ! » et Frère Jean : « Ite missa est. »

CHAPITRE LVI

Où Pantagruel s'entretient en plein champ avec Asperus du moyen d'achever le Palais de Justice et ses abords.

En cheminant, le Prince me dit :

— Je voudrais voir l'effet que fait de loin le Palais dans le paysage de la ville. Il y a sans doute un point de vue favorable pour contempler cet aspect.

— Oui, dis-je, il y en a un et vraiment des meilleurs qu'on puisse souhaiter.

Je le connaissais pour y avoir été nourrir mes yeux et rêver, au soleil couchant dorant de sa lumière le panorama de la Cité. C'est sur l'autre versant des collines qui bordent le berceau où Céphalopolis, largement étalée, s'étage. Peu de ses citadins le fréquentent, car on n'en entend parler que rarement. Et, pourtant, le spectacle y est impressionnant ; c'est un lieu nommé Scheut, d'où, d'après une légende, le chef d'une armée d'Autogobards aurait ordonné le bombardement de la ville et l'aurait presque entièrement détruite, rien que pour le plaisir et la gloire. C'était au temps du Monocrate Louis-le-Quatorzième qui, durant un demi-siècle, fit de la Bilinguie la lice de ses invasions, de ses batailles et de ses dévastations, pour réaliser sa manie de faire de son Royaume *un pré carré*. Je répétai au Prince ces circonstances que je lui avais déjà narrées quand nous vîmes les tableaux de la Vocifacture Nationale.

— Allons-y, me dit-il, allons-y aujourd'hui même pour compléter les impressions qui vibrent en moi.

Et nous y fûmes, au déclin de l'après-midi, à la belle heure où les longues lumières font ressortir les grandes

ombres, où les grandes ombres font ressortir les longues lumières.

C'était superbe ! Vers le nord et vers le sud, la vallée s'étendait en prairie brodée d'arbres. Le dos tourné au couchant, nous avions devant nous l'agglomération de Céphalopolis et, sur son sommet, l'énorme Palais en Acropole surgissant des constructions sans nombre, émiettées sous lui et autour de lui.

Pantagruel promenait lentement ses regards.

— Asseyons-nous, dit-il, pensifs, pour penser mieux encore. Il s'assit sur le rebord du chemin formant terrasse. Nous nous groupâmes autour de lui.

— Etre bombardé..... et rebâtir? interrogea-t-il.

— Oui, dis-je, rebâtir tout de suite, et j'ajoutai narquoisement : sans attendre une indemnité, sans gémir et ne rien faire. C'est la mode en Bilinguie. Rebâtir avec art, notamment le chef-d'œuvre des maisons alignées devant l'Hôtel de ville, comme des dames d'honneur autour d'une Reine, et, par centaines, d'autres maisons, toutes avec façades à pignons d'un art capricieux dont, depuis, l'imbécile amour des corniches horizontales a détruit la plupart. Ah ! comme il est vrai que la ligne droite est souvent le chemin le plus bête d'un point à un autre.

— Eh ! bien, reprit-il, si c'est, comme vous dites, l'habitude, en Bilinguie, n'achèvera-t-on donc pas cet emblème magnifique et hiératique, qui dépasse, en sa signification morale, les frontières de votre petit pays et symbolise au loin la vertu justiciaire du Droit dans ce que je crois être le plus beau Palais de Justice du Monde? Ne verra-t-on pas la statue terminale que voulait Abenhiram remplacer le jouet qui le couronne de sa fragilité monarchique fatalement passagère? Ne nettoyera-t-on pas sa base de la croûte des masures qui la déshonorent? N'y a-t-il ni Argent ni un Homme?

— Boula-Matari s'en préoccupait, mais il est mort. De l'argent, on en a, mais on l'émiette, on l'éparpille, on le gaspille. Le sentiment de la grandeur du devoir à accomplir semble trop large pour la *minceur* des consciences gouvernementales.

— Votre Figurator, avec l'autorité atavique de sa Royauté, ne pourrait-il prendre cette initiative grandiose?

— Oui, certes, mais il n'en fait rien. Y pense-t-il? Le comprend-il? Un Ami de ce Vatican négligé a proposé d'appeler à l'aide Aquanolus Holtema, fondateur de la *Ligue des Milliardaires pour favoriser les grandes Œuvres utiles à l'Humanité*. C'est un original, encombré par ses multimillions, qui s'est, un jour, avisé de ne plus vivre qu'avec une simplicité et une frugalité monastiques et de consacrer l'immensité de ses revenus, de sa Liste Civile comme il dit, à de grands desseins sociaux, de ne pas distribuer des récompenses aux résultats obtenus, mais une aide à ceux qui s'appliquent à les conquérir. Il est vêtu comme un Quaker, vit en végétarien et en hydromane, se vante de n'avoir comme biens matériels qu'une bonne valise très portative et un carnet de chèques dans une Banque illustre, solide comme le roc de Gibraltar, à qui il a confié le soin d'encaisser les intérêts et dividendes des « devises » qu'il a choisies pour ses capitaux, avec une sûreté et une adresse de sorcier financier ; courant dans le monde sans autre domicile légal que la cabane qu'habitait, en Frise, son Père, petit laboureur.

— Je veux bien, dit-il, être un Simple mais non un Pauvre. Et il ajoute cet autre axiome visant ceux qui ne se dépouillent qu'après leur mort : Il faut donner de la main chaude et non de la main froide.

La Chance, plus que l'intelligence, a favorisé son enrichissement magique, cette Fée que le cardinal Mazarin tenait pour principal moteur de toute bonne fortune

humaine, disant à qui, lui recommandant un auxiliaire, en vantait les mérites :

— Oui, oui, mais ce Signor est-il chanceux? La Chance, voilà l'essentiel.

— Il dispense sans compter son entr'aide à des recherches comme l'utilisation mécanique de la force des marées ou des rayons solaires, l'anéantissement de la tuberculose, de la syphilis, du cancer, la disparition, dans les grandes capitales, des affreux entassements morbides et infernaux des quartiers misérables. Il subsidie une équipe de dénicheurs qui parcourent le Thibet, les Indes, furetant les bibliothèques de vieux couvents presque ignorés, pour y découvrir, peut-être, les manuscrits conservés, par hasard, d'œuvres de la littérature ou de la philosophie antiques.

— Ah ! interrompit Panurge, s'il pouvait aussi s'occuper de vaccins nous préservant des Rhumes, de la Migraine, de la Carie dentaire, et autres coquets inconvénients qui nous turlupinent avec une continuité diabolique et sans motif sérieux appréciable. Quels services il rendrait à l'Humanité !

— C'est lui aussi, ajoutai-je, qui pourvoit à tous les frais de la restauration de la Cathédrale de Tolbiac, ruinée par la guerre. S'il s'engoue pour notre Palais, l'achèvement en sera vite accompli.

Frère Jean, prenant alors la parole :

— Que n'a-t-on ici mon bien aimé Maître et admirable souverain qui a bâti ma gigantesque et merveilleuse Abbaye de Thélème et pourvoit à toutes ses nécessités !

« Pour le bastiment et assortiment de l'abbaye, Gargantua feist livrer de content vingt et sept cent mille huyt cent trente et un moutons à la grand laine, et par chacun an, jusques à ce que le tout feust parfaict, assigna sus la recepte de la Dive seze cent soixante et neuf mille

escuz au soleil, et aultant à l'estoille poussinière. Pour la fondation et entretenement d'icelle, donna à perpétuité vingt troys cent soixante-neuf mille cinq cens quatorze nobles à la rose de rente fonciere indemnez, amortyz, et solvables par chascun an à la porte de l'abbaye ; et de ce leur passa belles lettres. »

Frère Jean continua, disant :

— Dès que je serai retourné là-bas, je parlerai à mon généreux souverain, trois fois béni et vénéré, pour qu'il devienne membre de la fameuse Ligue. Aquanolus a-t-il trouvé des collaborateurs?

— Aucun jusqu'ici, répondis-je, sa règle de simplicité et de sobriété, dont il fait un principe absolu de l'Association, déplaît trop à des âmes ploutocratiques pour qui le luxe et la fête sont inséparables de la richesse et qui trouvent une jouissance supérieure suffisante à se savoir prodigieusement riches.

— Dites : scandaleusement, impudemment ! clama Panurge.

— Ils font de-ci, de-là, dit Asperus, quelques dons retentissants dont s'ébahit le vulgaire, mais qui, réduits aux proportions de leurs trésors, ne sont que le « denier du Pharisien ».

CHAPITRE LVII

Où Pantagruel s'informe de ce que fut le Barreau Bilingue durant la Grande Guerre.

— Maintenant, me dit, au retour, Pantagruel, que j'ai vu le Palais en ses prestiges architecturaux, il faudra que j'essaie de comprendre la foule humaine qui y circule et les œuvres qu'elle y accomplit. Il ne suffit pas de connaître le Temple : il y a le culte, le clergé, les paroissiens, tous

ceux qui y bourdonnent, et spécialement le Barreau et la Magistrature. Cela exigera une fréquentation assidue ; c'est encore vous, Asperus, qui aurez à m'aider en ceci. Avocat de longue pratique, vous êtes qualifié pour me renseigner et me guider. Comme première information, pourriez-vous me dire ce que, pendant la Grande Guerre...

— Le grand Massacre ! intercala Panurge.

— ... Ce que, pendant le grand Massacre, reprit le Prince, on pressentait de l'avenir professionnel, et aussi ce qu'il en était de son état au milieu du bouleversement de l'activité justiciaire?

Pris à l'improviste, je restai d'abord muet, tandis qu'en mon imagination ainsi provoquée surgissaient en multitude les détails de notre vie troublée par l'Invasion. Comment résumer ce tumulte, ces tristesses, ces craintes? Tout à coup me revinrent en mémoire des paroles qu'avait prononcées mon Maître Harmonios, dans une circonstance, à l'audience de rentrée de la Cour de Cassation, qui eût dû être solennelle, mais qui, en pleine invasion, fut mélancolique et imprégnée de notre asservissement. Il me sembla qu'elles avaient anticipativement exprimé ce que demandait le Prince et que, peut-être, je ne pouvais mieux faire que les rappeler telles qu'elles avaient été consignées dans les archives de la Cour. Je le lui proposai.

Après quelques instants de réflexion :

— L'idée est heureuse, dit-il. Mais, pour essayer de lui rendre davantage son caractère, je voudrais que cette lecture eût lieu dans le local même où Harmonios a parlé. Et puisque cet humain, qui était de ceux qui ne devraient jamais mourir, a disparu, qu'elle fût faite par vous, élève et compagnon de ce grand Maître. Vous avez alors entendu sa voix, les accents qu'il sut lui donner ; vous avez subi l'émotion que dégagèrent ses paroles ; vous saurez sans doute en reproduire les vibrations. Est-ce possible?

Oui, ce fut possible dans les limites d'une pâle copie. Nous fûmes, peu après, pour cette cérémonie pieuse et intime, réunis en petit nombre dans la Salle où l'événement avait eu lieu. En moi se réveillaient les souvenirs avec une vivacité singulière. J'avais revêtu la robe, je pris place à la barre où était Harmonios, debout comme lui. Pantagruel ne s'assit point ; à quelques pas devant le bureau de la Cour, sa haute taille se dressait instinctivement dans l'attitude de la statue antique du Philosophe, drapé, noble et simple, la main gauche appuyée sur la hanche, la droite repliée sur la poitrine, la tête nue, son grave et serein visage estompé par la chevelure et la barbe châtaine et crépue. Derrière moi, ses compagnons et quelques initiés.

Et je commençai la lecture :

Discours qu'avait prononcé à la Cour de Cassation Maître Harmonios, pendant la Guerre.

« Depuis vingt-cinq mois, je n'avais plus pénétré dans ce Palais cher et vénéré, si longtemps mon univers.

» Libre alors de mes actions, simplement avocat, je m'étais imposé cet exil, non de ma Profession, mais de son temple : *Themidi Sacrum*, exil que dictaient à ma sensibilité plus qu'à ma raison, d'amers événements. *Cedebat toga armis.*

» Mais la confiance de mes Confrères vient de m'attribuer, pour la seconde fois, et pour une période inquiète et troublée, le bâtonnat de notre Ordre, cette mission dont il est d'une fière tradition de ne jamais briguer l'honneur et de ne jamais décliner la charge.

» A l'exemple de ceux des nôtres qui, investis d'une fonction publique, ont cru qu'il était de leur devoir de ne pas la déserter pendant les périls de la Patrie, j'obéis, en

paraissant à cette séance de rentrée, la troisième depuis l'invasion, à l'une des prescriptions de ma dignité nouvelle : Rendre hommage, en cet anniversaire, à la Justice, notre Souveraine, — au Droit qui toujours doit s'efforcer de l'exprimer, — à la Magistrature qui en est la servante attentive, — au Barreau qui en est la milice vaillante ; institutions supérieures et tutélaires, sous lesquelles s'effacent nos individualités qui n'en sont que les supports et les instruments.

» Subissant l'émoi de notre situation présente, j'ai désiré parler dans cette Assemblée que les circonstances privent de son habituelle solennité et transforment en une réunion d'un caractère presque intime et familial.

» N'est-il pas vrai qu'il est parfois impossible de se taire?

» N'est-il pas vrai que, quelles que soient les conjonctures, quels que soient les obstacles et les maléfices du sort, il y a toujours quelque chose à dire et moyen de le dire? Et ne nous devons-nous pas ce réconfort où la faible parole, ce clavier de notre art professionnel, a occasion, en solidarisant nos infortunes, de montrer ce qu'elle peut faire vibrer d'accents pour adoucir les meurtrissures de nos cœurs?

» Il ne s'agit pas de se plaindre ou de récriminer. Ce n'est ni le lieu ni l'heure. Certains événements douloureux inspirent aux âmes une attitude qui les fait s'abstenir de gémir et d'accuser.

» Aussi me bornerai-je à énoncer, *ut singulus*, quelques brèves pensées personnelles, sur ce que, membres de la grande Compagnie Judiciaire, nous avons vu surgir ou pouvons souhaiter voir surgir encore, pour le bien et l'honneur de notre destination sociale, de la tourmente qui s'est abattue sur nous.

» Quand n'a-t-on plus un besoin de juger l'accompli ou

de faire des projets, ou de nourrir des espérances? Bien concevoir l'avenir peut être un commencement de sa réalisation. Nous ne serions dignes ni de notre histoire ni de notre sang ancestral, ni du glorieux complément de renommée que nous venons de conquérir par notre courage et nos sacrifices, si les rigueurs de la fortune ne nous avaient pas retrempés. »

* * *

Je fis une pause involontaire. Je sentais se produire en moi un phénomène étrange : Etais-je encore moi-même, ou étais-je Harmonios? Etait-ce encore ma voix ou la sienne? N'étais-je plus qu'un acteur rendant le personnage de son rôle? Tout cela se mêlait, me troublait, me métamorphosait.

Mais je dus me reprendre et je lus de nouveau :

* * *

« La guerre et ses fatalités ont mis en lumière des rapports juridiques obscurs qui furent des imprévus pour la plupart d'entre nous.

» Au delà du calme fonctionnement du *Droit de la Paix*, dont la tranquille atmosphère nous baignait depuis quatre-vingt-quatre années, nous avons vu brusquement apparaître les paysages tumultueux et terribles du DROIT DE LA GUERRE.

» Ils devinrent l'objet de nos angoisses et de nos méditations.

» Magistrats, Avocats, Légistes, les uns dans l'isolement du Penseur, les autres groupés dans leurs organismes collectifs, ont, au souffle du vent de tempête, senti s'amplifier leur rôle dans la Cité. Ils abordèrent les problèmes

qui se démasquaient, ils en parcoururent le labyrinthe, ils tentèrent d'en résoudre les énigmes, chacun selon les spécialités et les aptitudes de sa mentalité et de sa nature sereine ou passionnée, fraternelle ou agressive, savamment documentée ou imparfaitement avertie, — tous, on n'en saurait douter, avec sincérité, avec dévouement, avec une belle énergie.

» Ils ont ainsi fourni un appoint considérable et singulièrement précieux d'arguments, de visions, d'aperçus ingénieux ou subtils, pour l'avancement de ce droit spécifique redoutable, bigarré de juste et d'injuste, comme tous les autres corps de Droit, — surtout quand il s'agit de celui de la guerre qui en est encore aux tâtonnements de sa période d'évolution et de lente et cahotante formation historique.

» Mais, outre ces études et ces controverses salutaires qui, en un épisode destiné à rester fameux dans les annales de la Juricité, furent un valeureux *Combat pour le Droit*, comment ne pas envisager les effets que peut avoir sur notre activité professionnelle la crise que nous traversons?

» Baudelaire, contemplant l'inévitable floraison du mal dans l'Humanité, a dit, en des mélancolies fiévreuses :

Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés
Et comme la meilleure et la plus pure essence
Qui prépare les forts aux saintes voluptés.

» Strophe virile qui, certes, vaut mieux que le cri de résignation désespérée que Racine fait pousser par Oreste :

De quelque part sur moi que je jette les yeux,
Je ne vois que malheurs qui condamnent les dieux ! »

* * *

De plus en plus, ma voix me semblait à moi-même, comme vibrations et comme accent, se rapprocher de celle d'Harmonios, et je me surprenais à m'efforcer de réaliser cette transposition. N'était-il pas là, flottant en esprit dans la salle? Je me figurais son ombre présente et, mes regards s'étant un instant arrêtés sur la porte qui s'ouvre derrière le bureau de la Cour, il me sembla La voir se dessiner vaguement sur le panneau du battant. Etait-ce pour m'aider, pour m'inspirer, pour rendre la scène plus pathétique? Mon émotion grandissait à cette vision vaporeuse, fluidique.

Et la lecture reprit.

* * *

« Etions-nous jadis vraiment tout à fait tels qu'il nous fallait être dans le déroulement de notre vie juridique?

» La paix et ses prospérités, leurs appels sournois à la nonchalance, les facilités de la vie, parfois plus déprimantes que ses persécutions, l'étrange et funeste méconnaissance des dangers qui menaçaient notre nationalité, ne commençaient-ils pas à altérer l'austérité, l'opiniâtre volonté, la piété que réclament l'étude du Droit et de la Législation, ainsi que la ferme et constante pratique de nos Devoirs?

» Etait-il suffisant le temps consacré par nous à ce qu'il faut apprendre, quand on veut être un loyal travailleur du Droit, pour se tenir au niveau des transformations et des progrès de notre spéciale science et pour y contribuer, non pas seulement dans ses applications empiriques courantes, mais aussi dans l'arrière-monde de ses vastes et fécondes généralités, dans sa vie supérieure, qui fait qu'elle vaut la peine de l'avoir vécue?

» Combien d'entre nous ne circulaient que dans le rez-de-chaussée du Droit, n'allant pas au-delà de ses formes

positives, dans les dossiers et les affaires, parmi les demi-obscurités où ne brillent pas les puissantes clartés du Droit philosophique qui font les grandes magistratures et les grands barreaux et permettent d'atteindre cette beauté : Les hommes de Droit devenus homogènes par une haute culture fondamentale, morale et juridique. »

* * *

Le prestige continuait ; voici que le fantôme d'Harmonios se détachait du panneau, s'approchait de moi, mystérieusement, jusqu'à me frôler, me pénétrer, se substituer par la magie d'un avatar. Etait-ce un de ces phantasmes dont, à notre époque, le Spiritisme affirme l'existence astrale ? Oui, maintenant, c'était bien Harmonios lui-même, m'imprégnant de sa nébuleuse essence. Confondu et ravi, je laissai faire le fantôme. Et ce fut sa voix qui me sembla retentir en ces strophes d'espérance :

* * *

« D'autre part, avions-nous suffisamment la ferveur qu'il faut chauffer en soi, pour accomplir nos fonctions, non seulement avec scrupule, exactitude, probité, mais avec ce grand style et cette fière allure qu'on peut nommer la magnanimité judiciaire?

» Et, à un point de vue plus alarmant, la pensée peut-elle venir qu'une telle secousse historique pourrait amener un affaissement de notre vigueur morale, un desséchement des caractères, un obscurcissement de nos principes directeurs?

» Non ! non ! non ! Le grandiose de notre pathétique aventure et de sa véhémente leçon aura grandi nos âmes ! Au moins y aura-t-il parmi nous assez d'âmes élargies pour susciter une aspiration et une ascension vers des cimes

plus hautes. Les pièces de monnaie à demi-usées et effacées qu'étaient devenus plusieurs d'entre nous, reparaîtront nettes et claires après cette frappe nouvelle.

» Ah ! je le souhaite de tout mon cœur d'Avocat !

» Et je l'espère ! Je l'espère comme couronnement de ma vie qui, certes, eût été déjà assez longue, si mes derniers jours ne m'avaient été accordés pour assister à cet épanouissement consolateur, à ce nouveau départ, à cette résurrection.

» Cette fête, tu la verras, ô Palais majestueux et très aimé, toi qui aurais toujours dû n'être que notre asile ! »

CHAPITRE LVIII

Où commence le récit par Asperus de ce que vit et dit Pantagruel pendant sa fréquentation quotidienne du Palais de Justice.

Le soir du même jour, retournés à la Thalamège, réunis dans le grand salon du « château » d'arrière, le Prince me dit :

— J'ai été très ému par le discours d'Harmonios, d'autant plus que, par un sortilège, je ne reconnaissais pas votre voix. Voici trois années qu'a fini le grand Massacre et que les peuples qui s'y déchirèrent travaillent à retrouver leurs équilibres. J'ai entendu les espérances exprimées par Harmonios pour la reconstitution de l'organisme justicier en ses trois organes essentiels fonctionnant de concert, les Avocats, les Parquets, les Juges, vivifiés par cet élixir inspirateur : le Droit. Ces espérances se réalisent-elles?

— Prince, dis-je, je ne vous répondrai pas. Je me sens une très minuscule unité parmi les humains lamentables.

J'ai subi les influences qui ont si longtemps détraqué pour nous toutes choses. Je crains d'être faussé, d'être un nid d'erreurs, de partis pris d'entraînement tendancieux. Ne suis-je pas imprégné de mélancolies, d'amertumes, peut-être de rancune et de rancœur? Vous qui venez de loin, qui avez subi un repos d'environ quatre siècles, de qui les pensées dormirent en vous comme votre corps ; vous qui, dans la Lutèce d'alors, avez fréquenté de près le monde juridique où vivaient Dumoulin et une pléiade de Juristes dont Loisel devait bientôt, dans son *Dialogue des Avocats*, décrire les belles personnalités et les hautes traditions, vous êtes, certes, plus qualifié que moi pour observer avec calme et pénétrer avec exactitude ce qui maintenant se passe ici. Permettez-moi donc de n'être pour vous qu'un guide banal laissant votre esprit et votre expérience maîtres d'apprécier en toute indépendance. Je ne vous dirai que trois mots : Allez-y voir.

Gravement, simplement, Pantagruel dit :

— Je vais y aller voir. Dès demain, nous commencerons.

* * *

Et, dès le lendemain, aux heures d'audience, il fut au Palais de Justice pour remplir sa mission d'Observateur, allant, venant, regardant, écoutant, interrogeant. Discourant aussi, car plusieurs s'étaient bientôt accoutumés à accompagner et à recueillir les paroles de ce singulier personnage, spécialement dans la Salle des Pas-Perdus où il philosophait, pareil à Héraclite ou Périandre, stationnant ou marchant de son grand pas ralenti, sur lequel nous doublions le nôtre pour l'apparier avec le sien.

Cela dura quelques semaines, les dernières de son séjour parmi nous. Je ne pourrais assurément reproduire tout ce

que je lui entendis proférer. Je dois me résoudre à n'en donner que des lambeaux.

* * *

Une de ses préoccupations principales était de mettre en netteté et en lumière la notion du Droit dans ses éléments fondamentaux et simples qui, même pour les Juristes, demeurent d'ordinaire dans le vague. Je l'entendis en parler notamment devant la belle image juridique qui, en symbole, domine dans la vaste salle de notre Bibliothèque. Il venait d'y lire à haute voix cette formule : LA PLUS NOBLE FORCE SOCIALE EST LE DROIT.

— Est-ce bien ainsi, observa-t-il? Ne faut-il pas dire : la plus NÉCESSAIRE Force Sociale? Toutes les grandes forces sociales, Droit, Art, Industrie, Commerce, Science, Religion ne sont-elles pas nobles au même degré? Pourquoi essayer d'établir entre elles une hiérarchie de noblesse? La plus nécessaire, la plus nécessaire! Voilà le mot, le vrai mot!

Et puis, tout à coup, à la réapparition en sa mentalité des tourments et des horreurs que la Grande Guerre avait déversés en torrents, révélant en tableau infernal ce qu'au fond recèle d'effrayant les âmes humaines, il se répandit en paroles vaticinatrices que je ne saurais reproduire en leur texte éloquent, mais qui me rappelèrent ce que, sur le même sujet, a écrit un Penseur :

« L'Etat, ce chef-d'œuvre de l'égoïsme intelligent et raisonné, ce total de tous les égoïsmes individuels, a remis les droits de chacun aux mains d'un pouvoir infiniment supérieur au pouvoir de l'individu, et qui le force à respecter le droit des autres. C'est ainsi que sont rejetés dans l'ombre l'égoïsme démesuré de presque tous, la méchanceté de beaucoup, la férocité de quelques-uns : *la Contrainte*

les tient enchaînés; il en résulte une apparence trompeuse. Mais que le pouvoir protecteur de l'Etat se trouve, comme il arrive parfois, éludé ou paralysé, on voit éclater au grand jour les appétits insatiables, la sordide avarice, la fausseté secrète, la méchanceté, la perfidie des hommes, et alors nous reculons, nous jetons les hauts cris, comme si nous nous heurtions à un monstre encore inconnu; pourtant, *sans la Contrainte des Lois,* sans le besoin qu'on a de l'honneur et de la considération, toutes ces passions triompheraient chaque jour. Il faut lire les causes célèbres, l'histoire des temps d'anarchie pour savoir ce qu'il y a au fond de l'homme, ce que vaut sa moralité ! Ces milliers d'êtres qui sont là sous nos yeux, s'obligeant mutuellement à respecter la paix, au fond ce sont autant de tigres et de loups, qu'une forte muselière empêche seule de mordre. Supposez la Force Publique supprimée, la muselière enlevée, vous reculeriez d'effroi devant le spectacle qui s'offrirait à vos yeux, et que chacun imagine aisément; n'est-ce pas avouer combien vous faites peu de fond sur la religion, la conscience, la morale naturelle, quel qu'en soit le fondement? »

* * *

Sur cette même emblématique image, se trouve cette autre maxime : *Sans la Bonté, la Justice forfait à sa mission.* La Fédération des Avocats en avait envoyé un exemplaire à chacun des Tribunaux de Bilinguie pour être affiché en lieu bien visible comme leçon de haute moralité Juridique et Justiciaire. Il y eut un Président qui refusa, disant :

— Foin de cette sentimentalité ! On va nous gâter nos juges. Le bon juge est celui qui sait être impitoyable.

Là-dessus, Pantagruel ne dit rien.

— Et les erreurs judiciaires, dit Epistemon, comment ce juge s'en accommodait-il?

— En proclamant, dis-je, qu'il n'y a pas d'erreurs judiciaires ! Pourtant, je lui entendis, en une autre circonstance, énoncer cette restriction : Tous les acquittements sont des erreurs judiciaires !

Président rare ! Il appliquait une condamnation comme s'il exerçait par atavisme la loi du talion, et malmenait les prévenus comme s'ils étaient coupables, par le seul fait qu'ils étaient prévenus, ce qui fit dire à un Anglais qui assistait, en ma compagnie, à une audience pénale où fonctionnait ce brutal, cette remarque humoristique :

— Ces gendarmes que je vois là sont sans doute ici pour protéger les accusés contre ce Président?

* * *

Ces menus propos l'amenèrent à me demander comment on rémunérait les Magistrats en Bilinguie. Quand j'eus indiqué quelques chiffres, il s'exclama avec surprise :

— Et vous espérez avoir, moyennant de telles dérisions, assez d'hommes à hauteur de la Fonction?

Tout ce qu'on a dit là-dessus de sévère et de juste me revint en esprit et je dis avec amertume :

« Nous exigeons des magistrats toutes espèces de mérites et de qualités. Nous attendons d'eux des connaissances juridiques approfondies, l'étude consciencieuse des causes qui leur sont soumises, une impartialité au-dessus de tout soupçon, une dignité parfaite de vie privée.

» Nous les voulons intègres, indépendants, irréprochables, laborieux et désintéressés, se dévouant tout entier à leur mission, s'interdisant toute préoccupation de gain matériel. On leur défend de se livrer à n'importe quel commerce, même d'accepter du gouvernement une autre fonction salariée ; on entoure l'exercice de leurs fonctions de solennités ; ils sont les arbitres des plus graves contesta-

tions juridiques. Et quelle situation fait-on à ces citoyens, de qui l'on demande tant de détachement, de science, de sagesse et d'intégrité, que l'on charge de tant de responsabilités et qu'on arme de pouvoirs si redoutables? Un chef de bureau dans le commerce ou l'industrie, un contremaître de fabrique a des appointements égaux ou supérieurs aux leurs. »

— C'est de la Magistrature au rabais, dit mélancoliquement Pantagruel.

— Mais alors, dit Panurge, avec un méchant sourire, il y a, sans doute, moyen de moyenner ? Et il fit avec le pouce et l'index le geste auguste du payeur.

— Non ! dis-je avec véhémence. En Bilinguie, il n'y a pas de Juges qu'on puisse acheter. Depuis tant d'années que je pratique la vie justiciaire, jamais je n'en vis même soupçonner. Certes, j'en ai connu d'ignorants, mais jamais « d'accessibles ». Le tenter serait une suprême et irritante maladresse. Un berger Agnelet Bilingue qui s'y risqua auprès d'un Juge de Paix, par le don d'une oie grasse, eut la malice d'envoyer son présent au nom de son adversaire.

CHAPITRE LIX

Surprise et indignation de Pantagruel quand il apprend le rôle que certaine Presse de Bilinguie s'est arrogé dans les œuvres Justiciaires.

C'était l'époque où se déroulaient, en Bilinguie, de grands procès, issus de la Guerre, ayant un caractère politique et qu'on qualifiait de haute trahison, cette expression comprise non pas seulement dans le sens pénal

qu'elle avait avant la guerre, mais élargie par la fièvre des événements et des passions. La foule, la *Turba*, déjà désorbitée par ce qu'elle avait souffert, subissait les excitations quotidiennes de certains journaux qui avaient trouvé, dans ce régime, un moyen d'augmenter leurs tirages et leurs profits. Partout s'élevaient des cris de vengeance et des clameurs de répression. Ce n'étaient pas les fureurs légitimes contre ceux qui s'étaient indignement enrichis en profitant des misères publiques pour dépouiller leurs concitoyens, mais la haine contre ceux qu'on croyait avoir pactisé avec un ennemi cruel et abhorré. Cette sauvagerie faisait penser à la phrase terrible de David Hume : « Dans les procès de haute trahison, les Cours de Justice diffèrent peu des vrais brigands ». Et moi-même, je me souvenais d'avoir entendu, quelques ans auparavant, dans des circonstances analogues, un émeutier, qui venait d'entendre prononcer sa condamnation, s'écrier : « Ça n'est pas être jugé, c'est être fusillé ! »

Juges, Avocats, gens de toutes conditions, hommes, femmes, en tous lieux, étaient emportés dans cet orage en une frénésie de répression et croyaient faire œuvre de bonne justice et de bon patriotisme. Le clergé, lui aussi, prêchait cette croisade.

Pantagruel s'en indignait. Au sortir d'une audience où ces désordres des âmes s'étaient manifestés avec une particulière folie, il me dit :

— Cette cohue, en proie aux fureurs, me fait penser aux Erynnies d'Eschyle, aux Chiennes d'Enfer du grand tragique !

Et, après une pause et quelques gestes et mouvements muets où se trahissaient sa colère et sa douleur :

— Je ne veux pas laisser passer sans protestation et sans paroles d'apostolat ce que j'éprouve. Qu'Eschyle vienne à mon aide ! Ils m'étaient familiers, les classiques

Grecs, ainsi qu'aux lettrés du XVI^e^ siècle, quand la Dipsodie tomba dans son engourdissement. Ne sera-t-il pas efficace de rappeler ce qu'il y a plus de deux mille ans, un tel spectacle faisait jaillir d'une grande âme? On m'écoute volontiers, semble-t-il, dans ce Palais. Des disciples m'accompagnent : dites-leur que je veux leur parler là-dessus avec plus de solennité que mes causeries habituelles et que ce soit dans cette Salle des Pas-Perdus dont je suis devenu un hôte.

CHAPITRE LX

Où Pantagruel fait, sur les « Chiennes d'Enfer », un Sermon dans la Salle des Pas-Perdus.

Un jour fut fixé. Je ne pus arriver au Palais en même temps que le Prince. Lorsque j'entrai dans la Salle des Pas-Perdus, un nombreux auditoire attendait. La haute taille de Pantagruel se dressait au bout et dominait, comme s'il avait été dans une chaire. Le long manteau d'étoffe légère dont il avait pris l'habitude de s'envelopper pour dissimuler ses vêtements archaïques, le couvrait de ses plis. Les bras restaient dégagés pour les gestes dont il accentuait sa sobre éloquence d'orateur ou, plus exactement, d'apôtre prédicateur.

Lentement, gravement, harmonieusement, il commença ainsi :

« Mes Amis,

Il vous plaît donc d'écouter les paroles d'un voyageur, passant comme une nuée qui bientôt disparaîtra de votre horizon.

On vous a dit de quel sujet pathétique j'ai désiré vous entretenir.

Les foules ne changent guère, et, au fond de toute foule, il y a une ménagerie. Si l'on est dans une période de civilisation équitable et sereine, cette ménagerie est apprivoisée. Elle hurle et devient féroce, au contraire, quand on vit dans un temps barbare, ou quand la civilisation laisse les âmes en proie aux passions.

Ce déchaînement des bestialités qui rattachent l'être humain à la brute se manifeste presque toujours impunément. A peine quelques protestations indignées s'élèvent et sont aussitôt étouffées par les clameurs et les injures. Mais, parfois aussi, au-dessus d'elles, surgit l'autorité du génie et s'élève, dominatrice, la voix puissante d'un poète. Alors, la monstruosité d'un peuple qui s'est dégradé en méconnaissant la justice, en violant le respect qu'on doit à ses œuvres de calme et de sagesse, en refusant d'écouter la plainte ou la défense d'un accusé, en s'aveuglant dans ses préventions, devient l'aliment d'une grande œuvre qui, flétrissant le crime social d'une époque, fixe une impérissable leçon pour les générations à venir.

Je viens d'assister, parmi vous, aux péripéties émouvantes d'événements de ce genre. J'ai profondément ressenti la formidable poussée de ces iniquités et ma pensée s'est reportée vers un drame du même genre, contre lequel, il y a deux mille ans, l'âme puissante d'Eschyle s'est soulevée et a grondé, laissant, dans *les Erynnies*, le témoignage grandiose de sa colère et de son indignation.

Il n'est pas inutile, sans doute, dans les conjonctures présentes, de rappeler cette œuvre admirable et de montrer comment l'art peut venir au secours des devoirs sociaux pour essayer de les réintégrer dans l'âme de ceux qui les méconnaissent. »

* * *

Telle fut l'exorde, puis, Pantagruel continua, tantôt promenant les yeux sur l'auditoire, tantôt lisant les citations dans le manuscrit qu'il déroulait à la mode antique :

« *Les Erynnies* sont le dernier acte de la trilogie d'Oreste. Celui-ci a égorgé sa mère Clytemnestre. Soulevée par ce forfait retentissant, la clameur publique le poursuit sans merci. Le peuple grec tout entier s'est déchaîné contre le meurtrier. En vain, il rappelle que s'il a frappé Clytemnestre, c'était pour venger Agamemnon, son père, qu'elle avait assassiné avec l'aide d'Egisthe, son amant. La foule ne connaît que ses préventions et ses fureurs. Elle n'attend pas qu'un tribunal ait statué. Oreste, elle le proclame d'avance, doit être condamné. Pour elle, tout jugement est inutile et ne servirait qu'à retarder la justice. Il ne faut ni discuter ni délibérer : il faut frapper tout de suite et sans pitié.

C'est dans la troupe sauvage des Erynnies, ces « Chiennes d'Enfer », que l'immortel dramaturge a pour toujours incarné ces fureurs. Et il les dépeint, d'abord dans leur aspect physique, comme le meilleur moyen de révéler leur abominable laideur morale. « Non pas des femmes, plutôt des Gorgones. Et encore ce n'est point cela. Elles sont sans sexe, noires et horribles. Elles ronflent avec un souffle farouche. Leurs yeux distillent une bîle affreuse. Vêtu comme elles sont, on ne devrait ni approcher les statues des dieux, ni entrer sous les toits des hommes. Abominables filles dont ne voudrait ni aucun homme, ni aucune bête. Elles ne sont nées que pour le mal, elles habitent la mauvaise nuit du Tartare, également odieuses aux humains et aux dieux. »

De même que les passions impies reposent au fond des multitudes jusqu'au jour où des excitations funestes les réveillent, les Erynnies s'étaient endormies sur les

dalles, devant le temple de Delphes, et pendant leur sommeil, Oreste, rassuré, croyait pouvoir compter sur l'indépendance et l'impartialité des juges appelés à décider de sa cause. Le spectre de Clytemnestre vient les secouer : « Réveillez-vous, déesses souterraines. C'est sur l'accusé qu'il faut souffler votre haleine sanglante. C'est lui que doit consumer le souffle qui sort de vos entrailles enflammées. Courez ! Epuisez-le par une course impitoyable. »

A ces cris de vengeance et de haine, les Erynnies se dressaient sur la scène du théâtre antique, dans toute l'horreur de l'œuvre de furieuses qu'elles allaient accomplir. Eschyle les évoqua dans la laideur surhumaine qui convenait aux odieuses passions qu'elles devaient exprimer. C'étaient des femmes d'une maigreur spectrale, aux masques barbouillés de sang et de fiel, la face écrasée, les traits grimaçants, la langue pendante, les doigts crochus, comme ceux des Harpies. Des touffes de serpents s'entrelaçaient à leurs chevelures, une ceinture écarlate serrait des tuniques noires à leurs flancs étroits. D'une main, elles brandissaient un bâton, de l'autre elles agitaient un flambeau chargé d'une flamme sulfureuse. »

Ah ! c'est bien l'image symbolique de ce qu'on a pu voir, de notre temps, dans d'autres circonstances, pour d'autres procès. Quand la bête populaire et les malfaiteurs du journalisme dressent leurs têtes d'hydre et poussent les hurlements de leur joie sauvage et de leurs fureurs contre des accusés, c'est ainsi que, féroces, ils apparaissent.

A peine debout, les Erynnies qui voient Oreste fuir, se retournent en hurlant de rage et « ces Chiennes d'Enfer qui aboient » s'élancent sur ses pas dans une chasse furibonde. Des jours et des nuits se succèdent remplis par la course acharnée où elles réclament leur proie.

« Que de fatigues pour cet homme ! s'écrie chacune d'elles. Ma poitrine en est toute haletante. Point de salut pour

toi ! Tu périras, repoussé de tous, vidé de sang, ombre exténuée, pâture des démons. Je te mangerai tout vivant ».

Et Oreste, en effet, n'en peut plus. Elles l'ont acculé comme une bête fauve à son dernier gîte. Il est tombé, dans le temple de Pallas, aux pieds de la déesse de la Justice, et il embrasse sa statue. Qu'importe le respect dû à ce sanctuaire? La horde enragée n'en tient pas compte. Elle forme autour de lui une ronde frénétique, elle entonne l'hymne de la haine, chant redoutable, forgé d'incantations fatales qui jettent le désordre et la peur dans l'âme des juges, de rythmes magiques qui scandent d'avance le sort de l'accusé et le livrent au destin prédit. C'est l'idéal du sinistre : jamais Eschyle n'a soufflé d'une bouche si violente, d'une si longue haleine, dans ce que Shakespeare appellera plus tard la trompette hideuse des malédictions. On croit entendre le *Dies irae* de la férocité. « Allons ! chantons en chœur. Il nous plaît de hurler le chant horrifique et de dire le sort que notre troupe distribue aux hommes. O nuit ! toi qui m'as enfanté pour le châtiment des vivants et des morts, entends-moi ! On me prive de mes honneurs, en m'arrachant ma proie, en m'arrachant cet accusé. C'est à lui que ce chant est voué, ce chant de folie, de vertige. J'épargne à d'autres la tâche des vengeances. Moi, je m'élance violemment et je poursuis ceux dont les jambes ploient, dont les pieds saignent en fuyant au loin. Et quand il tombe, celui que j'ai frappé, il l'ignore, aveuglé qu'il est par son sombre délire, et les hommes l'entendent gémir dans sa prison. »

Puissance des phénomènes humains décrits dans leur vérité, vous êtes de tous les temps ! Est-ce pour les drames d'hier et la foule qui s'y est ruée, ou pour les Grecs que ces imprécations ont été écrites?

* * *

Cependant, le procès d'Oreste et son jugement doivent se poursuivre. La noble âme du poète s'insurge contre ces brutalités. Il évoque Phœbus-Apollon. Ennemi né des Erynnies, celui-ci représente vis-à-vis d'elles l'antagonisme de la clarté contre les ténèbres, de l'harmonie contre la discorde, de la calme sagesse contre la rancune. Vêtu de lumière, il exprime la beauté qu'elle répand sur le monde, l'équité, la sérénité et la joie dont elle le remplit. Médecin des âmes, il les apaise. Voyant tout, comme le soleil, il comprend tout. Son œil rayonnant pénètre les cœurs. Pas de conscience qu'il n'allège, pas de fureur qu'il n'adoucisse. Par cette fonction de mesure et de noble équité, il était l'adversaire des divinités implacables, affamées de cruauté comme la bête fauve l'est de chair sanglante.

Il s'avance contre les Erynnies, les menace et veut les faire reculer. Il est en chlamyde volante, les yeux pleins d'une splendeur terrible, la lèvre soulevée d'un dégoût divin, le bras étendu vers les monstres profanateurs du temple de la Justice. « Hors d'ici ! Sortez de ce sanctuaire, de peur que la flèche à l'aile d'argent ne jaillisse de cet arc d'or. »

Et il renvoie cette cohue hurlante. Et, dans cette horreur des justices méchantes, frémit l'âme généreuse d'Athènes, de la cité non sanglante, où le supplice même était adouci, où les condamnés buvaient sans souffrances la mort mêlée au sommeil dans une coupe de ciguë.

***

Jugeant cette intervention d'Apollon dans cette procédure épique, de grands esprits y ont vu l'incarnation de la Défense. « C'est, dirent-ils, le procès athénien reproduit dans sa procédure, parlant la langue du Barreau et répétant ses formules. »

Pallas Athéné, en effet, la déesse de la Justice, intervient à son tour. Elle a les allures sereines de la fonction sociale qu'elle incarne. A la vue des hideuses filles de la Nuit, Pallas ne s'emporte point comme l'impétueux Phœbus. Elle ne s'efface pas non plus, la guerrière qui porte sur son égide la tête coupée de Méduse. C'est avec une grave douceur qu'elle réprime ces monstres attroupés dans son temple. Leur laideur la choque, mais sa haute raison contient sa répugnance, elle les apostrophe sans mépris : « C'est à tous que je parle, à cet accusé assis au pied de ma statue, et à vous qui ne ressemblez à personne et qui n'avez pas de figure humaine. »

Alors, peu à peu, le procès reprend des allures équitables. Le débat s'ouvre, Pallas, c'est-à-dire la suprême impartialité, préside. La noble naïveté de l'esprit antique s'édifiait d'un pareil spectacle. Dans ce jugement, elle voyait la Justice à l'école des dieux, initiée par elle aux formalités juridiques, garanties de toute défense et de toute équité, obstacles contre les erreurs judiciaires. « Pallas dirigeant le premier procès, Phœbus plaidant la première cause » !

On passe au vote. Les cailloux blancs ou noirs roulent dans l'urne de bronze. On la renverse, on compte les suffrages : six pierres blanches et six pierres noires. Mais le vote de Pallas compte double et départage les juges. Oreste est absous.

A cet acquittement, les Erynnies, c'est-à-dire la foule tumultueuse, répond par des cris de rage : « Vous avez foulé aux pieds les lois antiques, en arrachant cet homme de nos mains ! Enflammées de colère, nous allons égoutter sur le sol le poison de nos cœurs, terrible à cette terre. Ni feuilles, ni fruits. La souillure mortelle aura tout détruit. »

Pallas entreprend de les apaiser et *la Persuasion aux*

douces lèvres parle par sa voix. C'est une lutte admirable que celle de cette raison sereine contre cette démence forcenée. La déesse s'y montre patiente comme un ange, adroite comme une fée. On croit la voir passer une main de charmeuse sur la meute hérissée de ces méchantes bêtes, en prononçant des mots d'exorcisme. Les Erynnies ne veulent rien entendre, elles s'entêtent dans leur noire rancune. Aux exhortations répétées répondent des abois monotones.

Mais alors, sans s'irriter pourtant, Pallas leur laisse entendre qu'elle est la plus forte. Un éclair passe dans ses yeux : « Qu'ai-je besoin de paroles? Je sais où sont les clefs du lieu qui renferme la foudre. Vous obéirez et vous ne lancerez pas sur cette terre le poison des imprécations. »

Les Erynnies s'effraient et cèdent. Les Chiennes d'Enfer s'apprivoisent. Le drame, commencé dans l'épouvantement, se termine dans le calme et la sérénité. Une pompe religieuse défile sur la scène et inaugure le culte de la Justice Impartiale. Le chœur chante : « Que la discorde insatiable de maux ne frémisse jamais dans cette ville ! »

* * *

Oui, mes Amis, oui, mes bienveillants Auditeurs, ces grands souvenirs et ces hautes leçons surgissaient dans mon âme, récemment, quand des fureurs du même genre troublaient l'œuvre de la Justice. A travers les siècles, l'art sublime d'Eschyle, comme un cordial et un réconfortant divin, me faisait entendre l'écho magique de ses vers. Plût au sort que la foule les eût entendus et compris ! Comme les Erynnies sans doute, honteuse de sa démence, elle se fût calmée ; comme elles, muette et recueillie, elle eût eu pour la Justice le respect sans lequel la Force n'est plus qu'une arme déshonorée. »

Et lentement, paisiblement, les mains légèrement tremblantes, le Prince Pantagruel roula à nouveau le manuscrit qu'il venait de lire et dérouler.

CHAPITRE LXI

Crise que subissait le Barreau de Bilinguie par les conséquences de la Grande Guerre.

L'impressionnante homélie de Pantagruel n'eut d'effet que sur quelques âmes. La foule et le journalisme continuèrent à se ruer dans la rancune, la haine et la vengeance.

Il eût été, pourtant, si consolant et, semble-t-il, si possible, aux démocraties revenant à la Paix quand les masses plébéennes avaient si résolument imposé, par leur refus, la fin des massacres voulus par leurs dirigeants, de s'unir en un élan vers la reprise des relations fraternelles internationales, le désarmement et l'étouffement des menées réactionnaires.

Le Destin ne le voulut pas. Ce ne furent point ces touches que l'énigmatique Puissance qui règle l'activité de l'Univers frappa sur le clavier infini des éléments qu'elle fait jouer pour son énorme concert. Une fois de plus, tout démontra l'apparente indifférence de son organisme pour le bonheur humain.

Le désordre, dont la vague s'infiltrait partout, pénétra le monde Judiciaire et spécialement le Barreau.

Pantagruel put voir, dans l'accomplissement des devoirs de la Défense, de jeunes Avocats, effrayés de faire quelque résistance compromettante à la poussée générale et aux clameurs des Chiennes d'Enfer, n'oser plaider pour des accusés de trahison qu'après s'être fait désigner d'office, et, devant les juges, discréditer, dès les premiers mots,

leur mission tutélaire en signalant son caractère de contrainte et la répugnance qu'ils en ressentaient.

Il put voir — misère jusque là sans exemple — des anciens solliciter le même viatique et, comme si ce n'était pas assez de ces sauf-conduits, le Conseil de l'Ordre de Céphalopolis défendre, dans les procès politiques issus de la Guerre, d'accepter une Cause avant d'en avoir obtenu autorisation disciplinaire, ce qui fit dire à un indigné :

— Mais c'est nous mettre en carte comme si nous étions des prostituées !

Comble d'imprévu et de désarroi, il put voir un des bergers du troupeau professionnel affirmer publiquement qu'il ne consentirait jamais à plaider pour un accusé de trahison.

— Alors, dit Frère Jean, le prêtre pourrait refuser son ministère à un tel accusé?

— Et le médecin, dit Epistemon, refuser son assistance?

Il put voir des Défenseurs qui bravaient ces pratiques humiliantes, ces périls et ces lâchetés être traités, tant au dehors, par les abois de la presse, qu'aux audiences, par leurs adversaires du Parquet, par les Avocats des parties civiles et même par les Cours, avec une pitié méprisante et des réticences pleines d'insinuations et de soupçons outrageants.

* * *

Il y eut encore un autre spectacle affligeant pour Celui qui, jadis, avait fréquenté le grand Barreau de Lutèce, sous Henri II, et était imprégné des doctrines et des traditions alors en honneur que lui avaient inculquées des maîtres tels que Pierre Leguier, Christophe de Thou, et, surtout, Baptiste du Mesnil dont il fut ce que nous nommerions aujourd'hui Stagiaire, parmi la pléiade d'Avocats dont Antoine Loisel devait, plus tard, faire l'énumération

brillante par la bouche d'Etienne Pasquier, dans la troisième journée de son *Dialogue des Avocats*.

Proche de la Germanie, la Bilinguie, aux temps paisibles qui précédèrent la grande tuerie, était devenue séjour d'affaires ou de voisinage pour de nombreux Teutes. Dès son retour, le gouvernement provisoire bilingue, renouvelant une pratique sauvage qui tendait à disparaître depuis que Rousseau avait proclamé que toute guerre se fait d'Etat contre Etat, et non contre les citoyens individuellement, avait jugé opportun de rétablir l'odieuse Rétorsion qui traque et chasse l'étranger ennemi, s'empare de tous les biens qu'il a sur le territoire, les met sous séquestre, les réalise et s'en approprie le montant. Il vint à des esprits inconscients de ce que doit être un Barreau pour ne pas sortir de la conception pure et nécessaire de sa mission, de charger les Avocats qui consentiraient à accepter pareille servitude, de la fonction administrative, comptable et tarifée que comporte la qualité de Séquestre.

C'était une nouveauté énorme, que quelques-uns qualifièrent Sacrilège. Elle fut, pourtant, accueillie, d'abord, avec une facilité déroutante. Elle était source de profits et l'invasion causait tant de privations et de déroutes morales ! On chercha des excuses : n'était-ce pas un devoir patriotique que d'aider à pareille liquidation? Pourtant analogue à un partage de butin entre pillards ! Du cambriolage codifié !

— Oui, osa dire le railleur Panurge ; cela me rappelle la Supérieure de l'Abbaye de Montfessat, en Auvergne, qui, pour sauver le couvent du sac dont le menaçait un parti de parpaillots, autorisa, comme rançon, ses nonnes à se laisser violer.

On invoquait aussi des précédents, tolérés, toutefois, avec des réticences et des critiques et une diminution de considération professionnelle pour ceux qui les pratiquaient.

N'y avait-il pas les Avocats doublant leur profession par celle de curateur aux faillites commerciales? N'y en avait-il pas qui acceptaient la charge administrative et soumise à contrôle de curateurs, à successions vacantes ou de tuteur d'interdits? Ne savait-on pas qu'il en était qui remplissaient l'office de domesticité, plus ou moins haute, d'intendants de grands seigneurs ou de titulaires de grosses fortunes? Ou bien encore celui de liquidateur? Oui, on savait tout cela, on était au courant de ces accrocs à la fière indépendance, mais on savait, aussi, que tous ces emplois compliqués de gages et du maniement ou des contrôles pécuniaires qui forcément les accompagnent, sont, nonobstant qu'ils peuvent être une honorable profession spéciale, des altérations du rôle social de l'Avocat et que, dès lors, une législation délicate doit les lui proscrire, comme on les proscrit pour les deux autres éléments nécessaires de la pratique Justiciaire, les Magistrats et les Officiers de Parquet.

On a insinué parfois qu'il y a avantage ou satisfaction secrète pour la Magistrature à admettre ce qui peut diminuer l'autorité, la dignité, la force du Barreau, quoique, en réalité, il n'y eut jamais de grande Magistrature avec un Barreau qui ne fut pas grand aussi, ou de grand Barreau sans grande Magistrature.

* * *

Le tarif rémunérant ces séquestres extraordinaires débutait par un article qui, à lui seul, révélait l'inapplicabilité morale de l'institution aux Avocats :

« I. — DROIT DE PRISE EN CHARGE.

» 1° Il est alloué un droit proportionnel au montant de l'actif brut pris en charge, abstraction faite du passif,

et fixé d'après le tarif décroissant indiqué ci-après, sans que, toutefois, la rémunération totale attribuée à un séquestre puisse être inférieure à 100 francs ; 2 p. c. de 1 à 10,000 francs, etc., etc. »

On pense au pourboire de prise en charge alloué aux chauffeurs d'automobiles !

CHAPITRE LXII

Où le Prince Pantagruel manifeste ce qu'il pense de la manière dont un Barreau digne de sa mission était dénaturé en Bilinguie.

Pantagruel ne revenait pas de la stupéfaction indignée que lui causait cette organisation et surtout de l'aveuglement avec lequel le Barreau Bilingue en avait accepté l'asservissement que rendait plus criant encore l'énumération des gestions dont elle affublait les Avocats comme de costumes carnavalaires :

« Commerce d'optique ; gestion de sociétés d'assurances ; commerce de quincaillerie, d'ascenseurs, d'aliments pour bétail, d'appareils électriques, de papeterie, d'imprimerie, de houblon, de becs Auer, de mercerie, de fourrure, instruments de chirurgie, cartonnages, restaurants, produits chimiques, bibelots, ameublement, articles de cuivre, poêlerie, minerais, mobiliers, films, sucreries, blanchisseries, surveillance discrète d'un commerce de confections pour dames ; commerce de plumes, de dentelles, gestion d'un hôtel-restaurant de nuit ! »

— Mais dit Pantagruel, en apprenant cette mosaïque, ce n'est plus du Barreau tout cela, ce n'est plus un Ordre des Avocats près une Cour Justiciaire, c'est un Ordre des Séquestres.

— Quelle bigarrure, quelle panachure ! dit Epistemon.

— Des zèbres, dit Panurge. On s'en moque ; dans un journalicule, que je crois être *Le Moniteur de la Zwanze*, cocaïne de potinage, dont les Bilingues se font volontiers des injections hebdomadaires, j'ai lu le billet de caramel suivant qui doit être du Spytigenduivel :

Violant l'antique coutume,
Le Barreau se fait trafiquant.
Que devient-il sous ce costume
Bigarré de noir et de blanc?
Jaloux d'éclaircir ces ténèbres,
On demande, plein d'embarras,
Si ces Avocats sont des Zèbres,
Si ces Zèbres sont Avocats.

— La situation est encore pire, dis-je. Sachez que, dès longtemps, hélas ! s'était introduite la tolérance de permettre aux Avocats d'être administrateurs dans les sociétés commerciales, c'est-à-dire de se transformer en quasi-commerçants, de voisiner ainsi avec les professions, qui, même loyalement exercées, ont pour essence et stimulant l'esprit de lucre, alors que la profession d'Avocat s'est toujours honorée d'avoir pour une de ses bases et de ses inspiratrices le Désintéressement. On croyait qu'il ne s'agissait que d'exceptions, mais voici que les partisans du séquestre de guerre ayant invoqué cet usage comme un précédent justificateur, vérification fut faite et l'on constata avec stupeur qu'environ quatre cents Avocats du Barreau de Céphalopolis étaient administrateurs ou commissaires de Sociétés. Vingt-deux Avocats se partageaient plus de deux cents mandats de ce genre, soit une moyenne de plus de dix mandats par tête !

Il y eut un soulèvement de la conscience professionnelle et des cris pour une guérison de cette gangrène dont on

n'avait pas soupçonné l'intensité. On fit de cette question le principe directoire d'une élection du Conseil de l'Ordre : Pas de Zèbres au Barreau ! A bas ce concubinage ! Mais le résultat fut que les Zèbres et les Concubins triomphèrent à une forte majorité et que le Conseil du grand Barreau de Céphalopolis ne fut plus composé que de Zèbres, y compris le Bâtonnier !

Pantagruel resta pensif, puis :

— Déchéance ! dit-il tristement. Cela me fait souvenir d'une crise analogue qui sévissait à Lutèce, lors de mon séjour si lointain. Estienne Pasquier, alors dans la pleine ferveur de ses premières années au Barreau, faisait campagne contre des Avocats ayant accepté d'être aux gages de grands seigneurs qui, embarrassés de gérer eux-mêmes leurs biens, avaient des intendants prenant à leur service des membres du Barreau.

— En effet, dis-je, Antoine Loisel, un demi-siècle plus tard, a, dans son Dialogue fameux, raconté cet épisode, rappelant que c'était une cause de « ravalement » de la profession d'Avocat. C'était bien, *mutatis mutandis*, le même mal que celui relatif aux administrateurs de Sociétés et aux fonctions latérales qu'aujourd'hui nos Avocats croient pouvoir remplir sans compromettre les caractères essentiels de leur Profession. Administrateurs, séquestres, curateurs, liquidateurs, ils sont soumis aux mêmes contrôles, aux mêmes tarifications, aux mêmes assujettissements qui faisaient dire à Estienne Pasquier, non sans ironie, ces paroles que rappelle Loisel, autant qu'il m'en souvient : « Être toujours sujet à la censure ou malveillance d'un contrôleur, fût-ce un magistrat qui, estimant notre labeur en écus, à sa manière, sera bien aise de nous condamner à en restituer une partie et, par là, nous faire recevoir une si grande honte que j'aimerais mieux n'être jamais entré au Palais, que cela me fût advenu. » C'est ce même

sentiment de fière réprobation qui dicta aux Avocats de Lutèce le refus de continuer l'exercice de leur ministère et d'aller deux à deux, au greffe du Parlement, déposer les chaperons de leurs robes comme symbole de leur levée de bouclier, parce que la Cour du Parlement avait, en une Mercuriale, imposé aux membres du Barreau que les Avocats seraient tenus, au pied de tout écrit fait pour leurs clients, de signer et de mentionner ce qu'ils auraient reçu pour « leur salaire, et ce sous peine de concussion ». Inoubliable exemple d'intransigeante dignité : *Potius mori quam faedari* ! Et, de notre temps, cette servitude et cette surveillance paraissent naturelles, supportables, courantes !

CHAPITRE LXIII

Autres incidents et paroles de Pantagruel au sujet de la crise du Barreau en Bilinguie.

Le séjour de Pantagruel chez les Bilingues touchait à sa fin. Les dernières circonstances qui lui avaient été révélées semblaient l'avoir assombri. Par une sorte de coquetterie méchante, le Sort les aggravait encore. Il avait fallu exercer des répressions contre des Avocats séquestres qui, dans le maniement des fonds dont leurs fonctions leur donnaient la recette, avaient commis des malversations. L'un d'eux avait été condamné à dix ans de prison. D'autres envers qui, par crainte de trop de scandale, on avait usé d'indulgence, n'étaient parvenus à combler leur déficit que par des secours bienveillants. L'Argent avait produit les effets de son périlleux voisinage que le Barreau a la salutaire coutume d'éviter. On était au « royaume des conséquences », comme dit Loisel. Les « Chevaliers du Droit » étaient devenus des mercenaires. Détail rela-

tivement futile mais pittoresque, comme révélateur de la situation, un jour que je circulais avec le Prince, nous vîmes, sur le trottoir d'une maison où étaient étalés des meubles, des objets divers, jusqu'à des jouets d'enfant exposés à une vente publique, un Avocat-Séquestre, assis dans un fauteuil, présidant à cette opération en plein air.

— Mais qu'est donc devenu leur âme professionnelle? s'écria Pantagruel. Ah! que je suis loin de ma Dipsodie et comme surgit en moi le besoin de la revoir. Là est un Barreau resté intact, sans ces compromissions grotesques et humiliantes! Pourquoi cette perversion d'en avoir fait ici une sorte de bureau de recrutement. Et l'on m'assure que c'est un magistrat qui en eut l'idée et que ce sont des magistrats qui l'appliquent! Est-ce un effet du désir secret de discréditer les Avocats et de diminuer la sauvegarde de leur autorité sociale? En Dipsodie, sous le gouvernement de mon Père, qui fut le fondateur et le protecteur de l'Abbaye modèle de Thélème, le Barreau est demeuré tel, dans la glorieuse organisation de ses traditions, qu'on a pu le nommer le Barreau de Thélème. Pourquoi n'avoir pas cherché ailleurs que dans cet Ordre ceux qu'il convenait de choisir pour ces fonctions, qui sont honorables, mais qui sont un abâtardissement quand on les attache à d'autres, avec lesquelles elles jurent et qu'elles font sortir de leurs gonds!

— Mais, dit Epistemon, n'est-ce point parce qu'on voulait, après la guerre et l'occupation, venir en aide à de jeunes Avocats réduits à l'inaction et parfois à la misère, en leur procurant des ressources accidentelles?

— On a invoqué cette excuse, ne pus-je m'empêcher de dire, mais quand on a vu comment se faisaient les attributions de ces prébendes, on a constaté que les grosses et les fructueuses allaient, par faveur ou compagnonnage, à ceux qui n'en avaient pas besoin et qu'on ne donnait que les os à ceux qu'elles eussent pu secourir.

CHAPITRE LXIV

Dans lequel Asperus Dexter rapporte le dernier entretien que fit Pantagruel dans la Salle des Pas-Perdus.

Presque à la veille de son départ, le Prince Pantagruel me dit, obsédé par les tristes découvertes qu'il venait de faire sur l'état anarchique du Barreau de Bilinguie :

— Je ressens le besoin de ne point m'éloigner sans avoir exprimé les pensées et les sentiments qui me tourmentent. Mais le sujet qui empoisonne mon départ est assez douloureux pour que je le fasse dans les conditions empreintes de solennité où j'ai parlé quand il s'est agi de l'Ame d'un Monument et des Chiennes d'Enfer. Ce sera donc au Palais de Justice et ce sera au hasard des circonstances et des auditeurs.

Dernier appel et espoir.

Et il ajouta : Ce qui me paraît être la cause principale du mal, c'est l'absence, chez la plupart des Avocats, des principes fondamentaux de leur profession et de leur Ordre, c'est-à-dire de la source même dont doit être imprégnée leur psychologie et dont doit découler tout le reste. Je voudrais le mettre en relief dans une allocution finale. C'est après-demain que je quitterai Céphalopolis. Eh bien ! dès demain, allons au Palais, pour l'accomplissement de mon dessein, et que la Chance favorise ce dernier acte du voyageur qui s'en va !

* * *

Et voici comment il accomplit son dessein.

Ce fut à la fin d'une de ces déambulations dans la Salle des Pas-Perdus dont il avait pris coutume. Une foule bourdonnait ; on avait appris son départ, on savait qu'il

allait faire ses adieux. Avocats en petit nombre, Magistrats en plus petit nombre encore. Anémie de l'ennoblissante solidarité professionnelle, misère avilissante du chacun-pour-soi. Il était drapé dans le grand manteau noir à col largement rabattu et à taillades pour le passage des bras. Il s'arrêta dans l'angle de gauche, ôta le large feutre qui ombrageait son calme visage, parcourut des yeux l'auditoire où tout s'apaisait, puis, d'une voix émue et hésitante, commença.

Voici, d'après mes notes, ce discours de sagesse mêlé d'ironie :

— Amis....., ou simples Curieux peut-être....., que mon départ et mes paroles émouvront ou laisseront indifférents...

En sortant d'ici tantôt, je ferai les premiers pas de mon retour vers la terre de ma chère Patrie, comme dit Ulysse dans l'Odyssée. Je m'en vais, la mémoire pleine de ce que j'ai vu parmi vous. J'en emporte la figuration psychique, telle qu'elle s'est dessinée et peinte en moi. Mais ce n'est point d'elle que je me propose de vous entretenir. N'attendez donc, de ma part, en ce qui la concerne, ni critiques ni louanges. Il me plaît de croire que tout, en Bilinguie, jouit d'un gouvernement public ou privé irréprochable. Mais, de même que je puis espérer être maintenant quelque peu au courant de ce qui existe chez vous, notamment dans le monde Judiciaire, et que j'éprouve la satisfaction de cette connaissance, il me semble que je puis, en rapides paroles, vous offrir le même profit en vous faisant un bref tableau de ce qui existe dans ma lointaine Dipsodie, où règne mon Père Gargantua, incessamment altéré du contenu de la légendaire Dive Bouteille..... qui est le vin de la Vérité.

Je vais donc vous dire comment a été immémorialement compris, chez les Dipsodes, le Barreau dans son But social et dans l'Organisation qui lui permet de le réaliser aussi

approximativement qu'il est possible à la faiblesse des hommes. Mais, en Bilinguie, tout, sans doute, est irréprochable.

Gargantua, mon Père, ses Conseillers, que vous appelleriez ses Ministres d'Etat, et nos Ancêtres ont constamment cultivé cette idée directoire que le Barreau et, en général, la Puissance Justiciaire d'une Nation doivent s'inspirer avant tout des causes supérieures et originaires qui les ont fait instituer. Or, comment espérer bien Juger, c'est-à-dire résoudre le trouble que causent dans un milieu social les inévitables conflits juridiques, si ceux qui sont investis de cette mission apaisante ne sont pas éclairés par un Débat Contradictoire préalable dans lequel la Cause, c'est-à-dire le Procès, est examiné, discuté, fouillé, bluté et éclairé. Ce n'est que si cette condition essentielle est accomplie que la décision aura sa dignité, son autorité et que, dans un ordre de considérations plus restreintes, la Conscience du juge sera tranquillisée.

Donc, il faut poser en axiome à organiser et à réaliser avant tout : LE DÉBAT CONTRADICTOIRE.

Alors apparaissent, en une belle simplicité et une haute égalité, ces deux groupes : ceux qui jugent et ceux qui débattent, aussi nécessaires et aussi anciens les uns que les autres, formant au total l'Organisme Justicier, la Judicature.

Les « debaters » ce sont les Avocats ! Et, par ce mot, il faut entendre, non pas seulement ceux des parties, les Avocats des intérêts privés, « du Commun », comme on disait au temps d'Etienne Pasquier, mais les Avocats des intérêts publics, de la Nation dans tous les cas où une telle intervention apparaît utile pour la perfection du Débat Contradictoire. Quelle clarté une telle vision répand sur l'organisation Justiciaire ! Comme elle fait comprendre qu'il faut ne jamais la perdre de vue et la respecter opiniâ-

trement dans toute la matière, puisqu'elle en est le principe et la source. Elle manifeste que les Avocats des deux catégories sont investis, comme serviteurs, les uns et les autres, d'un véritable office public. Ils sont des Officiers de même rang, de même importance, de même dignité, idée majeure déjà révélée par le serment qu'on leur impose, par le costume pour eux obligatoire, par leur organisation en un Ordre légal ayant la personnification juridique, par leur soumission à une discipline organique. Hélas ! il faut avouer que c'est pourtant ce point de départ, ce *Punctum Saliens*, qui reste, la plupart du temps, dans l'obscurité et que, sautant par dessus, on passe immédiatement à des règles et à des prescriptions secondaires..... Mais, en Bilinguie, tout est irréprochable.

* * *

Que doit être cet Avocat, qu'il soit *privé* ou *public*, qu'il ait à exercer son ministère pour un citoyen individuellement, ou collectivement pour la Nation?

Les Romains ont dit : *Vir bonus dicendi peritus.* Mais ce n'est là qu'une face de cet agent capital du débat contradictoire, la principale peut-être, la plus visible et la plus brillante : l'Avocat plaidant. Il faut amplifier : l'âme d'un Avocat véritable doit non seulement être celle d'un homme loyal et éloquent, mais aussi et surtout celle d'un homme libre dans ses paroles et dans ses pensées, *Vir animo et lingua liber.* Car, sans cette haute liberté psychique, sans ce dégagement complet de toute influence affaiblissante, comment remplirait-il, en vrai Chevalier du Droit (c'est encore Etienne Pasquier, mon maître, qui ainsi le nommait) sa mission sociale de *Debater*? Il faut que non seulement il le soit, mais qu'il le paraisse pour que quiconque l'écoute, et spécialement les juges, aient la conviction que toute parole sortant de sa bouche est celle

d'une indépendance absolue. C'est de là qu'est sortie la rigueur des incompatibilités qu'on lui impose, les unes textuellement énoncées dans la loi, les autres dérivant avec autant de force du Principe capital de l'Institution. L'Avocat, pour réaliser cet idéal, ne devrait être qu'Avocat, comme l'exprime l'antique formule que la profession veut son homme tout entier. Il doit ne se sentir subordonné à personne, qu'il s'agisse d'une Individualité ou d'un Parti. Il ne peut être domestiqué ; qu'il s'agisse de hautes ou d'humbles fonctions, il ne doit admettre aucun asservissement matériel ou moral. Il est le soldat de la Cause et non du client qu'il défend, *advocatus miles*.

Comment, dès lors, tolérer qu'il puisse se soumettre à des contrôles et à des responsabilités qui sont de l'essence même de certains emplois et accepter, le cas échéant, des rémunérations directement ou indirectement tarifées? Comment, aussi, tolérer qu'il puisse remplir complémentairement à sa Profession et sans que son âme en soit altérée, des fonctions où règne une psychologie moins pure et moins délicate? Si, dans le négoce, est immémorialement admis le dicton : *In emtione et venditione tantulum circumvenire licet*, ne serait-il pas monstrueux de proclamer l'application de la même formule dans la plaidoirie? C'est de là qu'est venue la règle de la Délicatesse spéciale, obligatoire pour l'Avocat, qui paraît étrange à ceux qui disent qu'il n'y a qu'une espèce de Délicatesse. Or, n'est-il pas à craindre qu'en participant à la pratique de professions où cela n'est pas compris, et à la fréquentation de ceux qui légitimement en exercent la morale plus large, on ne prenne soi-même des habitudes qui ne peuvent être introduites dans l'Avocature?

Mais, dans la Bilinguie, n'est-ce pas? tout est irréprochable.

* * *

Il est un préjugé qui dit qu'un Avocat est libre de choisir ses causes. C'est une grave erreur ; elle donne à l'indépendance de l'Avocat une extension aussi fausse que celle qu'on attribuerait au Soldat de choisir parmi les ordres qu'on lui donne pour sa fonction militaire. L'Avocat, officier public, est toujours en *Service commandé*. La liberté ne commence que lorsqu'il s'agit pour lui de déterminer comment il servira la Cause. Cette règle est commune au Barreau et au Parquet — et même aux juges, au Siège, — et même aux greffiers, au Greffe, ces quatre éléments qui forment l'organisme complet et indispensable de la Judicature en action. De part et d'autre, il faut marcher dès que surgit un appel pour l'assistance, pour le Débat Contradictoire ; pour la manière dont ce débat, dont ce combat sera conduit, apparaît l'Indépendance, c'est là sa vraie place, son vrai domaine.

* * *

Mais dira quelque scrupuleuse cervelle :

— Si tout cela peut être vrai quand il s'agit de défendre *ceux qui sont attaqués* dans un conflit juridique, faudra-t-il que l'Avocat se subordonne à ceux qui font appel à lui *pour intenter un procès?* Ne peut-il refuser si ce procès lui semble injuste?

— Oui, il le pourra, en vertu de la liberté entière qui lui appartient dans la conduite d'une Cause. Certes, il devra accueillir et écouter quiconque fait appel à son ministère, en cela il n'est pas libre, mais, dès que cet accueil se produit et que son examen commence, cette liberté apparaît, car la phase est nouvelle et la loyauté, comme le bon sens, ne peuvent lui imposer de se faire l'agent initial et fauteur de ce qu'il croit une iniquité. Ces nuances peuvent, à première vue, paraître délicates, mais

bientôt leur force logique domine et résout tout avec simplicité. S'il s'agit d'un procès déjà intenté, l'Avocat devra accepter, mais en avertissant le client de ce qu'il interviendra, non pour défendre une prétention qu'il trouve injuste, mais pour empêcher que, dans la manière dont on le déboutera, il soit commis, à son détriment, quelque irrégularité ou quelque excès. On pressent que le client ainsi averti n'insistera pas pour avoir un tel défenseur et que supposer le contraire, c'est faire une de ces hypothèses de fantaisie qui ne se présentent guère dans la réalité commune.

* * *

Ces principes fixent aussi ce qu'est la Défense dite d'Office.

Elle est un moyen d'assurer le Débat Contradictoire dans le cas où l'un des contestants ne sait ou ne veut faire un choix parmi les Avocats investis de leur fonction sociale et, par une aberration étrange, on ajoute à ces cas limités celui où un Avocat croit utile de se procurer une sorte de sauf-conduit dans une cause qu'il croit compromettante ou périlleuse pour sa considération. Pareille lâcheté n'a jamais été dans l'esprit de la loi. Etre désigné d'office pour qu'un litige obtienne la sécurité du Débat Contradictoire menacé d'être imparfait, c'est assurément un honneur pour l'Avocat, mais non une protection accordée à des préoccupations pusillanimes d'intérêt personnel. Oh ! misérable attitude d'un défenseur qui commence par discréditer la défense en proclamant qu'il ne s'en est chargé qu'à contre-cœur et que, s'il avait été libre, il ne l'aurait pas acceptée ! D'un Avocat ! D'un Avocat qui croit misérablement que, dans l'œuvre de la Justice, il s'agit de Lui et que les prérogatives qu'on lui accorde sont des privilèges à son profit et non au profit

de la collectivité sociale ; qui invoque le Droit de la Défense, alors qu'en réalité il est asservi au Devoir de la Défense !

* * *

Ainsi raisonne-t-on de la profession d'Avocat sous le gouvernement de mon Père, le très sage et le très calme « *Galenosphron* » — très bon et très juste, « *Agathodiquède* », — grave et serein, « *Barendios* »..... Mais, dans la Bilinguie aussi, n'est-ce pas, tout est irréprochable?

* * *

Nul, en Dipsodie, n'est admis à l'une des fonctions de l'Organisation Justiciaire sans avoir prêté un serment, véritable Profession de Foi, sous forme de Credo, que voici :

(Et Pantagruel, se découvrant, élevant la main, dans une attitude solennelle et la voix plus haute ;)

« Je crois à la nécessité du Droit dans les sociétés humaines, exprimant les Devoirs pour l'accomplissement desquels on peut, le cas échéant, avoir recours à la Contrainte par la Force publique.

» Je crois à la nécessité, pour la solution pacificatrice des conflits juridiques, de l'organisation d'un pouvoir justicier.

» Je crois que, pour remplir cette mission aussi sagement que possible, le pouvoir justicier doit être composé, d'une part, d'un Barreau de magistrats, les Parquets et, d'autre part, d'un Barreau proprement dit, les Avocats et, comme tiers élément, des Juges, les premiers pour réaliser le Débat Contradictoire préalable et ces derniers pour solutionner la Cause. Plus le Greffe pour qu'il reste preuve écrite de l'œuvre qui s'accomplit.

» Je crois que les trois premiers organes doivent agir chacun avec une parfaite liberté d'âme et de paroles, avec une loyauté et une délicatesse irréprochables et s'abstenir de s'employer dans aucune fonction qui pourrait altérer ces caractères essentiels de leur mission sociale.

» Je crois qu'entre ces trois membres doit régner une égalité complète d'égards et de confiance.

» Honni soit tout Juge, tout Avocat public, tout Avocat privé qui n'observerait pas ces préceptes de leur institution éminemment solidaire, car il en compromettrait l'autorité et la beauté.

» Glorifié soit le Juge, l'Avocat public, l'Avocat privé qui s'y soumettra en sa conscience et en ses actes, car il donnera un grand et salutaire exemple d'utilité et de dignité.

» Ainsi soit-il ! »

* * *

Pantagruel, le *Vir acutus*, aussi calme et sage que son Père, après une pause, dit encore, presque à demi-voix :

— Peut-être quelques-uns de vous, mes Confrères en Avocature, pensent-ils : Il veut donc faire de nous, pauvres humains, des Anges?

— Ah ! je sais, observant moi-même, à quel point nous sommes fragiles en nos résolutions et l'impossibilité pour nous de réaliser un idéal ! Mais je sais aussi combien il est nécessaire, en toutes choses, de voir briller devant soi, en phare, un idéal. Alors travaille en nous le désir de nous en rapprocher autant que possible, tout en comprenant qu'il ne peut jamais être absolument atteint. Oui, tout n'est qu'A-peu-près pour nos désirs et nos volontés soumises à des suggestions et des ordres invisibles, mais cet A-peu-près peut satisfaire la loyauté d'une âme et je ne vous en demande pas davantage.

Et avec un demi-sourire :

— Mais, en Bilinguie, n'est-ce pas, tout est irréprochable?

* * *

Alors, Pantagruel, se coiffant de son feutre, se retira lentement vers la sortie, suivi de sa suite de compagnons Dipsodes, l'assemblée s'ouvrant devant lui en silence, formant une double haie de visages sur lesquels se marquait l'émotion, et, çà et là, coulaient quelques larmes, des mains se tendant qu'il serrait, ému lui-même. Arrivé au bout de la salle, il se retourna et, se découvrant de nouveau, relevant le visage et les bras en un geste d'invocation, il dit :

— Adieu à tous, mais aussi à toi, Palais de Justice admirable ! Puisses-tu toujours voir circuler dans tes salles et dans tes galeries des âmes humaines dignes de la grande âme collective dont tu es le symbole ! Puissent ses officiants et ses prêtres s'apparier toujours à la destination et à la grandeur dont tu es le Temple !

Et il partit ! Il partit, inconscient comme nous tous de la catastrophe inégalée dans laquelle il devait disparaître, en ne laissant de lui sur la terre que son souvenir et ses leçons.

ULTIMA VERBA

Dix ans ont coulé depuis les événements qu'en mon extrême vieillesse et la solitude je viens d'essayer de raconter.

Qu'est-il advenu de la Bilinguie et de son Barreau? Les enseignements qui leur furent donnés et les espérances

ont-ils été réalisés dans les rôles que leur fixa le Sort? La Bilinguie a-t-elle pris conscience de la grandeur de sa destinée historique? Le déroulement implacable de l'universel mécanisme a-t-il marqué pour Elle une avancée ou un recul, un progrès ou une décadence? Je ne veux — et ne pourrais sans doute — répondre à une telle interrogation que par les mots qu'en une circonstance analogue, je dis à Pantagruel : ALLEZ VOUS-MÊME Y VOIR !

TABLE

Pages.

Préface I

Table générale détaillée. III

PREMIER LIVRE.

UTOPIE

Au Royaume des Dipsodes.
Le Second Voyage de Pantagruel,
Prince royal de Dipsodie. 1

DEUXIÈME LIVRE.

BILINGUIE

Sous le Gouvernement des Minces.
Les Bilingues de l'Après-Guerre. . . 27

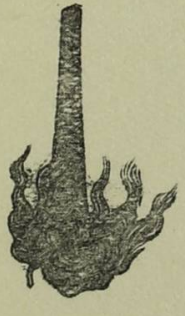
TROISIÈME LIVRE.

THÉMIDIE

Au District de l'Avocature.
Sermons dans la Salle des Pas-Perdus . 179

Ultima Verba 237

DES PRESSES

DE LA MAISON Vve F. LARCIER

A BRUXELLES
26-28, rue des Minimes